



Fritz B. Talbot

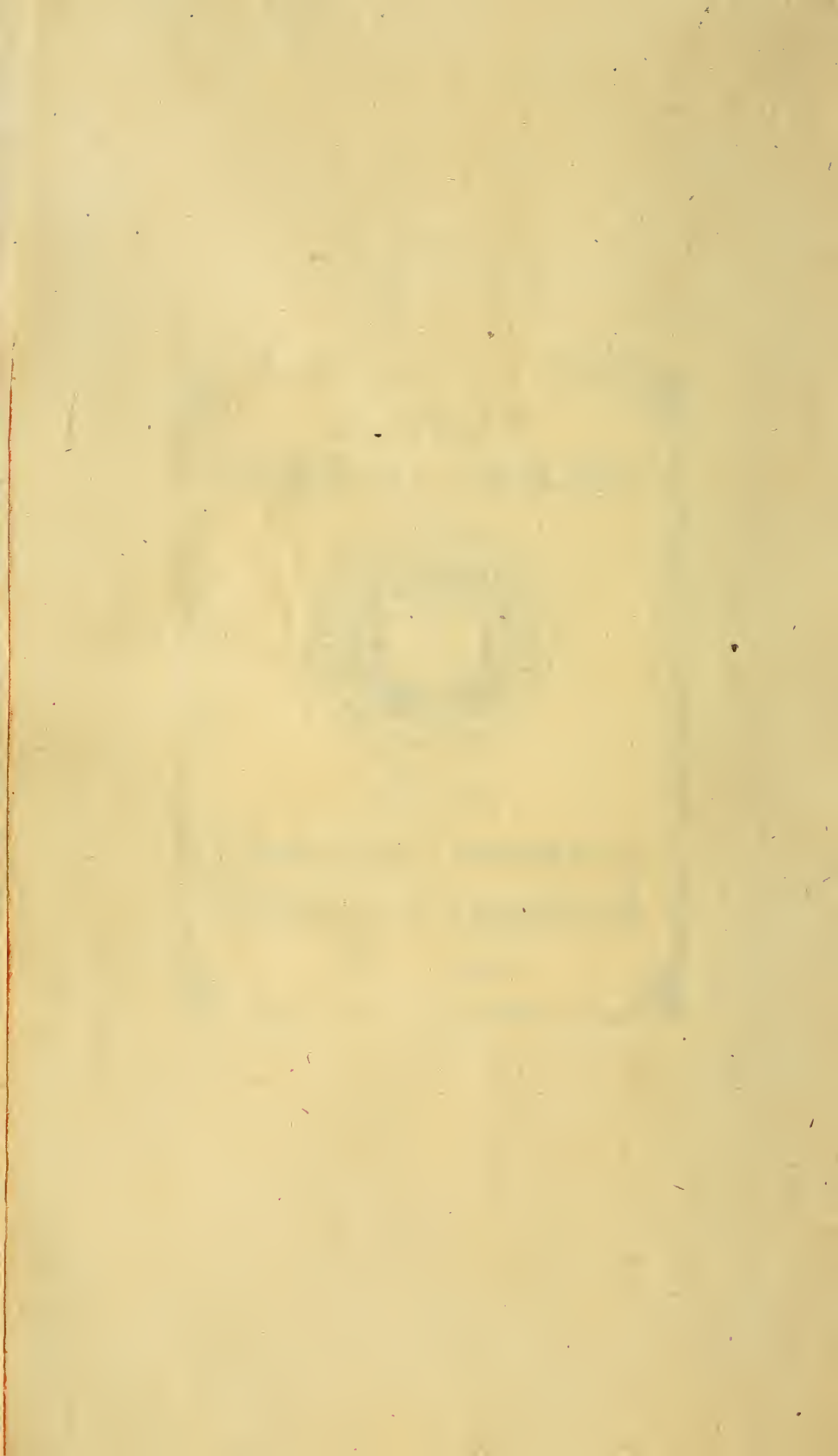


BOSTON
MEDICAL LIBRARY

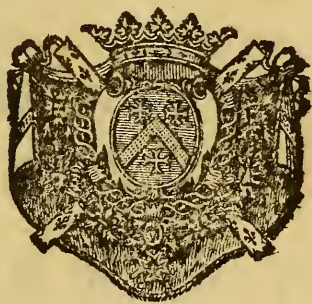


IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School



RELATIONS
ET
DISSERTATION
SUR
LA PESTE
DU GEVAUDAN,
DEDIEES
A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DE VILLEROY.



A LYON,

De l'Imprimerie de PIERRE VALFRAY, Imprimeur
ordinaire du Roy & de Monseigneur l'Archevêque,
ruë Merciere , à la Couronne d'Or.

M. DCC. XXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ALFALTONS

OLSSON

1870

LA FESTE

OU G. VALDAR

1870

LE MARCHE

DE VILLEROY



ALFALTON

ALFALTONS
OLSSON
1870

1870

ALFALTONS



A MONSEIGNEUR

LE MARE'CHAL
DUC DE VILLEROY,

Pair & premier Maréchal de France,
Gouverneur de la Personne du ROY,
Chevalier de ses Ordres, Ministre
d'Etat, Chef du Conseil Royal des
Finances, Gouverneur de la Ville de
Lyon, Provinces de Lyonnois, Forest
& Beaujollois.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de deux ans, que nous avons
un secret ennemy qui nous menace & nous
environne; il est d'autant plus à craindre,
qu'il est invisible, & qu'il se tient caché
dans des forts & des retranchemens, où il
n'est pas facile de le découvrir.

Le moyen d'en éviter les ruses & les surprises le plus seur, est celui de se tenir sur ses gardes & d'en prévoir les approches. Nous esperons, MONSEIGNEUR, qu'il ne nous surprendra pas tant que nous aurons le bonheur de vous avoir auprès de nous. Par tout utile, par tout necessaire, par tout attaché inviolablement aux interêts de l'Etat, attentif, & zélé pour le service de Nôtre AUGUSTE MONARQUE, Vous veillerez toujours à la conservation de sa précieuse santé, & à celle de ses Sujets.

Si nous avons eu l'avantage de nous garantir jusqu'à présent par tous nos soins, comme vous voulés bien, MONSEIGNEUR, nous faire l'honneur de le croire, c'est par la bonté que le ROY a eue de nous ayder des lumieres de son Conseil, & par les ordres salutaires qu'il a donnés.

Quoique le mal diminuë de toute part, le péril n'est pas passé, crainte de faire naufrage au port, nous ne devons pas tant présumer de nôtre succes, & nous rassurer sur le tems passé, que nous desfer de l'avenir. Celui de la crise est toujours le plus douteux & le plus dange-

reux : C'est pour lors qu'au lieu de se relâcher ,
il faut redoubler ses attentions. C'est aussi le
tems où votre secours , MONSEIGNEUR ,
nous est plus important , & votre autorité
plus nécessaire. Cette Ville & ces Provinces
qui ont le bonheur de vous avoir pour Gouver-
neur , ressentiront les premières ces nouveaux,
effets de votre puissante protection. Elles con-
tinueront de faire des Vœux ardens pour vô-
tre prospérité , & pour votre conservation
avec celui qui ose prendre la liberté d'assurer
Vôtre GRANDEUR , de tous les sentimens
de reconnoissance les plus sinceres , & du
très - profond respect avec lequel il a l'hon-
neur d'être.

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-
obéissant Serviteur.

GOIFFON.



A U L E C T E U R .

LE public ayant reçu avec empressement toutes les Relations de la Peste de Provence , nous fait espérer qu'il ne trouvera pas mauvais , qu'on ait pris le soin de lui communiquer celles de Messieurs LE MOINE & BAILLY sur la Peste du Gevaudan , où ils ont été envoyés par la Cour.

La première a été adressée à MONSIEUR L'ARCHEVE'QUE , & l'autre à l'Auteur de la Dissertation , par laquelle il a essayé de prouver , que la Peste est véritablement une maladie contagieuse.

Qu'elle diffère par sa cause & ses effets des Fièvres malignes , & des maladies populaires , & par des caractères qui ont été adjoints dans la suite , & qui lui sont propres & essentiels ; de toute autre maladie épidémique.

Que la cause de la Peste ne peut pas consister en des sujets inanimés , & que c'est dans des insectes véritablement invisibles ; mais vraisemblablement ailés.

Qu'elle ne se communique & ne se multiplie pas par ses effets ; mais par sa cause même.

Que la communication ne s'en fait pas

par les corps des malades , ni des morts ;
mais par leurs linges , leurs meubles , leurs
habits , & les marchandises.

Que ce venin agit immédiatement dans
le sang.

Que les insectes , qui en font la nature ,
ne peuvent pas demeurer long temps en vie
dans les vènes.

Que ce venin ou ces insectes ne sortent
pas du corps des malades par les pores , ni
par les éruptions de la surface de la peau ,
ni par les Charbons , & les Bubons , qui
ne contiennent que les effets & les produits
de la cause , ou du venin , & non pas le
venin même.

Qu'il n'y a pas par conséquent beaucoup
à craindre , du moins quant à la propaga-
tion du venin , & la multiplication de la
maladie de la part des corps pestiferés ;
mais principalement , pour ne pas dire uni-
quement , de leurs habits , de leurs nippes , &
de leurs meubles.

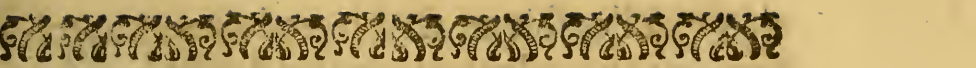
Qu'on peut facilement se mettre à cou-
vert des insultes de la Peste ; mais non pas
des effets des causes des maladies populaires
& des Fièvres malignes épidémiques.

Il adjôute quelques réflexions sur la prati-
que que Messieurs LE MOINE & BAILLY ,
ont mise en usage pour le traitement des pe-
stiferés ; sur la différence qu'il y a entre la
Peste des hommes & des Bestiaux ; qu'ils

peuvent réciproquement se communiquer la Peste, sans que ceux-cy & les autres soient aucunement susceptibles de l'espece de Peste, qu'ils se communiquent.

Qu'un homme peut porter la Peste sur lui, & sans en être saisi la communiquer à un autre homme, sur l'insuffisance des évents, & la nécessité indispensable des parfums, & enfin sur les observations qui ont été faites à la Canourgue & à Maruejol, d'après l'ouverture des cadavres.

On avertit que l'impression de ce petit Ouvrage a été retardée par des contre-temps qu'on ne pouvoit éviter.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE :
A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel , grand Conseil , Prevost de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Nôtre bien amé PIERRE VALFRAY , nôtre Imprimeur ordinaire , & Libraire à Lyon , Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission , pour l'impression d'un Livre intitulé , *Dissertation sur la Peste , pour servir de Réponse à une Lettre écrite , par Messieurs le MOINE & BAILLY, Medecins de Paris* ; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit VALFRAY , d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre , en telle forme , marges , caracteres , conjointement ou separément , & autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre & débiter par tout nôtre Royaume , pendant le tems de trois années consecutives , à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs - Libraires & autres personnes , de quelque qualité & condi-

tion qu'elles soient, d'en introduire d'impression Etrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles , que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume , & non ailleurs ; en bon papier & beau caractère conformément aux Reglemens de la Librairie , & qu'avant que de l'exposer en vente , le manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre , sera remis dans le même état , où l'approbation y aura été donné es mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique , un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France , le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE , le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant , ou ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. V O U L O N S qu'à la copie desdites Presentes , qui sera imprimée tout au long au com-

mencement ou à la fin dudit Livre, foy soit
ajoutée comme à l'Original. Commandons
au premier nôtre Huissier ou Sergent de fai-
re pour l'Execution d'icelles, tous Actes re-
quis & necessaires, sans demander autre per-
mission, & nonobstant Clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contrai-
res. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à
Paris le dixième jour du mois de Juillet,
l'an de Grace mil sept cent vingt-deux. Et
de nôtre Regne le septième.

Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre 5. de la Communau-
té des Libraires & Imprimeurs de Paris,
page 155. N°. 176. conformément aux
Reglemens, & notamment à l'Arrest du
Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le
17. Juillet 1722.*

DELAUNE, Sindic.

A P P R O B A T I O N .

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *une Dissertation sur la peste, pour servir de Réponse à une Lettre écrite par Messieurs LE MOINE & BAILLY, Medecins de Paris*, députés par la Cour dans les Provinces du Gevaudan , à Monsieur Goiffon , Medecin Aggrégé au College de Lyon , où je n'ay rien remarqué qui soit contraire aux bonnes mœurs. A Lyon ce neuvième Juin , mil sept cent vingt-deux.

DELAMONIERE , Doyen.

Consentement de Messieurs les Présidens
& Commissaires député pour le fait
de la santé de la Ville de Lyon.

*Du Mercredi deuxiême Septembre mil sept
cent vingt deux après midy, au Bureau de
Santé de la Ville de Lyon, y étans.*

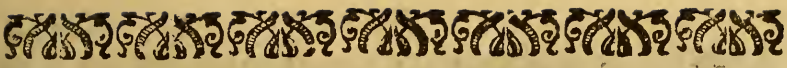
MESSIRE PIERRE CHOLIER,
Chevalier, Comte de Cibeins, Baron d'Al-
bigny, Seigneur de Bully, Montromand,
Layeux, le Breüil, Miserieux, & Sainte
Euphemie, & autres Places, Conseiller du
Roy, Président en la Cour des Monnoyes,
Sénéchaussée & Présidial de Lyon, Lieute-
nant particulier, Assesseur criminel, Prevôt
des Marchands, Président de la Santé.
JEAN CROPET Ecuyer, Seigneur de Saint
Romain, JEAN PIERRE MARIE de
Ruolz, Ecuyer, Conseillers du Roy en ladite
Cour des Monnoyes, Sénéchaussée & Prési-
dial; Messire FRANÇOIS JOURDAN,
Chevalier, Baron de St. Lager, Conseiller du
Roy en ses Conseils, Procureur Général en
ladite Cour des Monnoyes, Sénéchaussée &
Présidial, & Procureur du Roy audit Bureau
de Santé. Noble JEAN PIERRE DELAMONIE-
RE, Docteur en Medecine, Aggrége & Doyen
du College des Medecins de Lyon. Noble

LEONARD BORNE Exconsul , Tresorier
de la Santé. Sieurs JEAN FIGUIERE.
FREDERIC GROS. JAQUES BIROUSTE.
PAUL ROCHEVALIER, JEAN IMBERT, JEAN
CLAUDE BLANCHET , JOSEPH REVERONY ,
JAQUES SOUBRY , PIERRE DEMADIERES ,
PIERRE FLACHAT , JEAN CHASSEING ,
CHARLES ROSSIGNOL , ALEXANDRE
RENAUD , GREGOIRE PAGE , PIERRE
BELOT , & HENRY BARMOND , tous
Commissaires de la Santé.

Vû la Requête présentée par Noble JEAN
BAPTISTE GOIFFON, Docteur en Méde-
cine , Aggrégé au College de Lyon , Excon-
sul de cette Ville , ancien Medecin ordi-
naire des Armées du Roy en Italie , & des
deux Couronnes en Espagne , Medecin , &
l'un des Sieurs Commissaires de ladite Santé.

Nous Présidens & Commissaires susdits ,
consentons à l'impression de deux Rélations
sur la Peste du Gevaudan , avec une Disserta-
tion sur cette maladie. Fait à Lyon audit Bu-
reau de Santé , le dit jour 2. Septembre. 1722.
Signé CHOLIER , CROPET DE St. ROMAIN ,
DE RUOLZ , JOURDAN DE S. LAGER , DELA-
MONIERE , BORNE , FIGUIERE , GROS , BI-
ROUSTE , ROCHEVALIER , IMBERT. BLAN-
CHET, REVERONY , SOUBRY , DEMADIERES ,
FLACHAT , CHASSEING , ROSSIGNOL ,
REGNAUD , PAGE , BELOT , & BARMOND.

Collationné. *signé* PERRIN Secr.



Lettre de Messieurs LE MOINE, & BAILLY, envoyée à MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE de Lyon.

MONSIEUR,

Scachant mieux que personne l'interest singulier que VÔTRE GRANDEUR prend à la conservation des Sujets du Royaume, & à la tranquillité de l'Etat : Elle sera sans doute bien aise d'apprendre que Maruejols est bientôt à la fin de ses maux, il ne nous est mort depuis trois jours qu'un petit enfant de six ans, & il ne nous est tombé aucun nouveau Malade.

On fait monter la perte des Habitans de Maruejols à seize cens personnes, nous avons faits plus de six cens convalescens, & nous en aurions un bien plus grand nombre, si les Malades avoient déclarés leur maladie dès le commencement.

Nous avons l'honneur d'envoyer à VÔTRE GRANDEUR, par ce même ordinaire, l'Histoire de la Peste du Gevaudan, & la methode de laquelle nous nous sommes servi pour la combattre.

Nous n'avons rien hazardé dans cette petite
Rélacion, tout y est dans le vray, & Nous
avons toujours fait nôtre capital d'instruire
sans déguisement la Cour de tout ce qui se pas-
soit: nôtre sincerité a pû nous attirer quelques
ennemis singuliers, mais MONSEIGNEUR,
nous pouvons assurer VÔTRE GRANDEUR,
que l'interêt de l'Etat a toujours prévalu dans
nôtre esprit sur les ménagemens des particu-
liers, quand ils lui étoient préjudiciables.

Nous attendons avec impatience des ordres
pour nous transporter ailleurs où nous puissions
devenir plus nécessaires: par tout où les ordres
de la Cour nous placeront, nous aurons l'hon-
neur de vous faire part de nos observations,
personne n'étant avec plus de reconnoissance,
de dévouement & de respect,

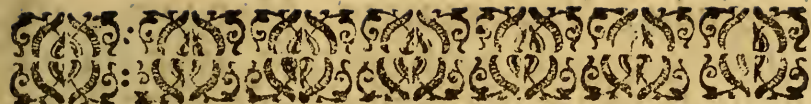
MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR.

Les très-humbles, très obeissants
& zelés Serviteurs,

LE MOINE, BAILLY.

A Maruejols ce dix-sept
Nôvembre 1721.



MADAME,

NOUS n'aurions osé prendre la liberté de faire à VÔtre ALTESSE SERENISSIME une description de la Maladie Contagieuse du Gevaudan , si Nous n'en avions été sollicités par une personne de merite dont le jugement solide & la politesse recherchée Nous sont de seurs garants , que Nous pouvons sans temerité vous en presenter une idée legere , mais sincere & veritable.

Vos souhaits Madame sont des autorités si respectables , & tant de gloire accompagne ceux qui ont le bonheur de les remplir dignement , que Nous aurions saisi avec empressement les occasions de pouvoir les prévenir, si Nous avions crû assez interessante , une Relation dont le seul titre est capable de jeter le trouble , & l'alarme dans les esprits le plus assurés.

Mais Nous n'avons rien icy de semblable

A

à craindre ; Vôtre courage , MADAME , est si heroïque qu'il vous mettroit aisément au dessus de toutes les personnes de vôtre Sexe, si vôtre illustre naissance ne vous y avoit placée avec autant d'avantage que de discernement ; Et vôtre Ame est ornée de vertus si compatissantes à l'intérêt de tout un peuple , que leur conservation est le seul motif qui vous fait demander un éclaircissement sur une matière qui a déjà été tant de fois agitée.

Nous allons essayer d'y satisfaire de la manière la plus succinte , Nous n'omettrons cependant rien de tout ce qui peut piquer la curiosité d'apprendre des faits.

Nous ne présentons pas à V. A. S. de ces portraits qu'un loisir étudié a rendu si communs , qu'on croit toucher au doigt la méthode de guérir cette Maladie , parce qu'on se flatte quoiqu'en vain d'en avoir une connoissance parfaite.

Mais MADAME , Nous vous en tirerons des copies d'après nature. L'inspection que Nous osons dire singulière que nous avons eue sur tous les Malades qui nous ont été confiés , & que nous avons examinés avec le dernier scrupule ne nous fera point prendre le change ; Nous allons commencer par instruire V. A. S. de la source de tous ces malheurs.

Un Forçat de Marseille tiré des Galères pour servir de Corbeau dans cette Ville infortunée , jugea apparemment à propos pour

mettre à couvert les Effets qu'il s'étoit appropriés , (dans l'apprehension qu'on ne les revendiqua à la fin de ses travaux mercenaires) de se dérober par la fuite aux justes recherches qu'on en auroit pû faire , & se trouva le vingt-troisième jour de Novembre , mille sept cent vingt , à la foire de S. Clement dans le Village de S. Laurent , distant de celui de Corréjac d'une lieuë. Un Païsan de ce dernier endroit se trouva être de ses Parens , la reconnaissance se fit , & le Forçat fit present d'une veste , & d'une paire de bas à son Cousin qui retourna dans son Village , où il mourut quelques jours après ; trois de ses Enfans gagnèrent la Maladie , & eurent le même sort en tres-peu de temps , la Mere les suivit de près.

Son fils ayant appris que personne ne vouloit l'enterrer , partit de la Canourgue pour lui rendre ce dernier devoir , & emprunta de son Beau-frere demeurant dans la même Ville , un Manteau qu'il lui rendit à son retour , il s'en couvrit la nuit , & un petit Enfant qui étoit couché dans le même lit , mourut dans les vingt-quatre heures , sa Femme deux jours après , à laquelle il ne survécut que huit jours.

Les Parens de cette désolée famille attirés par l'appas de cette succession , emporterent les meubles , & furent les tristes victimes d'une Maladie qui ne se communique que trop aisément par le Poison mortel de la Conta-

gion dont ces meubles étoient empreints.

Tous ces exemples firent redoubler de précautions , ceux de la même Ville qui en avoient été les témoins , & elles ne furent point inutiles.

La Maladie suspendit ses cruels Effets pendant deux mois entiers. Mais quelques ames viles qui ne connoissoient pas le prix de la santé , quand il s'agissoit d'augmenter par leur rapine leur bien mal acquis , se hazarderent d'aller fouiller dans une Maison infectée , & payerent de la vie la peine de leur temerité.

La Maladie se reveilla pour lors avec plus de fureur , & la communication & le commerce l'ont porté par succession dans presque tout le Gevaudan.

Les Habitans du lieu ne connoissoient point encore l'ennemy qu'ils nourrissoient dans leur sein prêt à les faire perir , & bien plus attachés au gain que leur produisoit leur commerce , qu'à la vie qu'il a fait perdre à tant de monde , ils trouvoient mieux leur compte à debiter qu'ils n'étoient frappés que de simples Fievres malignes.

Cependant dans cette incertitude, Messieurs les Commissaires des Etats du Gevaudan , avoient envoyé à la Canourgue Messieurs Rochevalier , & Blanquet , tous deux Docteurs de Montpellier , desquels la haute capacité & le merite distingué ne furent pas récompensés.

de l'entiere confiance qu'on devoit avoir à leur rapport : Ils y établissoient la Maladie la mieux marquée au coin de la veritable peste.

Mais la Cour toujours attentive à la conservation des Sujets du Royaume , souhaitant, pour arrêter un progrès si dangereux , & qui importoit si fort à la tranquillité de l'Etat d'être éclaircie de ces bruits équivoques , & si interessans , Nous fit l'honneur de nous choisir pour aller examiner avec toute la Reflexion & l'attention , dont Elle nous a fait la grace de nous croire capables , le caractere & les accidens de cette Maladie.

Nous sommes arrivés à la Canourgue sur la fin du mois de Juin ; & pour satisfaire au juste empressement de la Cour d'être instruite , de maniere à n'en point douter , de ce qui tenoit en suspend tout un monde , & avoit fait la matiere de tant de raisonnemens équivoques : Nous nous transportâmes sur le champ aux Infirmeries remplies de Malades , que nous examinâmes avec toute l'exactitude, & les précautions imaginables, pour ne nous point tromper dans une affaire d'une si grande importance. Nous trouvâmes après avoir meurement visité , touché, interrogé les Malades , & fait parler ceux qui les servoient depuis long-tems , qu'il falloit être bien ingénieux à s'apprêter les derniers malheurs pour ne point caracteriser de Peste une Maladie qui par son progrès dangereux & ses symptô-

mes mortels avoit fait perir tous ceux qui par leur imprudence, ou la fatalité de leur étoile en avoient été les premiers frappés.

Pleinement convaincus qu'on ne pouvoit la qualifier autrement que de Maladie Contagieuse, puisqu'elle se communiquoit avec un succès si funeste, & Pestilentielle, étant revêtue du caractère le mieux marqué de la Peste: Nous en avons dans le tems dressé Procès verbal que nous avons envoyé à la Cour, qui nous a fait l'honneur de nous croire sur notre Rapport, que le tems n'a que trop vérifié par le progrès rapide de son affreuse communication, qui desole presentement cette malheureuse Province.

Nous souhaiterions pouvoir rapporter icy toutes les observations que nous avons faites sur la Maladie, établir notre sentiment sur les causes premières, & donner des raisons satisfaisantes sur son progrès & sa communication. Nous n'oublierions pas de rapporter les faits anatomiques que nous avons observés dans les ouvertures que nous avons fait faire de plusieurs cadavres, si les justes bornes d'une Lettre pouvoient admettre un si grand détail. Nous ne pourrions d'ailleurs accablés, comme nous le sommes, par un nombre infini de Malades qui demandent continuellement notre présence, satisfaire à notre propre inclination sans les frustrer du tems que nous y emploierions. Unique consolation

des Malades desespérés , & source de joye pour ceux , que nous avons le bonheur d'enlever à la Mort par l'application convenable des Remèdes qui leur deviennent si salutaires.

On se forme une idée des Effets de la Peste si differente de ce qu'elle est par elle-même , (au moins de celle dont nous sommes continuellement les temoins) qu'on seroit bien surpris de voir un nombre considerable de victimes , que cette Maladie meurtriere assemble dans un même lieu , jôûir d'une tranquillité à l'épreuve de tous les événemens. La plûpart pleins d'une connoissance parfaite jusqu'au dernier soupir ; il paroît presque aussi naturel icy de se voir détruire en un moment , qu'il est ordinaire ailleurs de chercher avec empressement les moyens les plus assurés de prolonger ses jours. Dieu dans sa misericorde semble avoir attaché un mépris si grand pour tout ce qu'on laisse après soi , que nous voyons quitter sans regret , ce qui nous retient d'avantage sur la terre & renoncer aux tendres engagements , qui nous lient d'une maniere si forte icy bas sans pousser le moindre soupir , & en paroître touché de la plus legère douleur.

Cependant la Peste faisit indifferemment les personnes de tout âge , de tout sexe & de toutes conditions , quand ils y sont également exposés. La resolution n'en garanti point ceux qui paroissent les plus assurés , com-

me la crainte n'y precipite pas un plus grand nombre de ceux qui en sont susceptibles.

Elle se manifeste d'ordinaire par des frissons , maux de tête plus ou moins considérables ; des douleurs de reins insupportables , un abattement subit, un sommeil l'étargique: Le poulx devient dur , profond , quelques fois si petit qu'il ne se fait point sentir au doigt. Les yeux s'éteignent dans les uns , & deviennent languissans , vifs , & tres enflâmés dans les autres , la langue fort chargée & blanche , & dans quelques-uns aride & noire dans son milieu ; Surviennent les nausées & les vomissemens bilieux , souvent venimeux , les diarrhées aussi bilieuses , & sereuses colliquatives suivent de près.

Avec la plus-part de ces accidens , les Malades perissoient assés ordinairement dans les vingt-quatre-heures quand ils n'étoient point secourus. Le plus souvent cependant les frissons finis , au bout de quelques heures succedoient une chaleur brulante , & une fièvre très allumée qui les jettoient dans un delire phrénétique , & une soif qu'on ne pouvoit éteindre. Enfin une éruption de pourpre tantôt rouge , & on ne perdoit point pour lors l'esperance d'en guérir quelqu'uns , tantôt noire & livide à laquelle se joignoient une sueur froide , & une difficulté de respirer , & ces signes étoient mortels dans tous les cas.

Tous les accidens que nous venons de rapporter étoient presque toujours accompagnés de douleurs inquiétantes en différentes parties du corps : souvent tres - aiguës dans les aines. sous les aisselles , derrière les oreilles , & dans tous les endroits glanduleux qui annonçoient les éruptions prochaines de Bubons , Parotides & Charbons , ce qui caractérise si bien cette Maladie qu'on ne peut sans aveuglement prendre le change.

Les urines nous ont toujours paru comme dans toutes les fièvres malignes dans leur état naturel.

Le vomissement & les diarrées bilieuses ou séreuses fatiguoient extrêmement le Malade, jusqu'à la diminution des autres accidens.

Quand la fièvre étoit allumée dans un Malade , & le sang par conséquent dans un mouvement rapide & violent , les Hémorragies du nez survenoient très-souvent , & devenoient toujours salutaires : au contraire nous n'avons presque point d'exemples que les pertes de sang , quoique fréquentes , hors le tems des règles , nous ayent pû promettre d'en rechapper aucunes de celles qui en ont été attaquées.

A la Canourgue comme à Maruejols , les sueurs copieuses & abondantes ont toujours tourné à l'avantage du Malade , si bien que nous ne desespérons jamais du salut de ceux

qui ſuioient beaucoup : & au contraire nous regardions cette forte tranſpiration comme une porte favorable que la nature s'ouvroit pour conduire au port de la guérifon , ceux qui avoient le bonheur d'en être travaillés pendant pluſieurs jours.

Nous-nous ſommes touſjours attachés à traiter les Malades ſuivant les indications principales , qui nous determinoient , oppoſant aux accidens les plus preſſans , les Remédes que nous jugions les plus convenables.

Les ſaignées dans toutes les inflammations, maux de tête violens , douleurs aiguës de reins , les phrénéſies, delires , les difficultés de respirer , non ſeulement ne nous ont rendu aucun bon ſervice à la Canourgue , mais même ont touſjours occasionés des accidens plus fâcheux , que ceux que l'on vouloit combattre.

A Maruejols , au contraire elles nous en ont rendus de ſi ſignalés , ſoit celle du bras , du pied , ou de la jugulaire ſuivant les indications , que nous pouvons aſſurer n'en avoir pas fait faire une ſeule , qui n'ait été ſuivie ou de la guerifon du malade , ou de quelque changement avantageux.

Nous étions donc obligés à la Canourgue de prendre pour lors une route differente , & pour y parvenir nous faiſions prendre dans les commencemens , ſur tout quand les nauſées , & les vomifſemens accompagnoient ces in-

flammations, l'Hypocacua à vingt grains, ou le Kermés Mineral jusqu'à huit en grand lavage, & le Malade remis de l'agitation, & du travail du Remède, nous lui faisons donner dans une potion cordiale légère avec les eaux appropriées, la confection d'Hyacintes, & d'Alkermes, & poudre de vipère en petite dose, jusqu'à dix-huit ou vingt gouttes de Laudanum liquide, de Sydenham.

Dans les assoupissemens létargiques, les délires obscurs, les abatemens, & les aneantissemens, nous avons heureusement employé dans les potions, les cordiaux les plus forts, & les volatils les plus animés, tels que l'Antimoine diaphoretique, le Diascordium, la Poudre de la Comtesse de Kent, l'Elixir de propriété, le Baume du Commandeur de Perne, le Liliun de Paracelse, l'Esprit volatil aromatique huileux, l'Esprit volatil de vipère, & de Corne de cerfs, & le sel de l'un & de l'autre.

Dans les trémousssemens & mouvemens convulsifs, nous faisons prendre aux Malades la Poudre de guttete ou dose réglée, & toujours avec diminution des accidens.

Dans les dissenteries & devoyemens de quelque nature qu'ils fussent, nous y remédions par une prise d'un gros d'électuaire de Diascordium de fracastor, & quinze ou vingt grains d'Hypocacua en bol, rarement étions-nous obligés d'en donner une seconde.

Les Nausées , les vomissemens se trouvant joints à tous les autres accidens , nous les combattions par les Emetiques ordinaires tels que le Tartre stybié , la poudre d'Algarot, le soufre doré d'Antimoine , mais bien plus efficacement avec l'Hypecacuana , & le Kermés mineral en lavage : A Maruejols ils n'ont pas eu le même succès.

Pour les Bubons c'est un préjugé aussi faux que dangereux de vouloir les extirper dans leur commencement ; le Malade accablé par les accidens qui les accompagnent toujours , ou n'a pas la force de supporter les operations, ou est mis en danger évident de perdre la vie, par les Hémorragies fréquentes qui surviennent , qui par la dissolution du sang sont très difficiles à arrêter , il est donc bien plus à propos , & l'expérience réitérée que nous en avons est certaine , de faire appliquer dessus des cataplasmes émoliens ordinaires , & les conduire à parfaite maturité , à moins que par les sueurs considérables , le virus ne se soit en partie dissipé ; auquel cas , Nous faisons appliquer l'emplâtre d'Angelus Sala pour les resoudre entierement , & nous l'avons toujours employé avec succès.

Il n'en est pas de même des charbons , il faut dès les premiers momens les scarifier , le peril est dans le retardement , & nous en avons vû qui dès le premier jour pour n'avoir pas été scarifiés & enlevés , de la largeur d'un

denier qu'ils étoient , éгалer le lendemain celle de la paulme de la main.

Quand il n'y a aucune apprehension de couper quelque vaisseau considérable , on ne risque jamais de faire les incisions profondes , on applique ensuite le digestif ordinaire quelquefois animé , & par dessus les plumaçaux une compresse trempée dans le vin , préférable à celles qui sont imbibées de liqueurs spiritueuses , & on conduit parfaitement & promptement les charbons à suppuration , la guerison suit de près.

Quand les hémorragies survenoient , nous faisons appliquer le Vitriol sur l'extrémité du vaisseau , nous trempions des bourdonnets & des plumaçaux dans l'eau stiptique , & par les compresses graduées nous remedions à l'épuisement du Malade qui auroit succombé par la perte de tout son sang.

Nos Malades parfaitement gueris de leurs premiers accidents , leurs Bubons & Charbons cicatrisés , nous les purgions avec quatre verres de Tisane laxative en deux jours , où une medecine de Sené , Rhubarbe , Manne , & Sel vegetal ou Absynthe.

Ceux auxquels il reste quelques callosités & duretés à côté des playes prêtes à se cicatriser ; Nous leur faisons prendre avec succès pendant quelques jours l'Oethiops mineral dans la conserve d'Absynthe.

C'est par cette méthode , qu'agissans de

concert avec Monsieur Blanquet Medecin de Montpellier , à la Canourgue , dont le courage & la fermeté égaloient la capacité & le mérite , excités & encouragés d'ailleurs par le zèle infatigable , & la pieté solide de l'illustre Evêque de Mende à faire administrer dignement le Spirituel , & sa charité consommée à procurer d'une maniere si genereuse , ce qui étoit nécessaire au delà des besoins , (ce qui a fait dire qu'on avoit vû regner l'abondance au milieu de la Peste.) Nous avons sauvé un tiers de ces Habitans malheureux qui seroient devenus infailliblement les tristes victimes de ce mal deplorable ; puisque sur quatre cens qui y étoient morts avant nôtre arrivée , on ne comptoit que quatre ou cinq Convalescens.

A Maruejols où nous sommes presentement, la Maladie n'a changée n'y dans ses accidens car ils sont presque tous les memes : n'y dans sa malignité , sur moins de deux mille Habitans qui étoient resté dans la Ville , on a compté dans un jour cinquante six morts. La communication , preuve essentielle de sa Contagion , s'est faite avec une rapidité inconcevable , nous en allons rapporter un fait incontestable : Une fille qui avoit communiqué dans une maison suspecte , se trouva le Dimanche dixième d'Aoust à Vêpres , soixante personnes de celles qui étoient dans la même Eglise , furent frappées comme d'un coup de foudre de la Contagion , & le lendemain la

Ville

Ville fut prise dans tous ses quartiers.

A nôtre arrivée dans cette Ville , nous la trouvâmes remplie de Malades tous mourans , au nombre de près de quatre cent , sans aucun secours : Tous les Chirurgiens à la réserve d'un seul étoient morts où prêts à succomber. Un des deux Medécins qui avoit servi dès le commencement , Homme d'un merite connu dans toute la Province , avoit péri autant par les fatigues étonnantes qu'il avoit essuyées, que par la malignité de la Maladie. Monsieur Rochevalier soutenu par une ferveur , & une charité qui n'ont point d'exemples , se reproduisoit pour aller porter le secours efficace par tout où son bras éclairé pouvoit atteindre ; prêt qu'il étoit de succomber , nous vîmes heureusement partager ses travaux , nous reçûmes sur le champ les secours de plusieurs Chirurgiens qui périrent presque aussi-tôt qu'ils se mirent en exercice. Et Nous-nous sommes trouvés dans des situations si tristes pour les Malades , & si accablantes pour nous que nous-nous sommes vûs obligés de diriger la main des Corbeaux dans des operations , où la dexterité des plus habiles Chirurgiens auroit été nécessaire ; Nous restions pour lors cinq ou six heures dans les infirmeries le matin & autant le soir.

Les playes étoient les mêmes qu'à la Canourgue , & demandoient le même traitement.

Les Emetiques n'ont pas eu le même succès, & nous substituons les Tifannes laxatives qui nous reussissent.

Dans toutes les inflammations, les saignées comme nous l'avons dit sont spécifiques, & nous avons bien plus d'occasions de les placer avantageusement qu'à la Canourgue.

Les Cordiaux, & les volatils animés nous ont faits des effets merveilleux & surprenants, de cette sorte, nous avons fait près de six cens Convalescens, & il nous est mort environ seize cens personnes, la plûpart sans aucun secours, ou parce qu'il n'étoit pas permis de leur en procurer, ou qu'ils négligeoient d'avertir dès les commencement de leur Maladie.

Comme la charité produit des Effets surprenans, nous ne sommes point étonnés que plusieurs donneurs de spécifique se soient montré de ce côté avantageux, pour faire valoir leurs secrets qu'on nous a fait tenir de toutes parts. Il nous en est venu de tant d'endroits differens, que si nous les avions mis tous en usage, nous aurions encore tous les Remedes que nous pouvons dire avoir employés avec quelque succès, & presque aucun des Malades auxquels nous en avons fait prendre, n'a manqué d'en sentir les effets.

Nous en avons cependant employés quelques-uns qui nous sont parvenus avec la recommandation de personnes si respectables, & si bien intentionnés pour le salut de l'Etat :

dans

dans la confiance qu'on n'auroit pas voulu surprendre la Religion de ces grands personnages. Mais nous pouvons protester que tous ces Remedes , ces Spécifiques , ces Sels , ces Elixirs ont fait perir presque autant de Malades que de personnes auxquelles on en a fait prendre.

Peut-être en fériions-nous une application plus juste si nous en sçavions les compositions : Mais comme il nous est impossible de les deviner , & à ces Medecins cachés de connoître cette Maladie qu'ils n'ont jamais vûe, c'est travailler des deux côtés en aveugle dans une matière où il est plus important , & plus interessant de prendre sur le champ un bon party , que dans toute autre de quelque nature qu'elle puisse être.

Mais nous ne nous appercevons pas, M A D A M E , que nous sommes prêts à tomber dans l'inconvenient de ces impitoyables Medecins , dont nous essayons de combattre l'inutilité des promesses , & qui sous pretexte de porter la guerison par tout où ils peuvent placer leurs Remedes empiriques, trainent en une longueur insupportable , & leurs Malades sans les guérir , & la credulité de ceux qui s'y livrent sans resistance.

Nous ne voulons point abuser de vôtre loisir si precieux. Nous-nous estimerons trop heureux si nous avons pû remplir en quelque sorte la curiosité d'une Princesse , qui merite à

si juste titre d'être satisfaite dans tous ses desirs : & nous publierons par tout comme une faveur la plus signalée, que nous ayons reçeüe de nos jours, l'occasion favorable que nous a fourni cette petite Relation, de vous assurer que nous avons l'honneur d'être avec un devoiement parfait, & le respect le plus profond,

MADAME,

De V. A. S.

Les tres-humbles tres-obeissans & Zelés
 Serviteurs, LEMOINE & BAILLY.

A Maruejols ce
 10. Nov. 1721.



Lettre de Messieurs L E M O I N E & B A I L L Y, Medecins de Paris, envoyés par la Cour dans le Gevaudan : à Monsieur G O I F F O N , Docteur en Medecine de l'Université de Montpellier , aggregé au College des Medecins de Lyon , & ancien Echevin.

M O N S I E U R ,

C O M M E nous ne doutons point que vous ne souhaitiés d'être informé de tout ce qui regarde la Peste , qui desole cette malheureuse Province , & des Remedes que nous avons employé avec le plus de succès pour la combattre , nous vous adressons la Copie d'une Lettre que nous avons écrite à Mr. De-Fornés en Reponce de celle qu'il nous avoit envoyée ; Nous y faisons mention de la premiere origine du mal dans nos Montagnes , des differens Symptomes de cette maladie , & des Remedes que

nous y avons opposé qui n'ont pas eu le même succès à Maruejols, & à la Canourgue. Nous aurions fort souhaité que le tems nous eut permis de faire une Relation en forme, & d'y joindre les observations que nous avons faites dans l'une & l'autre Ville. Nous travaillons à les mettre en ordre pour pouvoir satisfaire à l'impatience, que le public a de voir paroître quelque Traité sur cette matière.

Nous avons suivi dans le traitement de cette Maladie le sentiment des grands Praticiens : Nous avons examiné attentivement, & avec soin tous les Symptomes, pour y opposer les Remedes suivant les indications, & nous avons reconnu par l'expérience, que cette Maladie est de la nature de toutes les autres pour ce qui regarde la Cure, & que tous ces Remedes si composez que l'on trouve dans tous les Auteurs sont vains & inutiles : Nous avons essayé des Specifiques de toute sorte, par les Ordres que nous en avons reçu, & nous avons eu le chagrin de voir perir presque tous ceux qui en ont pris, & le petit nombre qui n'a pas succombé en est redevable aux Remedes ordinaires, que nous leur avons fait prendre, dès-que nous nous sommes aperçeus de l'état triste dans lequel ces Remedes tant vantés les precipitoient : Et en effet quelle idée ! & un Medecin peut-il jamais s'imaginer que l'on puisse trouver un Remede qui seul puisse remedier à tous les differents Symptomes dont cette Maladie est l'assembla-

ge , eveiller , endormir , animer , calmer , eva-
cuer , resserrer ; en un mot combattre tous les
contraires en même tems.

La Ville d'Allais est vivement attaquée &
la mortalité y est grande. La Maladie va
tres lentement à Mende ; mais il y a tout sujet
d'apprehender que ce ne soit pour se reveiller
avec plus de vivacité dans la suite. Nous pas-
sons quelquefois deux à trois jours desuite sans
avoir ni morts ni malades , & cependant nous
observons que ceux qui en sont frappez presen-
tement le sont de la maniere la plus maligne.
Nous apprehendons fort que cette Maladie ne
penetre plus avant dans le Royaume , & que
vôtre Ville n'en ressente un jour le coup fatal.
Nous ne doutons point , Monsieur , que suivant
vôtre prudence ordinaire vous ne redoubriez
d'attention , & de précaution pour détourner
cet orage , s'il est possible , & que vous ne pre-
niez , quoiqu'il soit encore éloigné de vous tou-
tes les mesures nécessaires pour recevoir ce cruel
ennemy ; si Dieu permet que vous éprouviez le
même sort que cette malheureuse Province , qui
en ressent d'autant plus vivement les coups
qu'elle ne s'y est point préparée , & qu'elle le
regardoit comme très éloigné dans le tems mé-
me qu'elle le nourrissoit dans son sein.

Nous ne doutons point que toute la Ville de
Lyon qui doit être persuadée , qu'elle est rede-
vable aux sages précautions que vous avez
prise de la santé parfaite dont elle jouit pre-

sentement , ne suive exactement tout ce que vous prescrirez à ce sujet , & si cette Ville a le bonheur d'être preservée , elle pourra vous appeller à juste titre son Sauveur , & son libérateur. Dieu veuille que cette Peste ne fasse pas un progrès plus considerable , & que nous puissions bien-tôt vous assurer de vive voix de la parfaite estime , & de la consideration avec laquelle nous avons l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

**Vos très-humbles & très-obéissans
Serviteurs, BAILLY, LEMOINE.**

**A Maruejols ce
17. Nov. 1721.**



ILLUSTRISSIMO ET DIGNISSIMO

*Viro Domino JOSEPHO DEFORNES Olim
in Academia Barcinonensi Artis Medicæ pro-
fessori , Mandato pro Regis Gotholoniæ
Monspelium delegato.*

STatim ab acceptâ Epistolâ tuâ , vir cla-
rissime , ad te rescripsissemus si per maxi-
mum ægrotantium numerum licuisset. Non
solùm enim nobis erant invisendi , ut juxta
statum medicamenta interna præscriberentur ,
sed etiam necessariò tenebamur operantibus
Chirurgis adesse ut ipsos edoceremus , quâ
Methodo quâ Arte curandi essent vel Car-
bones , vel Bubones , quos attentè semper
examinavimus , ut quid secandum vel uren-
dum , Chirurgus in morbo hujusce indolis
nondum experto , præscriberemus.

Adde quòd cùm fatali Contagio ferè sta-
tim atque manum operi admovissent , hac te-
rerrima Peste corripentur , penuriâ Chi-
rurgorum , viros minùs expertes , imò etiam
in rebus Chirurgicis nullatenus versatos , ad
tractandos ægrotos , sæpè advocaverimus.
Tales sunt viri duo sepeliendorum mor-
tuorum munere fungentes , Corvos appel-
lant , qui juxta nostra præscripta , & Bubones

& Carbones sectione , uſtione , Topicorum applicatione tractavêre. Tunc verò ferè trecentos numeraviſſes ægrotantes in Noſocomiis noſtris ; hocce lethali morbo affectos cum Bubonibus , & Carbonibus tribus aut quatuor ad minimum in unoquoque ſubjecto , Octo & decem in quàm plurimis.

Si per tempus liceret , vir Clariffime , expectationi tuæ pro virili reſponderemus , prolixam tibi Peſtis Canonienſis & Mariologienſis relationem mittentes : Sed ſimplicem hujſce utriuſque morbi (differunt enim inter ſe) hiftoriam referemus ; donec (ſi Deus otia fecerit) liceat varias obſervationes in ordinem quemdam redigere , quem ad te lubentiſſimè , vel levi penicillo adumbratas , mittemus.

Varix ſunt ſententiæ & opiniones circa translationem hujſce morbi ad Gabalos : quod tamen ab omnibus urbis Canonix civibus receptum intelleximus eſt , quòd Remex unus ex iis qui ſepeliendis mortuis fuerant occupati vigilantiam militum Maſſiliam cuſtodientium eluſit , ad locum dictum à ſancto Laurentio , ab urbe Canonica leucam diſtanti ſeſe tranſtulerit , cui cum accuriſſet cognatus quidam ex loco dicto Correjac , ipſi veſtem laneam , & tibialia dederit Remex , quam cum induiſſet , Peſte correptus , intra paucos dies mortuus eſſet. Idem fatum brevi poſtea ſubierint tres ex natis ipſius , quibus vix aliquot dies ſuprà vixiſſet mater : Sicque ſenſim

serpserit ille morbus in loco dicto Correjac , & sensim urbis Canonice cives invaserit , qui hoc morbo ipsis incognito nullatenus territi æque Correjac frequentabant.

Mariologij verò observatum, quòd qui primi hac teterrimâ lue infesti fuère , oves à rusticis dicti Correjæ spe lucri ducti emissent. Hæc sunt vir clarissime , quæ de primâ origine pestis in hacce Provinciâ , certiora habemus.

Ceterùm , quod spectat ad causas medicas ; cùm tam variæ fuerint hactenùs gravissimorum auctorum (præcipuè hujusce ævi) opiniones circa causas Pestis , ut omnes ipsorum rationes possint perpendi & attentè examinari , multum temporis quod per ægrotantium numerum non licet , esset impendendum. Adde quòd prolixior esset tractatus quàm ut debitis epistolæ limitibus posset coarctari. Ipsas pro summâ tuâ in rebus medicis experienciâ , ex Symptomatum relatione , medicamentorum applicatione , cadaverum sectione facillimè cognosces , & varias diversorum auctorum rationes perpendendo , verùm à falso distingues , legitimâmque causam , si possit cognosci , brevi intelliges.

Morbum qui urbem Canonicam depopulatus est , manifestabant rigores , horrores , tremores , dolores capitis plus minùs acuti , lassitudines spontaneæ , subita virium prostratio , somnus profundus , pulsus durus , parvus &

debilis , ita ut sæpè tactu vix possit percipi , facies livida , languidi oculi , lingua alba , non nunquam , licet non ita frequentè , in medio nigerrima ; Nauseæ frequentes , vomitus priùs assumptorum alimentorum , vel bilis , tunc flavæ , tunc viridis , imò & vermium bili innatantium. Hæc sunt Symptomata quæ in primo morbi insultu ægrotantem statim invadebant , quem priùs perfectissimâ sanitate frui existimasset.

Cessato rigore aut horrore post aliquot horas , si eos excipias , qui intra sex , octo aut duodecim ad summum horas fato fungebantur , febrem in non nullis vehementissimam cum phrenitide ; in aliis febrem leviolem cum siti maximâ , in aliis demùm ne minimam quidem in pulsu mutationem percipere erat.

Dolores varij , præcipuè pungentes in inguinibus & axillis , imò ponè aures , futuram eruptionem annuntiabant : Si legitimè vel Carboles , vel Bubones erumperent , citò imminuta sensim Symptomata evanescebant.

Vomitus non nunquam per integrum morbi decursum ægrum vexabat , sicut & diarrhææ vel biliosæ , vel serosæ & colliquativæ , ex vividiori sanguinis motu in ægrotantibus febre maximâ laborantibus , Hæmorrhagiæ vel narium , quæ semper criticæ fuère , & cum euphoriâ , vel uteri quæ semper lethales.

Mortem futuram indicabant respiratio frequens , laboriosa , & anhelosa , nec non ma-

culæ nigræ in univêrsâ cuti erumpentes.

Methodus quâ in profliganda ac debellanda hacce contagiosâ lue usi fuerimus , omnium simplicissima ; experientia enim tum in urbe Canonicâ , tum Mariologij edocti fuimus hunc morbum , sicut & cæteros omnes juxta indicata tractandum , & vana ac futilia , imò ut observavimus , ferè semper lethalia omnia illa pharmaca , & antidota quæ famosis nominibus insignita , sub titulo specificorum hîc & ubique locorum jactitantur.

Sola officinalia medicamenta felici cum successu præscripsimus , imò non omnia quæ potuissent utiliter admoveri , juxta indicata , cum scilicet quàm plurima deessent.

Statim à primo morbi insultu , etiam in ipso rigore , si nausæ , vel vomitus ægrum vexarent , Emeticum præscribebamus , præcipuè radicem Brasiliensem , quam experientia edocet ceteris omnibus anteponendam judicavimus rarò per Superiora tantùm , sæpè sæpius ano & cato humores biliosos è corpore expellebat. Absolutâ hujus medicamenti operatione , sudorificum & diaphoreticum ægro propinabatur , legitimè cooperto & ad sudorem disposito ex Theriacâ , Confect. Hyacinth. Alkermes , extracto juniper. pul. viper. Antim. Diaphor. & similibus , in aquâ fontanâ dissolutis , cum nec aquas distillatas , nec varia decocta appropriata parare liceret , herbis & pharmacopeis deficientibus.

Vires prostratas Liliū paracelsi, Balsamū Permense cum cardiacis simplicioribus refaucillabant.

Laudanum liquidum Sydenham, etiam largâ manu & frequentè exhibitum, phrenitides futuras avertebat, præsentès fugabat.

Soporosos Spiritus volatiles viperar. cornu cervi, Aromat. oleosus sylvij, &c. exfusciabant.

Obscurè delirantes volatilia cum Laudano liquido debitâ dosi commixtâ maximè juvabat.

Diarrheas iteratus Hypecac. usus, nec non & diascordio ad gran. duodecim commixtum, sistebat.

Si in ægro ad sudorem à natura comparato Emeticum indicatum fuerat, tunc maximo cum successu, Kermes minerale præscribebamus, quod simul per stomachum & alvum excerneret, sudorem promovendo.

Bubones sicut & parotydes vulgò Cataplasmatibus emollientibus ad maturitatem ducebamus; tum ferro, maximâ ut fieri poterat incisione adaperiti, more solito tractabantur.

In Ægris verò à naturâ ad sudorem maximè dispositis, iteratis sudorificis medicamentis, & applicato Emplastro magnetico Angelī Salæ Bubones resolvebantur.

Carbonum superficies primò circumcidebatur, & escharam ressecari omnino curabamus, quod toties erat iterandum, donec vi-

vidi coloris caro appareret. Si maximè Carbones ut vidimus, v. gr. unum à scapulâ ad scapulam & à vertebris colli usque ad costas nothas interjectum spatium depascentem, quàm plurimis scarificationibus primò tractabantur, ut dum pus efflueret, faciliùs per partes esehara, vel ex se à subjectâ cute separaretur, vel ferrò divelleretur. Ceterùm, sicut aliæ ulcerum species curabantur.

Febres quæ sub finem hujusce morbi ægros fatigabant, maximè qui phrenitide laboravere, cortex Peruvianus sedat, sicut & omnes dolores stomachi, Nauseas, vomitiones, priùs tamen evacuato stomacho.

Vides vir Clarissime, quòd hic morbus non adeò speciale remediorum apparatus requirat, cùm vulgaribus possit debellari.

Quàm plura alia tentavimus, sed frustra: sic vanæ sectiones, tum è brachio, tum è talo quæ in quàm pluribus casibus maximè indicatæ videbantur, omnes fuere lethales: sic purgantia per inferiora medicamenta ægris necem semper intulere.

De Peste Mariologienfi, prolixo sermone scribere supervacaneum nobis videtur, cùm scilicet ægrotantes eodem modo aggrediatur, & iisdem Symptomatis sit stipata, & in eo tantùm ab alterâ diversa videatur, quòd quæ frequentissimæ in urbe Canonicâ phrenitides, rariores in hacce urbe: Quòd etiam qui facile curabantur Carbones & Bubones, in

Peste Canonicensi, in Peste Mariologensi nota, serpente intra musculos virulento illo humore qui carnes corrodit ac depascit, ita ut intra duodecim horas sinus profundissimus, imò plures sese manifestent, cum antea, nullum quidem vestigium apparuerit. Adde quod notatu dignum, quòd rarò in parte decliviori sinûs, illi effoveantur, ferè semper in parte decliviori, & ex centum carbonibus & bubonibus, vix duos reperire sit, in quibus virulentus humor ejuscemodi fistulas solo ferro curandas non excavaverit.

Quoad curationem, varia quàm plurimum Pestis Mariologensis, venæ sectiones tum è brachio, tum è saphenâ pro variis indicationibus nullum non effectum produxere, si non perfectam ægro sanitatem conciliavere, nec omnia Symptomata delevere, saltem multum imminuerunt ægrumque sublevarunt.

In Plethoricis & sanguineis temperamentis, in doloribus lateris, qui quidem satis frequentes sunt, in angustia pectoris venam tundimus in brachio.

In delirio phrenitide, doloribus renum gravissimis, urinæ, menstruorum suppressione venam secamus in talo; si parum à prima sectione sublevatur æger, secundo, tertio, imò & quarto iteretur.

Jugularem etiam cum felici successu secuimus in affectibus soporosis. Emetica (si

Kermes minerale rarò quidem exhibitum , radicem Brasiliensem in Diarrheis tantùm , excipias) vix conveniunt : in soporosis tamen affectibus octo aut decem Tartaris stibiati grana in aquæ communis librâ unâ diversis vicibus propinata αλω & ψατω biliosa evacuando ægro multum conferunt , priùs tamen venæ sectione depletis vasis.

Purgantia Simpliciora talia sunt , Manna , Rheum Senna , &c. in hoc morbo sicut in aliis morbis omnibus statim atque si se dedit occasio præscripta alvum evacuando multum profunt, sicque meliùs disposito corpore , inhibitis diaphoreticis & sudorificis , uberius profluit sudor.

Cardiaca eadem ac in peste Canonicensi præscribimus , tum simplicia , tum volatilia : hæc si unquam tutò possunt propinari , certè in Soporosâ dispositione , sed maximè cum maculæ purpureæ brevè morituri hominis ; ni citò succurratur , signum certissimum , universam infestant cutim , sive rubri ac viridi sint coloris , sive ex rubro nigrescant : tum larga dosi Spiritibus volatilibus exhibitis , & pluriès repetitis , validâ diaphoresi , maculæ purpureæ evanescent , & mortem cum vita commutat æger : Centum & ultra numeres in hac urbe qui per unum , alterum , tres aut quatuor dies , totis maculis purpureis conspersi , etiam nigrescentibus ; hac methodo & frequente volatiliu usu ab orci faucibus erepti sunt.

Nulla certa methodus ad debellandum tam lethalem morbum potest præscribi, cum scilicet tota curatio pendeat ab indicatis, & pro variis locis diversus sit hujusce morbi genus, ut in pestibus Canonicensi, & Mariologienfi observavimus.

Si quid temporis per maximum ægrotantium numerum superfuit, tunc in sectione cadaverum toti eramus occupati; duo secuimus, quorum alterum viri validioris temperamenti qui per integrum morbi cursum vomuerat, & unà cum bile vermes per superiora rejecerat, cui tertio & ultimo morbi Carbones duo, alter in brachio, alter in tibia erupuerant. Aperto primùm abdomine intestina longè majoris diametri quàm in statu naturali flatibus tumefacta apparuère; ventriculus duplo major, qui per medium sectus, vermem vivum (licet jam tertia numeraretur hora à morte) rotundum, albescentem, sex aut septem pollices longum, consistentiæ cartilaginosa, oculis subjecit hepar, lien, pancreas, cor & pulmones, multò majora quàm in statu naturali, incisa pro sanguine cruorem maximè dissolutum fundebant; vesicula fellis quàm in statu naturali triplo major, sero nigerrimo repleta; Apertus cordis ventriculus sinister duos exhibuit polypos, unum in auricula, alterum in ventriculo, deficientibus instrumentis cerebrum non secuimus.

Alterum mulieris infantem proprio lacte
nutrien

nutrientis cadaver aperuimus. Initio tertij morbi erumpentibus per cutem maculis nigris fato functa fuerat. Dolor capitis vehemens, Angustia pectoris, & anhelosa respiratio sola fuerant Symptomata, quæ ipsam à primo morbi insultu usque ad mortem defatigaverant.

Omnia intestina si ilium excipias, in quo facillimè dispositio inflammatoria dignoscebatur, in statu naturali: hepar maximum, vesicula fellis magnitudinis & coloris naturalis, sero nigerrimo repleta maximè simili sanguini, qui è sectis arteriis aut venis, viscerum imi ventris pectoris ac cerebri effluëbat, vena porta polypum duos pollices longum; duos alios polypos unum in unoquoque cordis ventriculo cum grumis nigerrimis sanguinis observavimus.

Cùm unus è Chirurgis qui ab aliquot diebus in hanc urbem advenerant, cum aliis instrumentis Chirurgicis seram adportasset, cerebrum ipsiusque partes secuimus; sinum longitudinalem polypus obstruebat, unà cum grumis sanguinis, substantia medullaris & corticalis ac ceteræ omnes cerebri partes nullatenus immutatae; dura-mater in ea tantum parte alterata quæ cerebrum à cerebello dividit, quæ cerulei coloris apparebat.

Maculæ nigræ per cutim dispersæ vix membranam adiposam attingebant:

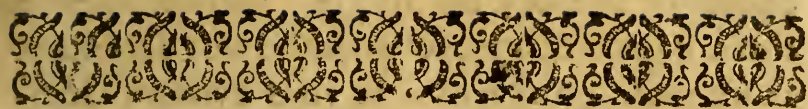
Prophylaxim hujusce teterrimæ luis nos ignorare ingenuè fatemur. Inani conatu varia præf-

cripsimus medicamenta selectiora ex iis quæ apud Authores prophylacticorum titulo insigniuntur.

Hæc sunt vir Clarissime , quæ in hac utraque Peste majori attentione digna nobis visa sunt : utinam expectationi tuæ satisficiant. Si quid aliud à nobis desideres , nos quæsumus monitos facias , ut possimus aliquatenus obsequij nostri & observantiæ te certum facere.

Tibi addictissimi & devotissimi ,
LEMOINE , BAILLY.

Marologij decimo tertie
Calendas Nov. 1721.



DISSERTATION SUR LA PESTE,
 pour servir de Réponse à Messieurs
 LEMOINE & BAILLY, Docteurs
 en Medecine de la Faculté de Paris,
 envoyés par la Cour en la Province
 de Gevaudan.

MESSIEURS,

JE devrois commencer à vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer vos observations sur la Peste : mais je suis si charmé d'apprendre que vous ayés conservé vôtre santé au milieu de tant de perils, que mon premier empressement est de vous en marquer ma joye.

Quand je lis & relis ce que vous avez fait ; combien vous-vous êtes exposés, Messieurs, auprès des malades ; quand je pense aux soins que vous avez pris de les visiter sans interruption, de les voir pancer, de demeurer dans les Infirmeries cinq à six heures le matin

& autant le soir ; de diriger vous-mêmes la main lourde & inexperimentée des Corbeaux faute de Chirurgiens ; je vous avoie , Messieurs , que je regarde comme un miracle vôtre conservation , & je suis dans un vrai étonnement que vous n'ayés pas été frapés derechef l'un & l'autre de la contagion , & que vous n'ayés pas succombé au milieu de tant de peines , & de fatigues continuelles à un ennemy dont les traits sont si mortels. Il paroît bien que vous ne l'ayés pas craint par la hardiesse avec laquelle vous lui avés fait la guerre , par les avantages que vous avés eu sur lui , par l'heureux succès de vos remèdes , que les pauvres affligés ont éprouvés & par le nombre des pestiferés que vous avés guéris à la Canourgue & à Maruejol : sur quoy on ne peut s'empêcher de vous rendre justice , & de convenir , que vous avés mieux connu , qu'on n'avoit fait jusqu'à present la nature de cette funeste maladie.

Je louë , Messieurs , vôtre zèle & la charité , que vous avés exercée avec tant de bonté & de générosité auprès des malades. Ne craignez pas que je veuille diminuer vôtre gloire , ni l'honneur de ceux qui comme des Héros & de véritables Peres de patrie , ont sacrifié leur vie pour le service du public , & se sont transportés avec un courage intrépide de Ville en Ville , pour rendre à tant de malheureux leurs bons & salutaires offices , en

me rangeant du parti de ceux qui publient qu'il n'y a aucun danger à servir les pestiférés , & que la Peste n'est point contagieuse ; j'aime mieux courir le hazard d'errer avec le grand nombre , que de singulariser & d'embrasser une opinion opposée au sentiment de tout ce qu'il y a eû dans tous les tems de grands Hommes , & de sçavans personnages tant en politique , qu'en medecine. Je ne saurois me persuader , que les mémoires qu'ils ont laissés à la posterité ayent été fait à dessein de nous en imposer. La triste expérience de nos jours ne nous confirme que trop tant de faits qu'ils ont raportés , & nous met à couvert des reproches qu'on nous pourroit faire à l'avenir , touchant les précautions que nous prenons pour nous garantir du fleau terrible , qui afflige nos voisins.

Je crois que ce sera toujourns vainement qu'on s'obstinera à soutenir que la Peste n'est pas contagieuse : l'Experience de tous les tems servira à maintenir les peuples , & les savans mêmes dans cette opinion : Celle d'aujourd'huy au lieu de détruire ce sentiment si commun contribuëra beaucoup à le confirmer sans avoir égard à l'opinion contraire , que l'on veut immortaliser par des Livres , que l'on répand dans le public ; entre autres il m'en est tombé un entre les mains , dont l'Auteur se sert dans son début du terme de Contagion pour exprimer la Peste , & qui

prétend prouver dans le reste de son ouvrage , que la Peste ne se communique pas. C'est à peu près , à mon avis , la même chose que s'il disoit que la Contagion n'est pas contagieuse. C'est renverser sans fondement contre les conventions unanimes des savans , & des peuples , la signification & la propriété des termes , & changer les idées attachées aux noms. On avouë qu'il n'est pas certain que la vérité soit toujours du côté du plus grand nombre , & que tous les hommes sont sujets à l'erreur ; mais il n'est pas permis de s'opposer aux sentimens bien établis, & reçus de tous les tems, sans de grands motifs & de fortes raisons , & il n'appartient qu'aux grands Hommes qui excellent dans les sciences , d'avoir des sentimens contraires à ceux qui sont universellement approuvés. La réputation qu'ils se sont acquise , & la bonne opinion qu'on a de leur sçavoir , & de leur érudition impose , prévient en leur faveur , tient les esprits en suspens : On ne décide rien jusqu'à ce que l'on ait entendu & examiné leurs raisons ; mais comme on est naturellement porté à la nouveauté , il se trouve toujours quelques jeunes sçavans pour qui elle a plus de charmes , qui sans beaucoup d'examen & d'expérience embrassent de tels sentimens , veulent se les approprier , & au lieu de les établir , leur donner credit & les rendre probables ; les deshonnorent au

contraire par de mauvais raisonnemens & par des faits & des histoires qui ne prouvent rien.

Il n'y a point de Maladie contagieuse ; si la Peste ne l'est pas ; & les preuves que vous en raportés , Messieurs , par vôtre relation , suffiroient pour en convaincre , quand il n'y en auroit pas une infinité d'autres très-recentes dans la Provence & dans le Gevaudan , dont on ne perdra pas de long-tems la mémoire. Ces incrédules ne font pas attention qu'ils insultent formellement aux sages Ordonnances de tant de Souverains ; qu'ils condamnent ouvertement les judicieux Réglemens de tant de sçavans politiques , & les importantes précautions que l'on a prises dans tous les Siecles , & que l'on prend encore aujourd'huy en France , & présqu'en toute l'Europe pour se garantir de la Contagion.

Les Symptomes qui accompagnent la Peste ont tant de rapports avec ceux des Fièvres malignes , que quelques-uns croient qu'il n'y a pas de différence entre elle & ces autres maladies , & qu'ils inferent que la Peste n'est pas contagieuse , de même que les Fièvres malignes ne le sont pas. Les autres pensent que la Peste est de même nature que les Fièvres malignes , qu'ils prétendent être contagieuses ; de même que la Peste, pour établir que ce n'est qu'une seule & même maladie accompagnée de plus ou de moins de malignité.

Les Fièvres malignes ont à la vérité cela de commun avec la Peste , qu'elles sont en certain tems épidémiques comme elle ; parce qu'elles se repandent dans les Villes , & les Provinces & font beaucoup de malades tout à la fois ; mais pour reconnoître la différence qu'il y a entre ces deux sortes de maladies , il faut examiner celle-cy & les autres par leurs causes & par leurs effets.

Parmi les maladies épidémiques , il en est qui sont contagieuses , & d'autres qui ne le sont pas ; Il est encore d'autres maladies qui sont contagieuses & non épidémiques : celles qui sont contagieuses & épidémiques , suposent une cause qui quoique petite en elle-même & dans son principe , fait pourtant un grand progres & produit tout à la fois & dans un même tems un grand nombre de malades dans un même pays ; parce qu'elle se multiplie dans les lieux où elle prend naissance & ailleurs toujourns par elle-même.

Les Maladies épidémiques , qui ne sont pas contagieuses ont au contraire une cause vaste, étendue , commune & générale qui fait par consequent beaucoup de malades dans les Provinces où elle est répandue , sans le secours d'aucune communication ni de reproduction.

Les Maladies qui sont contagieuses sans être épidémiques dependent d'une cause singulière & individuelle , qui sans se répandre

se communique simplement d'un individu à l'autre par un contact immédiat , & par une application de partie à partie , indifféremment dans un pays comme dans un autre , & toujours à peu de personnes à la fois.

Par cette division , il paroît que les Maladies épidémiques contagieuses , & les épidémiques non contagieuses different par la nature de leurs causes dont l'une n'a qu'une modique & petite origine , & l'autre une source abondante , étendue & générale : & que les Maladies contagieuses épidémiques , & les contagieuses non épidémiques ont cela de commun , que la cause de l'une & de l'autre n'est pas abondante & consiste dans peu , par où elles different des Maladies épidémiques & non contagieuses , & different encore entre elles en ce que la cause de l'une peut se multiplier hors de ses effets , & l'autre uniquement dans ses effets. Mais ce n'est pas assez d'avoir fait remarquer les rapports communs , & les différences générales qui sont entre ces trois genres de Maladies pour les distinguer , il faut faire application de chaque genre de ces rapports , & de ces différences aux espèces particulières.

La Peste est une Maladie épidémique & en même tems contagieuse ; les Fièvres malignes , & les maladies populaires sont des maladies épidémiques qui ne sont point contagieuses ; la vérole , la rage sont des maladies

contagieuses & nullement épidémiques : mais parce que l'on confond la Peste avec les Fièvres malignes, à raison de ce que celle-cy, & ces autres sont épidémiques & qu'elles font toutes deux beaucoup de malades & de mortalité ; & que eû égard à ces effets on croit qu'elles ne different que du plus ou du moins : il est important d'examiner la nature de la Peste , & celle des Fièvres malignes d'une constitution épidémique , plus particulièrement & leurs causes par le détail , pour établir la difference qu'il y a entre ces deux sortes de maladies.

Quoyque les Maladies populaires & les Fièvres malignes qui regnent en certain tems , soient de même que la Peste , épidémiques , la Peste l'est cependant bien d'avantage , elle s'étend bien plus loin & afflige une plus grande quantité de personnes , d'où il s'ensuit que la cause en un sens doit être plus abondante ; cependant on ne sauroit disconvenir que quand elle a passé d'une Ville dans une autre, ou dans une Province, elle n'ait toujours été transférée par de petits sujets , qui ne sauroient contenir que tres-peu de cette cause. Ce fait étant certain , s'il arrive que dans cette Ville elle se répande par tout , qu'elle affligé la plus grande partie des Habitans ; que delà elle passe dans une autre , où elle ne fera pas moins de ravage ; je pense qu'on n'osera pas douter que la cause ne soit très-limitée dans son princi-

pe ; mais qu'elle a la propriété de se multiplier.

Les Fièvres malignes & les maladies populaires ont au contraire une cause d'elle-même abondante & générale , qui peut occuper une grande étendue de pays , & faire en même tems un grand nombre de malades, sans qu'elle se multiplie & se reproduise : Ces sortes de maladies ont toujours une source vaste & dépendent d'une grande quantité de matière gâtée & corrompue , repandue dans les alimens , ou l'air , qui peut par consequent produire de grands & prodigieux effets sans aucune reproduction ni régénération de cause ; parce qu'elle peut s'étendre bien loin & occuper une grande étendue de pays ou de sujets ; & s'il arrive que quelques maladies populaires ou Fièvres malignes passent d'une Ville dans une autre , ou dans une Province voisine , c'est parce que la même cause s'y est étendue , si elle n'y étoit pas , & nullement qu'elle y ait été transférée par des Malades , par des Habits , par des Meubles , par des Marchandises & autres choses de cette nature , ni qu'on puisse attribuer les effets qu'elle produira dans un nouveau pays , ou une Province éloignée , à une reproduction & multiplication de cette cause.

Une cause petite en elle-même & dans sa source telle qu'est celle de la Peste , ne peut se multiplier que dans un certain espace de

tems. On n'a pour se convaincre de ce fait qu'à réfléchir, que les causes des Fièvres malignes d'une constitution épidémique, & les maladies populaires ne demeurent pas long-tems à se manifester par un très grand nombre de malades, qu'elles font indifferemment dans une Province comme dans une autre, dans les Villes, Bourgs & Villages, soit que les Habitans communiquent ensemble, ou ne communiquent pas, sans qu'on voye jamais tous les délais que l'on remarque dans la Peste, qui demeure quelquefois des mois assoupie & ne produit dans les lieux où elle a été transportée que foiblement & lentement ses premiers effets. On n'a jamais d'ailleurs observé ni dans ce tems, ni dans les Siècles passés, que les Fièvres malignes, ni aucune maladie populaire après avoir demeuré éteintes plusieurs années de suite, se soient renouvelées dans aucun Royaume par quelque effet caché depuis la première attaque: autres différences qui resultent de la diverse nature des causes de ces maladies, & celle de la Peste, & que l'on comprendra facilement, d'autant qu'une cause abondante, étendue & commune produit ses effets par tout où elle se répand, & fait par conséquent beaucoup de malades dans un même tems. Mais une cause contenue dans un petit sujet, & qui n'a d'autre ressource pour croître & s'étendre, que de se multiplier par elle-même, ne sauroit faire de

grands progrès tout à coup , ses commencements doivent être foibles , soit que la communication s'en fasse de près, ou de loin, bientôt , ou après plusieurs années : parce qu'il lui faut du tems pour se multiplier : aussi après un certain terme elle peut croître & se renouveler ; parce qu'en échange sa cause ne se détruit pas facilement , & pour peu qu'il en reste , elle peut se multiplier ; au lieu que les causes générales vont toujours en finissant & ne peuvent pas se renouveler quand la source est sur ses fins.

La cause de la Peste est toujours la même , quoyque ses effets varient comme ceux des autres maladies par rapport aux saisons , au climat , au temperament & autres circonstances. Celle des Fièvres malignes & des maladies populaires est presque toujours différente ; la cause de la Peste est animée , puisqu'elle consiste dans une espèce d'insectes , comme on espère de le prouver ; celle des Fièvres malignes & des maladies populaires ne l'est pas. Les Fièvres putrides & les maladies populaires ont non seulement des causes d'une différente nature & inserées dans des sujets différents , mais encore elles sont plus ou moins malignes : la Peste l'est toujours également en elle-même , & si elle fait plus ou moins de mortalité dans un tems que dans un autre , ce n'est pas à raison de sa qualité ; mais d'une plus grande ou moindre quantité de

venin. Les causes des Fièvres malignes & des maladies populaires sont tantôt plus étenduës, tantôt elles le sont moins : celles qui sont répanduës en plusieurs Provinces , & tout un Royaume , procèdent d'un changement général des saisons , des alterations excessives de l'air , d'une sterilité, d'une disette, d'un grain vitié , à qui la Terre a refusé une bonne sève & le Soleil ses vivifiques rayons : mais ces maladies ne durent pas long - tems ; parce que les causes quelques générales qu'elles soient n'ont pas la puissance de se reproduire, ni de se perpétuer par elles-mêmes, ni par leurs effets , & si l'on voit renaître & regner dans un autre tems les maladies populaires , ce sera par une nouvelle cause & non pas par la même : Mais si la Peste revient & qu'elle afflige une Province ou un Royaume éloigné , cela dépend de la même cause qui y a été transportée par quelque vehicule sorti de la Ville , qui en avoit été infectée auparavant.

Il y a d'autres maladies d'une constitution épidémique moins générales & comme naturelles à certains pays , & dont les Habitans sont souvent affligés, qui viennent de la mauvaise constitution de l'air qu'ils respirent infecté par les vapeurs des cloaques , des marais , des étangs , des eaux croupissantes & corrompuës qu'ils boivent : dans d'autres lieux par les puantes exhalaisons qui s'élèvent des fosses , des cavernes , des terres remuées

par la main des hommes , des tremblemens , des éboulemens & des abîmes procurés par des torrens d'eau ou de feux fouterrains : toutes ces causes sont assez abondantes pour faire beaucoup de malades à la fois & assez puissantes pour interesser la santé de tous ceux qui sont à portée de leur action , sans que pour rendre raison de la multitude de leurs effets on soit obligé d'avoir recours à la régénération de leur cause.

On voit encore dans certains climats de ces sortes de maladies , dont les unes sont causées par les mutations extrêmes & le dérangement des saisons , qui regnent dans les Villes & à la campagne ; mais qui ne se font sentir qu'à des personnes mal constituées , doiïées d'un temperament délicat , affoiblies par l'âge , ou par des excez ; & d'autres moins pernicieuses aux Habitans , qu'aux étrangers , qui dérivent de l'inegalité de l'air qui en Esté est chaud & brûlant pendant le jour , & froid & glacial pendant la nuit dans les plaines entourées , comme le Piémont , de hautes montagnes couvertes de nége , d'où par toutes les gorges quand le Soleil se couche , descendent autant de torrens qui remplissent l'Athmosphère de glaçons & de frimats , & inondent avec d'autant plus de rapidité le plat pays , que les chaleurs excessives du jour les contraignent de refouler vers leur source. C'est cette inégalité excessive du chaud & du froid

qui cause tant de Fièvres, de flux de ventre, de dissenteries en Piémont, & en Italie, dans les Armées, & les troupes étrangères qui n'y sont pas accoûtumées, & qui ne prennent aucune précaution pour s'en deffendre.

Les causes des Fièvres malignes & des maladies populaires sont originaires du pays où elles produisent leurs effets, & ne passent aucunement dans d'autres ni voisins ni éloignés: Celle de la Peste est étrangère & vient du Levant, d'où elle est aportée par des marchandises & se communique de Ville en Ville, dans les Provinces & les Royaumes étrangers & les plus éloignés, où elle fait autant de ravage & de mortalité que si le transport en avoit été fait de près par une source immense & intarissable, & une espee de déluge, ou d'Océan qui se renouvelle dans tous les lieux, où cette même cause est portée.

La Peste est commune au Levant, elle ne l'est pas en Europe, & quoy qu'elle soit plus fréquente parmi les Levantins, on ne doit pas douter qu'elle ne s'y forme & fasse ses progres de la même manière que dans ce continent, & si elle s'y perpétuë, c'est parce que la cause ne s'y éteint pas, & qu'elle s'y renouvelle plus souvent; qu'on ne prend aucun soin pour la combattre dans son principe, ni dans ses progres; & qu'une Nation infidèle qui croit à la prédestination des choses naturelles méprise toutes sortes de précautions,

ce qui est d'autant plus probable qu'avec les soins qu'on prend dans les Estats les mieux policés , où elle a été transférée , on a bien de la peine de s'en garantir & de la faire cesser. Il se peut bien faire aussi que l'Orient n'est pas absolument exempt des maladies populaires , que l'on confond peut-être là , comme quelques-uns ici avec la Peste. Peut-être aussi qu'il n'y a aucune région au monde qui ne soit sujette & exposée à l'action de quelque-une des causes générales , dont on ne peut aisément se défendre , mais il n'en est pas de même de la cause de la Peste , elle ne se communique qu'à ceux qui veulent bien s'y exposer , & qui commercent avec les personnes & les choses infectées , & si l'on ne peut éviter ni se mettre absolument en défense contre les causes générales , leur action n'est pas aussi ni si dangereuse , ni si meurtrière que celle de la Peste , qui fait presque autant de victimes que de malades , & porte ses coups mortels autant sur les plus robustes , que sur les Valetudinaires ; sur ceux qui se portent bien , que sur ceux qui ne jouissent que d'une santé chancelante : au lieu que les causes générales n'agissent principalement que sur les plus foibles & les plus délicats ou mal constitués , & que ceux qui sont d'un bon tempérament étant secourus à propos reprennent la santé , ce qui n'arrive que tres-rarement aux pestiferés , dont il en échape peu.

La cause de la Peste produit ses effets immédiatement dans le sang ; elle en sappe le tissu , détruit l'ordre , l'arrangement , les proportions & les rapports , que les principes , qui en composent la masse , ont entre eux dans leur union & leur juste mélange , interesse en un mot toutes les fonctions de l'œconomie animale ; il se fait d'un côté une fonte & une dissolution , de l'autre une assemblage incongru & une espece de coagulation ; de sorte que les fluides défunis & confondus pêle mêle privés de cette admirable combinaison , qui de plusieurs parties de différente nature & de principes divers en fait un tout symétrique & homogène , ne sont plus en état de suivre avec liberté les Loix du mouvement de circulation , ni susceptibles de celui de fermentation , qui tend à l'exaltation de leurs principes & à leur perfection : deux mouvemens essentiels d'où dépendent absolument la santé & la vie.

La Peste consiste dans un venin subtil & invisible que l'on a comparé à raison de ses effets à l'arsenic & aux autres poisons corrosifs , & qu'on peut comparer avec plus de justice au venin de certains animaux , dont on voit des suites si funestes & si étranges. Les premiers effets au contraire des causes des Fièvres malignes & des maladies populaires se remarquent dans les premières voyes , dans les défauts des operations de l'Estomac & des

digestions , & consistent dans un appareil de crudités & de pourritures sensible , formé dans les entrailles en conséquence de quelque une des causes extérieures & générales , lequel ne s'insinuë pas tout d'un coup des premières voies dans les veines , comme le venin de la Peste , qui ne laisse aucun vestige de matière après lui : Cet appareil ne dévient pas même liquide & coulant dans un seul jour , & n'est pas en état d'enfiler tout à coup la route des vaisseaux lactés : il faut de la part du produit un dégagement , une fermentation , une fonte ; & quelquefois même de la part du malade quelque exercice immodéré , quelque mouvement violent ; ou forte passion qui concourent à la préparation & à l'atténuation de ces amas de crudités & d'indigestions , & les premières décharges ne sont bien souvent suivies des secondes , que vingt-quatre heures après , sur tout dans le commencement de ces maladies , où l'on observe les mêmes intervalles , que dans les Fièvres intermittentes.

Par toutes les différences que l'on vient de remarquer succinctement entre la cause de la Peste & celle des Fièvres malignes , il semble qu'on n'a pas raison de confondre celle-ci avec les autres : ce qui paroîtra encore plus clairement par la suite.

Après avoir examiné sans entrer dans une recherche exacte la nature de la Peste & des

Fièvres malignes d'une constitution épidémique par rapport à leurs causes pour en faire voir la différence, il s'agit à présent de faire observer celle qui se trouve entre leurs effets rapportés chacun à leur propre cause.

La première & principale différence qu'on remarque dans les maladies épidémiques par rapports à leurs effets, consiste en ce que les unes sont contagieuses & les autres ne le sont pas : la Peste est une maladie contagieuse & épidémique tout ensemble : contagieuse par sa cause & nullement par ses effets ; parce que quelque petite & limitée qu'en soit la source, elle a la faculté de se multiplier par elle-même, & produire par conséquent un grand nombre d'effets tout à la fois, par lesquels elle est aussi épidémique. Les Fièvres malignes & les maladies populaires sont épidémiques à la vérité, mais jamais contagieuses ; parce que la cause en est vaste par elle-même, étendue générale & commune, & qu'elle peut par conséquent produire beaucoup d'effets sans le secours d'aucune contagion & sans qu'elle se reproduise.

Il y a peu d'accidens à la vérité de tous ceux que vous rapportés, Messieurs, & que tant de Médecins qui ont servi les pestiferés ont pris le soin de détailler, qui n'accompagnent les Fièvres malignes, non seulement les épidémiques, mais encore celles qui sont particulières, dont on voit en tout tems quelques

exemples dans les Villes , la Campagne , & les Armées ; il ne s'enfuit pas néanmoins & l'on n'a certainement aucune preuve convaincante que ces Fièvres se communiquent comme la Peste , dont la Contagion fait le premier & principal attribut. Quelques funestes en effet qu'ayent été toutes les Fièvres malignes & les autres maladies épidémiques , dont nous avons l'expérience ou les Relations fidèles, on n'a jamais observé qu'elles se soient communiquées , ni qu'on ait pris aucune précaution pour s'en garantir , on n'a pas vû non plus tant de morts subites , ni en même tems une si prompte & si nombreuse mortalité que dans la Peste. Il y a beaucoup à la vérité d'accidens & de symptomes semblables , où si l'on veut les mêmes dans l'un & l'autre cas : mais il suffit qu'il y en ait en particulier de si considérables , propres , naturels & inséparables de la Peste , pour qu'on ne doive pas la confondre avec les Fièvres malignes & les autres maladies épidémiques. Les Charbons & les Bubons en confirment bien le caractère quand ils sont joint aux autres Symptomes de la Peste; mais ils ne l'établissent pas par eux - mêmes; car on en voit souvent indépendamment de tout soupçon de cause de Peste & même de maladie épidémique , qui arrivent & se forment comme la cangrène , les abcez & les autres tumeurs par le seul vice interieur du Sang , & des fluides du Corps humain, & ne se communiquent pas.

On ne fait que trop que la Peste a la propriété de se communiquer , vôtre Relation , Messieurs , au sujet du Forçat retourné dans sa Province en Gevaudan suffiroit pour en convaincre , quand on en auroit pas une infinité d'autres preuves de tous les tems. Il ne faut que lire les histoires , on y trouvera les faits raportés par plusieurs fidèles & graves, Auteurs au témoignage desquels on ne sauroit refuser d'ajôuter foy , d'autant qu'ils en ont été comme vous , Messieurs , les témoins oculaires. Nous en avons des preuves autentiques dans la Provence & le Gevaudan, où elle a été transferée , quoyque ces deux Provinces ne se touchent pas : ce qui prouve que la Peste se communique , & qu'elle se communique de loin , & d'une Province à une autre sans interesser tout le pays qui les separe , sans qu'il y ait quelque convenance entre les Habitans de l'une & de l'autre , ni entre l'air qu'ils respirent , ou les alimens dont ils se nourrissent & quand elle se communique de près , la communication ne s'en fait pas par une application immediate du malade au sain , comme dans les maux simplement contagieux; & ce qu'il y a encore de plus singulier , qui met une tres-grande difference entre les maladies épidémiques & la Peste , c'est qu'elle se communique non seulement d'homme à homme & de malade , si l'on veut à celui qui ne l'est pas ; mais encore par les

Marchandises , Hardes , Linges & autres meubles. J'ajoute bien plus , qu'on a des preuves certaines & incontestables de cette dernière manière de communication , & qu'on n'en a pas pour celle qu'on croit se faire des personnes malades à d'autres qui sont en santé.

On ne fauroit douter quelque raison (qu'on puisse alleguer) que la Peste qui regne aujourd'hui en Provence , & qui s'est étendue ailleurs n'ait été introduite en France par le Vaisseau, qui arriva du Levant à Marseille l'année 1720. & par les Marchandises qu'il aporçoit ; & si elle s'est communiquée en cette Ville , ce n'est pas par des malades de l'équipage , mais par les Marchandises seules & les paquottilles , que les matelots & les mariniers ont transportées chez eux ; delà elle n'a passé dans quelques autres Villes de Provence , que par des effets tirés de Marseille , & de celles-là aux autres que par des Marchandises furtivement insinuées. C'est de cette manière qu'elle a traversé le Rhône avec le forçat du Gevaudan , qui a éludé toute la vigilance des gardes. La Ville d'Avignon , qui s'étoit conservée plus d'un an au milieu du peril a succombé enfin aux funestes effets de la maladie de ses voisins , & n'a pû résister d'avantage aux ruses presque insurmontables d'un si subtil ennemi conduit par la cupidité. Les autres Villes du Venaissin , & la principauté d'O-

range ont éprouvé le même sort par les mêmes moyens , & toujours par des marchandises de contrebande furtivement introduites dans tous les endroits où elle s'est glissée ; & s'il tombe des malades , s'il meurt dans les infirmeries & dans les Villes infectées tant de personnes qui visitent , aprochent , touchent , servent & pansent les pestiferés , on n'aura pas plus de raison de décider si la communication de la maladie leur aura été faite par le corps des malades , plutôt que par les meubles qui les environnent & les lits qui leur servent. Cette conjecture peut être approfondie par ceux qui sont en place & à portée de faire des observations , & sera je pense assez prouvée dans la suite. Quoy qu'il en soit il paroît qu'il y a grande présomption pour hazarder ce sentiment , en ce qu'on est convaincu par bien des faits de notoriété publique , que la Peste d'aujourd'huy , sans rien emprunter des Histoires des Siècles passés , se communique par des Hardes & des Marchandises ; les portefaix qui les premiers touchèrent aux bâles du Vaisseau fatal en ont été les premières victimes , & cette observation sera mise à la tête de celles qu'on a faites après , & qu'on fera dans la suite pour confirmer cette opinion.

Les prodigieux & terribles effets & les progrès immenses qui suivent cette communication comparés avec la modicité de la cause ,

la petite quantité du venin , le petit volume des sujets qui le contiennent sont encore plus surprénans , que la communication même. Les Histoires nous fournissent sur cela tant d'exemples si extraordinaires qu'on auroit de la peine à les croire, s'ils n'étoient raportés par les Auteurs mêmes qui en ont été les témoins. Mais sans avoir recours aux Relations des tems passés , que quelques-uns revoquent en doute ; quoy qu'elles ne soient pas apparemment moins certaines que celles qu'on pourra faire sur la Peste d'aujourd'hui , & dont la posterité aura autant de raison de douter , qu'on le fait à present à l'égard de nos devanciers , tenons nous-en aux faits bien averés que nous avons , des Provinces affligées de ce tems. L'on n'ignore pas que la Ville de Marseille n'ait reçu ce funeste venin par les Paquotilles , que les Mariniers ont tirés du Vaisseaux , & qu'ils ont portés dans leurs Maisons & répandues dans les differens quartiers de la Ville ; que celle d'Apt en a été infectée par une toile peinte cachée dans une citrouille & introduite furtivement dans la Ville ; que celle de Tarascon a reçu la Peste de quelques meubles aportés avec des poissons de Martegues ; Aix, Arles & les autres Villes de Provence , n'ont été surprises de la Contagion, sans entrer dans un plus grand détail , que par des meubles , des hardes & des Marchandises insinuées furtivement & autres semblables effets , qui à rai-

son du peu de volume ont échappé à la vigilance des gardes & des Commissaires de santé, qui n'auroient pas été assés imprudens , que de donner entrée à des malades. Le forçat qui l'a portée de Marseille en Gevaudan avec quelques hardes , & ce que vous ajoûtes, Messieurs , touchant la maniere dont elle s'est communiquée de Correjac à la Canourgue, du progres qu'elle a fait , & comment elle a passé d'une Ville à une autre , prouve bien que la communication s'en est faite par de petits sujets , & l'on est convaincu , soit que la Peste cesse , ou qu'elle continuë d'exercer sa tyrannie dans une Ville , que des hardes ou quelque effet de cette nature , & de peu de consequence par raport au volume , qui en sortiront & seront transferées dans une autre , y porteront ce venin qui n'y fera pas moins de ravage qu'il en a fait dans celle dont il sera sorti ; Et ce qu'il y a de plus étonnant & de plus prodigieux , c'est qu'un Balot de Marchandise , un bien moindre paquet caché depuis plusieurs années , étant ouvert répard à l'instant comme une autre boëte de Pandore , une infinité de maux & de mortalité sur la terre ; pour le dire en un mot , aucun lieu , ni Ville , ni Village tant de Provence , que de Gevaudan n'ont été infectés de la Peste par cette quantité de Marchandises , que l'on porte ordinairement aux Foires de toute part des Provinces voisines & quelquefois des Pays

étrangers, & quand toutes celles qui étoient contenuës dans le Vaisseau fatal auroient été distribuées dans l'une & l'autre Province, le nombre des effets du Venin seroit encore bien au dessus de toutes ces causes, quelque division qui en eut été faite. Tous ces faits & bien d'autres que l'on pourra apprendre dans la suite doivent persuader, que non seulement la Peste se communique par des meubles & des Marchandises; mais encore, qu'un très petit sujet peut la communiquer, la transférer de Ville en Ville, & dans une ou plusieurs Provinces, & que par tout la Communication s'en est faite par des Meubles ou des Marchandises, & nullement par la voye des malades dont on ait jusqu'à présent quelque espece de preuve.

Pour être persuadé de la modicité & de la petite quantité du venin, il n'y a qu'à faire attention aux sujets où il est retenu, & dans lesquels il a été porté; On ne pourra pas croire, que dans aucun il y ait eu une source qui puisse répondre au nombre de ses effets, & à ses progres dans l'une & l'autre Province, où une nombreuse armée d'ennemis les plus cruels n'auroit jamais fait mourir tant de personnes. On seroit encore bien plus convaincu de ce fait si l'on vouloit ajouter foy aux Histories, & aux Relations des tems passés qui ne sont pas toutes incertaines, on verroit que de bien plus petits sujets, que ceux dont on

vient de faire mention ont porté la Peste dans des Estats qu'ils ont entièrement desolés : Celle de la dernière Peste qui affligea cette Ville de Lyon en 1628. n'est pas fabuleuse ; ce mal y fut porté par des haillons qui le firent éclater en même tems dans deux Cantons fort éloignés l'un au centre de la Ville, & l'autre dans une des extrémités.

Si l'on ajoute que ce venin ne peut se communiquer sans se répandre dans les airs ; que pour se répandre il faut qu'il se divise ; qu'il doit même se diviser pour se communiquer à plusieurs personnes à la fois , qu'enfin au lieu de perdre de sa vertu & de ses forces à mesure qu'il s'étend & se divise , il en acquiert de nouvelles , & sa vivacité augmente dans une seconde Province comme dans la première d'où il aura été transporté depuis peu , de même qu'après plusieurs années. Voilà autant de prodiges , qui bien examinés sans prévention ne sauroient dépendre d'une cause qui n'a pas la faculté de se multiplier & de se régénérer , & je pense qu'on ne sauroit disconvenir sans faire violence à sa raison qu'il n'est pas possible d'expliquer tous ces effets , & principalement les progrès & le renouvellement de la Peste , par une cause inanimée. Il faut nécessairement supposer quelque sorte de petits insectes invisibles à la vérité , mais assez reconnus par leurs multiplications successives , ou leurs productions , dont chaque

produit en particulier a autant de puissance que le principe d'où il est issu : propriété qui n'appartient qu'aux substances animées, car si un grain de sel par exemple étoit divisé en cent mille parties , personne ne se persuadera, que chacune des parties ait autant de puissance que le grain de sel tout entier ; on aura encore bien plus de peine à comprendre que chacune des parties divisées & subdivisées puisse acquérir à proportion qu'elle sera divisée, de nouvelles forces & plus d'action par conséquent.

Il ne faut pas s'imaginer , que si le venin de la Peste se communique par le moyen de l'air , que ce soit en lui communiquant sa funeste qualité qu'il en vitié la nature , qu'il le corrompe & le change à la manière des levains en une substance semblable à lui-même ; si cela étoit un air infecté & devenu venin pourroit à son tour infecter celui qui le joint ; celui-cy un autre , le mal seroit bien-tôt général, & le genre humain détruit. Une preuve incontestable que l'air même où la Peste regne n'est pas infecté & changé en venin , c'est que plusieurs personnes le respirent sans en être contaminées , & qu'ils y a plusieurs citoyens dans une Ville où la Peste a fait de terribles ravages, & même des Communautés entières qui en ont été préservées en se tenant fermées dans leurs maisons & dans leurs Monasteres , & en ne recevant rien de dehors sans les précautions nécessaires.

Or si le venin de la Peste n'agit pas sur l'air comme levain, qu'il n'imprime pas à cette substance son caractère, & ses pernicieuses qualités, & ne la transforme pas en un venin semblable à lui-même, on a raison de penser que s'il ne peut néanmoins se communiquer sans son entremise, il doit perdre de sa puissance & diminuer de sa vertu, & de sa vivacité à mesure qu'il s'y répand & s'y distribuë; d'où l'on doit inferer, ce me semble, que si une légère portion de ce venin transférée dans une Ville, est capable d'infecter un grand nombre de personnes, une populace toute entière presque tout en même tems, on sera obligé de tomber d'accord, que comme une si abondante communication, & une si prodigieuse propagation ne peut se faire par l'air même infecté à la façon des levains, mais seulement par le venin lui-même répandu dans l'air, ce qui ne peut arriver sans une extrême division: le venin doit perdre toujours de plus en plus de sa force & de sa vertu, ce qui est pourtant totalement contraire à l'expérience, ainsi on ne peut se dispenser de convenir que pour rendre raison non seulement de ses progrès, mais encore de sa vivacité qui va toujours en augmentant, il ne faille supposer comme on l'a déjà fait une cause animée, & quelque sorte d'insectes ailés qui ne donnent pas beaucoup de prise à l'air pour les transporter bien loin, & qui peuvent être nourris & con-

servez long-temps, sinon eux, du moins leurs générations par des Meubles, & des Marchandises, lesquelles par ce moyen les porteront dans les Villes & les Provinces, tant éloignées que voisines où elles pourront se multiplier, & par consequent fournir à l'air des essains, dont chaque individu ; quoique séparé des autres conservera toute sa puissance & ne perdra rien de sa vertu naturelle. Par cette conjecture, qui par sa simplicité porte le caractère de la vraisemblance plus que toutes les autres, dont jusqu'à présent on ait fait part au public, on explique tres-naturellement les plus grandes difficultés qui se présentent à l'égard de la nature de la Peste, de ses progresz & de ses terribles effets, avec ce qu'il y a encore de plus singulier, & de plus extraordinaire touchant son renouvellement & sa resurrection, s'il est permis de parler ainsi, par un néant presque de reste de cause enseveli plusieurs années de suite.

Ce dernier Phœnomène établit bien ce qu'on a cy-devant avancé, que la cause de la Peste est limitée & que ses effets sont lents & peu fréquens au commencement & avant qu'elle se soit multipliée ; mais que pour expliquer ceux qu'elle produit par succession de tems & les progresz qu'elle fait, il faut nécessairement convenir qu'elle se multiplie par elle-même, & non pas dans ses effets comme les poisons, les levains & toutes les causes des maux Contagieux qui ne sont pas épidémiques.

Mais on dira qu'il n'est pas nécessaire que le levain de la Peste agisse sur l'air & qu'il lui imprime son caractère, qu'il suffit qu'il lui serve de véhicule pour le porter dans le corps des hommes, où il trouvera des matières susceptibles de son impression, & sur lesquelles il exercera sans obstacle son action & convertira le sang, comme font les autres levains en une substance semblable à lui-même, & de même nature; qu'une personne ainsi infectée infectera ensuite le sang d'un autre, ou par son souffle, ou par la matière de l'insensible transpiration & des sueurs ou de quelqu'une des éruptions formées sur la surface de son corps; celui-cy en infectera d'autres à son tour, & ainsi successivement la Peste se répandra des uns aux autres dans une Ville, & une Province par ses effets morbifiques & non pas par sa cause.

Il est vrai qu'on ne sçauroit douter que l'air ne serve de véhicule au venin de la Peste; puisque la communication n'en sauroit être faite sans son entremise, comme il a été prouvé, & c'est parce qu'il se répand dans l'air qui est un milieu vaste & commun, & un élément absolument nécessaire à l'entretien de la vie des hommes & des animaux, qu'il infecte plusieurs personnes à la fois, & que la Peste est une maladie épidémique. Une cause qui demeurera inhérente à quelque corps particulier, renfermée dans quelque
sujet

sujet & dans quelque lieu en repos ne produira des effets que dans le sujet où elle reside , & si le venin de la Peste ne se distribuoit pas dans l'air , il ne pourroit jamais faire beaucoup de malades , & ne causeroit pas par conséquent une maladie épidémique.

C'est aussi parce que le venin de la Peste se répand dans l'air qui n'est pas susceptible de son action , que la Peste est contagieuse par sa cause & non pas par ses effets , comme les maux contagieux & non épidémiques , qui se communiquent par une application immédiate, & sans l'interposition de l'air.

On ne sçauroit encore douter que le venin de la Peste n'agisse sur le sang , qu'il n'éteigne les principes de la vie ; mais il ne s'ensuit pas , qu'il le change comme font les levains en une substance de sa nature , & que ce qui émanera du corps d'un pestiféré par le soufle, & l'habitude du corps convertisse le sang d'une autre personne qui s'en approchera en un pareil venin : & puisque cette communication se fera par le moyen de l'air , dans lequel toutes sortes de levains salins ou non , & tout corps inanimé souffrent de grandes altérations, & en se divisant , se subdivisant sans cesse perdent toujours de plus en plus de leur force , & de leur vertu à proportion qu'ils s'étendent ; il paroît qu'après avoir été tant de fois divisés dans une certaine étendue d'air , où ils se feroient répandus , & où ils ne se regenerent

point, ce qui en pourroit parvenir dans la masse du sang de ceux qui le respirent, consisteroit en peu, & que ce qu'en recevroient les personnes plus éloignées du foyer se reduiroit à rien. Et comme l'action d'un levain est toujours proportionnée à sa quantité, de même que celle des poisons; on doit inferer qu'une si petite quantité de venin ne sçauroit changer tout à coup toute la masse du sang, la transformer en une substance semblable à lui-même & procurer la mort. Cinq ou six grains d'Arfenic, quelque légère dose de la poudre des mouches cantarides ne font pas mourir, le venin de la vipère ne tuë pas toujours, non plus que les autres venins des animaux, dont on a fait tant d'experiences qui prouvent que leur action est toujours proportionnée à leur quantité. D'ailleurs les uns, ni les autres n'exercent leur action que par une application immediate, & nullement par l'entremise de l'air: un homme empoisonné ne communique pas l'effet de son poison à un autre, ni par son haleine, ni par la matière qui exhale de son corps de quelque nature que puisse être le poison qui lui a été donné; il n'y auroit que le Basilic, s'il en falloit croire à son histoire, qui fût capable de produire de tels effets. Il en est des levains comme des poisons; quoique leur action soit plus étendue, & qu'ils puissent même se perpetuer, comme on en voit des exemples dans le

virus de la vérole , elle n'est pas néanmoins à beaucoup près si prompte cette action que celle des venins , sur tout de celui de la Peste qui cause tant de morts subites ; quoiqu'il deut être bien plus lent dans ses opérations , s'il consistoit dans quelque sujet inanimé ; puisqu'il s'affoiblirait nécessairement en se repandant dans l'air & traversant bien des parties du corps de l'homme avant de parvenir & de s'insinuer dans ses vènes. Les poisons & les levains doivent être mis dans la Catégorie des maux contagieux , qui ne sont point épidémiques ; parce qu'ils n'operent que par une application immédiate ; que la cause en est limitée , très-modique & qu'elle ne peut se multiplier par elle-même ; mais seulement par ses effets comme la vérole , la rage & la gale. Et d'autant qu'un effet n'en peut produire qu'un à la fois , le mal ne fera jamais autant de progresz que les maladies épidémiques , & dès qu'il sera nécessaire que ces poisons , ces levains se répandent dans l'air pour avoir la faculté d'operer leurs effets , alors à force de s'y diviser ils seront bien-tôt aneantis : ainsi qu'on l'experimente de l'odeur d'un grain de Musc repanduë dans l'air d'une chambre , & des atomes qui s'élevent des fleurs au printemps , laquelle passe bien-tôt & ne s'étend que dans le voisinage : au lieu que la cause des maladies contagieuses épidémiques est transportée dans des Pays fort éloignés , &

par des Marchandises , qui ne sont pas susceptibles de l'action du venin qu'elles renferment , sans que les Provinces par où elles passent en ressentent les effets ; quoyque le venin ne perde rien de sa force & qu'il en aquire plûtôt de nouvelles : ce qui fait connoître que le venin de la Peste est d'une nature bien différente des levains & de toutes les fortes de venins & de poisons qui consistent en des sujets inanimés , puisqu'il ne perd rien de sa puissance , ni retenu dans des envelopes , ni repandu & distribué dans les airs ; que s'il se multiplie , ce n'est pas par la division de ses parties ; mais par la multiplication de son espece , & par consequent c'est par lui-même qu'il se multiplie & non pas par ses effets.

On repliquera sans doute que ce venin ne sçauroit agir que quand il est mis en liberté , & qu'il trouve des sujets susceptibles de son action : j'en demeure d'accord. Je ne pense pas cependant qu'aucune experience, ni preuve sur ce fait nous ait convaincu qu'un homme qui aura eu la Peste , passant quelques années où si l'on veut seulement quelques mois , où semaines après , dans sa Ville ou quelque autre part, quoiqu'on veuille supposer que le venin de la Peste ait changé son sang en un autre venin de semblable nature , puisse communiquer la Peste , ainsi qu'une Bâle de Marchandises que l'on ouvre

59
& que l'on déplie. Il est vray que si ce venin peut se conserver long-tems dans un balot de Marchandises, ou quelque meuble, il doit demeurer autant de tems dans le corps d'un homme où il est entré, & que cet homme doit encore communiquer le venin qu'il a reçu dans son corps, avec bien plus de raison que la Marchandise qui le contient; parce qu'il en a ressenti les effets, & que la Marchandise n'en est pas susceptible: Mais supposé que le fait fût certain, la Peste ne seroit plus une maladie étrangere, elle regneroit par tout; parce qu'il se trouveroit toujours quelqu'un qui communiqueroit le venin qu'il a reçu, elle se perpetueroit en Europe comme en Orient; elle seroit bien contagieuse; mais non jamais épidémique non plus que la verole & la rage, & les autres maux simplement Contagieux, & quand elle se communiquerait comme eux par ses effets, ce ne seroit pas toujours par un contat immediat, & de partie à partie d'un corps malade à celui qui ne l'est pas; & l'air même qui lui serviroit de vehicule seroit obstacle, ainsi qu'il a été observé, à la propagation de ses effets, qui seroient par cette raison moins fréquens, & par là à ses progres qui seroient plus difficiles; Mais si l'on a des preuves incontestables que la communication du venin de la Peste se fait, indépendamment de tout malade, par des Marchandises & des meubles, qu'on ne sçau-

roit croire être susceptibles de son impression ni de maladie, ce ne sera pas par les effets produits dans ces meubles & ces Marchandises, que la Peste se communiquera : si ce n'est pas par ses effets ; il faut donc que ce soit par sa cause même que s'en fasse la communication ; & quoique l'homme ou son sang soit un sujet capable des effets de sa puissance & de son action, on ne peut pas cependant inferer que la communication qui se fera de la part du malade derive de son Sang ou de quelque'un des effets, que le venin pestilentiel aura produit dans son corps. Il y a bien plus de raison de croire que c'est de la part de ses nippes ou meubles, où ce venin s'attache comme dans les étoffes & les Marchandises, & que la communication se fait par tout de la même manière dans les Villes, où la Peste regne, comme dans les Provinces où elle est transférée, & toujours par sa cause, qui peut se multiplier & nullement par ses effets, qui n'en scauroient produire successivement qu'un après l'autre : & d'autant que la Peste est une maladie épidémique suivie d'un nombre prodigieux de malades, si ces effets ne peuvent pas se multiplier les uns par les autres, il faut nécessairement qu'ils soient multipliés par leur cause, & que ce soit par sa cause que la Peste est contagieuse, & qu'elle ne soit épidémique que par les effets multipliés par la cause ; car si elle étoit contagieuse par ses effets

elle ne pourroit jamais être épidémique , & ne differeroit aucunement des maux simplement contagieux : par où il paroît que l'épidémie n'est pas moins de l'essence de la Peste, que la Contagion. Deux ou trois personnes réellement malades de la Peste ne font pas une maladie épidémique , & l'on ne peut jamais décider de la nature de la Peste , que quand l'épidémie se joint à la Contagion. Les Fièvres malignes & les maladies populaires sont au contraire épidémiques par la nature de leur cause , qui à raison de son étendue & des sujets auxquels elle est inserée, produit un grand nombre d'effets ou de malades , & la verole , & la rage sont des maux contagieux non pas par leur cause qui ne peut pas se multiplier par elle-même ; mais seulement par ses effets ; Et parce qu'un effet n'en peut produire qu'un à la fois , ces maux contagieux ne sçauroient devenir épidémiques. On ne voit pas aussi tout d'un coup une Ville , & une Province affligée de la verole , ni de la rage : au lieu que la Peste qui a la propriété & la puissance de se multiplier par sa cause, peut terrasser en peu de tems beaucoup de monde dans tous les lieux où elle sera portée, & produire par tout des effets étranges & funestes , sans qu'il soit nécessaire qu'ils se reproduisent les uns par les autres , ni qu'ils se communiquent d'un individu à un autre individu , & c'est aussi dans ce seul sens qu'on

peut dire , quoique fort improprement , que la Peste n'est pas contagieuse. On diroit bien mieux , qu'elle ne se communique pas par ses effets , parce qu'il suffit qu'elle se communique par sa cause , & que toute maladie qui se communique , de quelque manière que s'en fasse la communication , est toujours contagieuse.

Il est de l'essence d'une maladie épidémique d'avoir une cause vaste , abondante & générale pour pouvoir produire dans une certaine étendue de país un grand nombre de malades en un même tems. Que si le principe & l'origine de cette cause ne consiste qu'en un petit fond & peu de matière , il faut que cette cause se multiplie par elle-même , & non par les effets , qui ne peuvent pas produire , ainsi qu'il a été prouvé , une maladie épidémique. La cause de la Peste n'a pour l'ordinaire qu'une petite source très-limitée , elle doit donc se multiplier pour qu'elle puisse se répandre dans toute l'étendue d'une Ville , d'une Province , d'un Royaume , s'étendre & se communiquer à la faveur de l'air & d'un milieu commun , ou si elle souffre en sa substance une division comme on en doit convenir , à l'égard des levains & de toute cause inanimée , ses effets au lieu d'être multipliés doivent absolument diminuer à proportion qu'en s'étendant elle se divise : mais parce que tant s'en faut qu'ils di-

minuent, qu'au contraire ils augmentent : on a ce me semble une preuve certaine, que la cause de la Peste ne peut pas consister dans des atomes salins, dans des levains, ni autre sujet de cette nature. Il n'y a que les animaux dont le genre peut se multiplier par des générations successives, qui se renouvellent toujours & ne finissent point tant qu'il reste de l'espèce, dont deux individus, une couple de leurs œufs ou de leurs semences peuvent procréer des familles qui en produiront un grand nombre d'autres, toujours de plus en plus multipliées à proportion que la race croîtra, telle qu'on la remarque dans les insectes, dont les générations sont inombrables, & d'autant plus fécondes & plus fréquentes, que les espèces n'ont qu'une vie d'une courte durée.

On comprendra facilement qu'une cause de cette nature, quoique repandüe & distribuée dans les airs ne perdra rien de sa vertu & de sa puissance ; que plus elle s'étendra plus ses effets seront multipliés ; que pour limitée qu'elle soit en sa source & son origine, elle peut néanmoins se multiplier bien vite par elle-même, & par consequent produire de grands & nombreux effets, sans qu'ils se multiplient les uns par les autres. Les levains au contraire ne peuvent ni se conserver dans l'air avec leur vertu, ni s'y diviser sans s'affoiblir & tomber à la fin dans le néant, &

quand il seroit vrai que la vérole, la lèpre, la gale & d'autres maux seulement contagieux consisteroient dans des vermisseaux ; comme on l'a conjecturé , ces sortes de maux ne seroient point épidémiques ; parce que la communication n'en seroit pas faite par l'entremise de l'air ou quelque moyen commun ; cependant pour qu'une maladie soit épidémique ce n'est pas assés que la cause soit en elle-même abondante , ou qu'elle le devienne en se multipliant , il faut encore qu'elle soit distribuée & répandue dans une certaine étendue d'air, dans un milieu commun dans lequel les hommes comme dans leur élément , dont ils ne peuvent se passer , vivent & subsistent ; ou qu'elle soit universellement inserée dans les alimens dont ils se nourrissent , en un mot qu'elle soit répartie & distribuée dans des sujets communs & généraux , pour qu'elle puisse faire beaucoup de malades en même tems, autrement elle ne seroit pas épidémique.

Le tems que les levains de la vérole , & de la rage employent à se développer & à manifester leur action, contribuë beaucoup à confirmer la conjecture qu'on a déjà faite autrefois , qu'ils consistent en des vermisseaux & qu'il en est peut-être de même de la plûpart des autres levains. L'examen qu'on a fait avec le microscope sur le fluide qui sert à la génération des animaux , sur les teintures des bois , des écorces d'Arbres & sur les plantes, persuadent

que toute la nature fourmille de vers & d'insectes. Le levain de la vérole ne manifeste pas tout d'un coup son action , il demeure plus ou moins à donner des marques de son insinuation dans le sang , il commence à se déclarer par certaines parties , & puis il se répand dans toute la masse des fluides. Le venin de la rage demeure quarante jours pour l'ordinaire à finir ses effets , & ce n'est qu'après cet espace de tems écoulé qu'elle paroît avec tous les accidens ; c'est dans ce tems-là que les malades deviennent hydrophobes, c'est-à-dire , qu'ils craignent l'eau & qu'ils ont une aversion insurmontable pour toute sorte de liquides ; dont la raison est vraisemblablement que tout ce tems est nécessaire pour que ces petits vers , que la salive de l'animal enragé a porté immédiatement dans le sang par la morseure , ou sans morseure si la communication s'en est faite simplement de salive à salive , aient fait un assez grand nombre de générations pour occuper généralement toute la masse de la limphe , & de la serosité du sang de celui à qui le levain a été communiqué , & lui imprimer son caractère vénimeux ; caractère si contraire à leur état naturel & si préjudiciable, que quelque arden- te soif dont les malades soient tourmentés, ils nepeuvent ni voir, ni ouïr parler de la boisson, & ont une horreur mortelle pour tout liquide : à raison peut-être des rapports & des con-

venances que les liquides ont avec la limphe & la serofité de leur sang , dont ils sentent de si extraordinaires effets , non seulement à la gorge , mais encore dans les entrailles & universellement dans tout le corps : d'où l'on peut conjecturer qu'il y a quelque rapport & affinité entre les levains & le venin de la Peste : en ce qu'ils consistent en des sujets animés , & qu'ils conviennent ensemble dans le genre ; mais ils different par l'espèce : les vers ne peuvent subsister que dans les chairs ou dans quelqu'unes des humeurs du corps des animaux , où ils vivent , se conservent , se multiplient & font leurs générations , & ils ne peuvent se communiquer que par une application de partie à partie & un contact immédiat , & d'autant qu'ils ne se répandent ni dans l'air , ni dans aucun milieu commun , & qu'ils ne sçauroient s'insinuer dans le corps de plusieurs personnes , ou d'animaux à la fois , il paroît qu'ils ne peuvent jamais être épidémiques. Les insectes de la Peste au contraire ne se tiennent que dans des laines , des cottons , des bourres , des meubles , des hardes , des étoffes , des marchandises & autres effets de cette nature , c'est là qu'ils se nourrissent , qu'ils s'entretiennent , qu'ils subsistent & se multiplient par des générations nombreuses , d'où ils ne peuvent ensuite se communiquer & s'insinuer dans le corps des Hommes , sans se répandre dans l'air , à la faveur

duquel comme d'un véhicule immense , ils peuvent être portés en même tems dans le corps de plusieurs personnes dans tous les endroits où ils se feront répandus , & c'est par cette raison que la Peste est une maladie épidémique : & de même que les vermisseaux de la vérole , & de la rage ne peuvent vivre & subsister que dans les chairs & les fluides des animaux ; peut-être aussi que les insectes de la Peste ne peuvent se conserver & s'entretenir que dans des corps laneux & spongieux , & qu'étant insinués dans les veines , privés d'un air frais & nouveau , dont comme papillons ils peuvent moins se passer , que les vers , ils meurent bien-tôt suffoqués & noyés dans le sang , qui les engluë comme le miel engluë les moucheron , & d'autres petits insectes qui perdent bien-tôt la vie là où les vers la trouvent & l'entretiennent.

Mais quelqu'un dira que c'est sans raison que l'on suppose ces insectes ailés ; puisqu'ils sont invisibles : Il est vrai que l'on ne les a pas encore peut-être seurement découverts & reconnus par les yeux , & qu'il y auroit de l'imprudence & de la témérité à les examiner avec le microscope , ce n'est pas cependant sans fondement qu'on leur attribuë des ailes ; puisqu'il faut qu'ils se répandent dans les airs pour se communiquer , sans quoy ils ne pourroient jamais infecter que peu de personnes à la fois , & qu'une communication faite par application

immédiate exclûroit l'épidémie. Quand ils seroient doués d'une vertu élastique qu'on remarque dans certains petits vers & insectes qui s'élancent, ils ne pourroient pas s'étendre bien loin, & faute d'être soutenus quelques momens dans les airs ils retomberoient dans le moment, & il ne s'en feroit que très-rarement une insinuation dans le corps des hommes, ni par les pores de l'habitude du corps, ni par la bouche, & les narines.

Il n'y a point d'ailleurs de maladie contagieuse qui se communique d'une semblable distance & de si loin que la Peste, la facilité & la promptitude avec laquelle la communication s'en fait, suppose que la cause qui la produit doit avoir des aîles, ou quelque organe équivalent pour parcourir & traverser indépendamment du secours des vents une certaine étendue d'air, quand elle ne seroit que d'un ou de deux pas. Parce que la Peste est épidémique par la multitude de ses effets, & contagieuse à raison de sa cause, on peut tirer encore une conséquence qui paroît fort naturelle, & que l'expérience confirme : que comme les maux contagieux qui ne sont pas épidémiques & qui ne sont contagieux que par leurs effets, peuvent subsister indépendamment de leur cause, & ne cesser qu'après tout effet fini, la Peste aussi qui est contagieuse à raison de sa cause, peut persévérer

& r enaitre, tous ses effets éteints, si la cause n'est pas entièrement détruite. Elle a cessé par exemple à Marseille & en d'autres Villes de Provence, elle est pourtant encore à la Ville d'Avignon & dans d'autres cantons voisins; elle est dans le pays de Gevaudan, non seulement elle peut r enaitre dans toutes ces Villes, comme elle a fait autrefois jusqu'à trois reprises pendant les dix années qu'elle dura dans cette Ville de Lyon, mais encore avec des marchandises, des meubles & tous autres éfets  eman es de ces Provinces sans avoir été purifi es, infecter des Villes de ce Royaume ou d'autres  eloign es d es à present comme  a l'avenir, en un mot dans le tems qu'on ouvrira la bâle où le venin sera renferm e. Les Rélations & les experiences que l'on a sur ce fait ne sont pas toutes fausses. Le Forçat qui la port e avec son butin dans le Gevaudan n'en a été frap e & n'a infect e son parent, que quand il a ouvert son paquet. S'il l'eut gard e sans l'ouvrir & le déplier, peut-être qu'il n'auroit pas plus communiqu e la Peste dans sa Province, qu'il l'a fait en son chemin par tous les endroits où il a passé, ce qui semble prouver encore qu'il n'a pas communiqu e la Contagion à son Cousin par lui - même, par sa personne, ni aucun venin qui fût entr e dans son corps; parce qu'il l'auroit dû communiquer également & même encore plûtôt aux personnes des lieux

par lesquels il a suivi sa route , où il a bû mangé & couché , & à tous ceux qui se seroient aprochés de lui & à qui il auroit parlé à la foire de Saint Clement , dans le Village de Saint Laurent ; tout au moins dans le moment que le venin étoit préparé , & prêt à sortir de son corps pour entrer dans celui de son cousin. De suposer que les autres n'auroient pas comme luy une disposition à recevoir le venin , c'est une suposition faite à plaisir & sans fondement , car si les enfans de ce cousin qui moururent bien-tôt après leur pere avoient eû cette prétendue disposition à cause du sang de leur pere , la mere , qui ne leur survécut pas long-tems , n'étoit pas formée aparemment du même sang que son mari , & le fils du cousin du Forçat , qui s'en allat de la Canourgue à Correjac pour rendre ses derniers devoirs à son Père , ne communiqua pas la Peste à son beaufrère par le venin qu'il eut reçu dans son corps ; puisqu'il n'étoit point malade , c'est par son manteau qu'il lui rendit à son retour , que lui & toute sa famille furent infectés. Ce qui prouve invinciblement que la communication de la Peste n'a été faite de Correjac à la Canourgue , & qu'elle n'a été transportée de Provence dans le Gevaudan que par des hardes.

Quand tout ce qu'on vient d'exposer pour prouver que la Peste ne se multiplie pas par ses effets ne suffiroit pas , on en auroit encore

une preuve convaincante non seulement en ce que ses effets finis , elle renaît & se reproduit , mais encore long-tems & plusieurs années après avoir absolument cessé , elle fait autant de ravage & de progrès , quand elle se renouvelle dans la même Province , ou dans les Pays étrangers , où elle est transférée , qu'elle en avoit fait auparavant. Ce qui ne seroit pas possible , si elle se communiquoit par ses effets ; parce qu'une fois tous ses effets finis , il n'y auroit plus à craindre , on seroit en seureté contre ses retours & hors de ses insultes ; Cependant on la vû plusieurs fois cesser & renaître après plusieurs années de cessation sans qu'il soit resté aucun malade dans les Villes & les Provinces , où elle avoit regné. Si donc elle revient dans une Ville & une Province où elle avoit absolument cessé , ou qu'elle fasse dans un autre pays auquel elle aura été portée par quelque marchandise autant de maux & de ravage , qu'elle en avoit fait dans les lieux où elle avoit commencé , quoiqu'il n'y reste plus aucun de ses effets , on sera contraint d'avouër , ce me semble , que la cause n'en a pas été radicalement éteinte & aneantie , & je ne pense pas qu'on puisse s'opiniâtrer à soutenir , eu égard à la modicité de la cause , & par là peut-être à son insuffisance , que c'est par ses effets produits & multipliés les uns par les autres qu'on doit expliquer ses re-

tours , & pour ce sujet ce sera inutilement qu'on employra l'exemple des maux contagieux & non épidémiques qui se conservent , & peuvent même se perpetuer par leurs effets independemment de leur cause ; parce qu'après la cessation du dernier de ces effets ils ne peuvent plus revenir , sans une nouvelle cause , qui soit contractée par un vice extraordinaire du sang , & par des alterations excessives des fluides du corps dans quelqu'un des animaux qui sont sujets à ces sortes de maux , à la rage par exemple : Et pour lors si cet animal devient enragé , ce ne sera plus par une ancienne cause , ni par ses effets ; mais par une cause nouvelle , qui ne peut pas se multiplier par elle-même. La Peste peut renaître & se renouveler tous ses effets finis , si la cause subsiste quelque part , & pour petite qu'elle puisse être , elle peut se multiplier. Si au contraire la cause est une fois absolument détruite , quand il resteroit quelqu'un de ses effets sur le corps d'un malade , comme Charbons , Bubons , & autres accidens , il n'en faudroit pas craindre la communication , ni par consequent les suites ; parce que ce venin ne se communique pas par ses effets & par application du corps d'un pestiferé à un autre qui ne l'est pas , comme la vérole & la rage ; mais par sa cause même qui tant s'en faut qu'elle se communique aux sujets par un contact immediat ,

ne peut les infecter qu'après s'être répanduë dans l'air , qui lui sert de vehicule pour la porter , d'où l'on doit inferer que la Peste ne se communique pas par ses effets , mais par sa cause même ; d'autant que les effets d'une cause ne peuvent être multipliés par eux mêmes s'il ne s'en fait immédiatement & sans l'intervention d'aucun milieu , une application à des sujets susceptibles de leur impression , & que si elle se renouvelle quelque part , & que même elle se perpétuë dans le Levant , ce n'est pas par ses effets ; mais c'est toujours par une portion de la même cause , cachée dans quelque sujet propre à la conserver & à l'entretenir , qu'elle se reveille après plusieurs années , & produit dans une Ville où elle a été transférée les mêmes effets qu'elle a produit ailleurs.

La rage peut se communiquer & s'étendre , la vérole se multiplier & se perpétuer sans le secours de leur première cause ; parce qu'il suffit qu'un effet qui contient la cause subsiste pour en produire un second , & ainsi successivement des uns aux autres ; mais les effets de la Peste n'en sçauroient faire de même : un pestiféré peut bien infecter un homme qui est en santé ; mais ce ne sera pas par une communication des effets que le venin à produit dans le corps du malade : Ce sera par la communication de l'espece de la cause qui l'aura infecté ; il ne lui commu-

niquera pas ni son Bubon , ni son Charbon ,
 ni aucun des effets que la cause de la Peste
 a produit en lui , & si celui à qui le mal a
 été communiqué ressent les mêmes maux ,
 qu'il ait les mêmes accidens, les mêmes Sym-
 ptomes ; c'est parce qu'une même espèce de
 cause doit nécessairement produire les mê-
 mes effets dans un corps , dont les humeurs ,
 les fluides sont à peu près de la même natu-
 re ; Car quand une fois la Peste a cessé ,
 qu'il n'y a plus de malades depuis plusieurs
 années dans une Ville & une Province , il
 ne peut plus se faire aucune communication
 dans cette , Ville ni encore moins dans une
 Province étrangère par aucun des effets qu'el-
 le aura produit autrefois : les sujets manquent
 il n'y a plus de malades , plus de Charbons ,
 plus de Bubons , ni playe , ni ulcère , ni abcès ,
 plus d'exanthèmes & de pourpre , plus de
 souffle contagieux ; ni sueurs , ni matière
 d'insensible transpiration infectée , dont le
 venin puisse passer d'un corps malade dans
 celui d'un autre qui est en santé. Il faut re-
 venir à une nouvelle cause : où la trouvera-
 t'on cette cause , ce ne sera pas dans le corps
 guéris de la Peste ; mais dans leurs habits ,
 dans des haillons , dans des meubles , qui
 n'auront pas été désinfectés & purifiés dans
 les maisons où la Peste a été. On la trouvera
 ou dans les Marchandises transportées d'une
 Province affligée de la Peste , dans celle qui

commence de l'être , ce ne sera pas par ces matières mêmes , par de semblables sujets que la Peste renaîtra , sujets auxquels très certainement on ne sçauroit dire pour peu qu'on y veuille penser , & qu'on fasse usage de sa raison que la Peste à communiqué les effets de son venin , ou que par eux elle reprenne naissance , en soutenant que ces meubles & ces marchandises ont communiqué les impressions & les effets qu'elles ont reçûs du venin , aux hommes qui les ont maniées. Comment comprendra-t'on que la Peste puisse communiquer les effets de son venin à des sujets de cette nature , qui n'en sont aucunement susceptibles ? S'ils ne le sont pas , comment pourront-ils communiquer ce qu'ils n'ont pas ? on voit bien à présent qu'il faut à la fin se rendre & nécessairement convenir que ce ne peut pas être par ses effets que la Peste se communique ; mais que c'est par sa cause même indépendante de ses effets ; parceque si les meubles & les marchandises ne sont pas susceptibles de l'impression de son venin , ils sont très propres pour contenir & conserver sa cause , & qu'il n'est pas possible d'en expliquer la première communication , par des effets qui n'existent pas , ni par conséquent les progresz extraordinaires qui arrivent dans la suite , d'autant qu'un effet n'en peut produire qu'un autre à la fois , & il faut encore que cela se fasse par une applica-

tion immédiate des parties d'un corps à un autre, & quand on supposeroit qu'elle se communique du moins par les effets qu'elle a produits dans un pestiféré, cette Peste au lieu d'être épidémique ne seroit que simplement contagieuse, & ne pourroit pas faire plus de malades à la fois, que la vérole & la rage, & ce ne seroit plus une véritable Peste; parce que l'épidémie n'est pas moins de l'essence de la Peste que la contagion. Si la Peste vient donc à se renouveler quelque part, on aura toujours raison de conclure que la cause n'en aura pas été radicalement éteinte, qu'il est resté quelque portion de ce venin, quelques especes de ces petits insectes dans des meubles, des hardes, des bâles de marchandises d'étoffes, & autres matières de cette nature poreuses & pleines de petites loges, hérissées de poils, que l'on doit considérer comme autant de domiciles munis de Barrières propres pour conserver ces petits animaux pour les défendre contre l'injure du tems, & de tous les ennemis capables de nuire à leurs familles, & d'en interrompre les générations. C'est dans ces petites cellules formées par le tissu des étoffes, c'est dans ces poils, ces soyes, ces laines, ces bourres, ces cottons & autres effets de cette nature remplis de pores & de cavités, qu'ils se logent, qu'ils se nourrissent & s'entretiennent comme font bien d'autres insectes, qui

restent dans leurs nids , dans leurs ruches , leurs magasins , leurs fourmillieres qui leur servent de retraite , & ne sortent point de leurs retranchemens tant qu'ils trouvent de quoy y subsister , ou que l'on ne les en chasse pas , ou bien jusqu'à ce que quelque doux zephire , & une agréable chaleur les invite à les abandonner , quand ils trouvent des issues libres , & que certains alimens frais plus friands , plus substantiels & plus nourrissans que le leur , comme par exemple celui qui sort de nos corps & qui est répandu dans le tourbillon qui nous environne formé par l'air , le souffle & la matière de l'insensible transpiration , laquelle à beaucoup de raport & de convenance avec le suc qui nourrit le poil des animaux , les attirent comme une espèce d'apas & d'élément plus convenable à leur nature , dans lequel ils errent , ils se joiënt , se délectent & voltigent , & d'où ils s'insinuent ensuite dans le corps de ceux qui sont à leur portée par les pores de l'habitude , ou ce qui est plus probable , par la bouche & par les narines , au tems de l'inspiration avec l'air , qui les entraîne dans les poumons. S'il est vrai que la première communication du venin de la Peste , soit toujours faite par des marchandises qui viennent du Levant , aussi bien que celle qui se fait quand elle est transferée d'une Ville ou d'une Province en une autre , & que l'on n'ait

peut-être aucune preuve ni expérience qu'elle se soit jamais faite par des malades , ne doit-on pas inferer de là qu'elle se communique de même dans les Villes où elle regne aujourd'hui , & que ce n'est pas par les malades , mais par les meubles que cela se fait. C'est toujours en effet par cette voye qu'elle se reveille & qu'elle prend de nouvelles forces après quelque ralentissement , & s'il tombe tout à coup beaucoup de malades , il faut en chercher la cause dans les Assemblées & les fréquentations , dans les meubles , & les hardes des maisons infectées , que l'on achete , où que l'on vole & nullement dans les malades ; car tous ceux qui le deviennent ne vont pas les voir chez eux , ni dans les infirmeries , ne servent pas les pestiferés & ne s'aprochent pas d'eux : Or si la Peste ne se communique pas à raison de ses effets comme on l'a , s'il semble , suffisamment prouvé , & qu'elle se communique seulement par sa cause multipliée par elle-même , par ces petits insectes & leurs générations multipliées hors de nôtre corps , il paroît que l'on n'a pas eû tort de publier l'année dernière dans un avertissement joint aux observations de Messieurs les Médecins de Marseille , qu'il y avoit moins à craindre de la part des hommes pestiferés , que de leurs hardes , leurs meubles & les marchandises , & ce qui a pû passer dans l'esprit de bien des

personnes pour paradoxe dans le commencement de cette réponse , ne le paroîtra peut-être plus tant , si je ne me trompe ; car quand on sera persuadé que la Peste n'est point contagieuse par ses effets , il semble qu'on ne doit rien craindre de la part des malades par raport à leurs personnes , ni par consequent des éruptions , des Charbons , des Bubbles & autres accidens qui ne sont que des produits de la maladie , ni même de l'haleine , du souffle , des sueurs , & de la matière de l'insensible transpiration qui sort de leurs corps ; parce que les altérations que toutes les matières qui se séparent du sang & des premières voyes ont souffertes , & le vice que tous ces excremens ont pû contracter , ne sont que les suites & les effets de la cause , & non point la cause - même , & quand ces effets en produiroient d'autres , on seroit à couvert des progresz immenses que fait cette maladie ; parce qu'ils ne pourroient jamais être épidémiques , ainsi qu'on l'a déjà si souvent repeté. Par où il paroît que l'on éviteroit toutes les suites épouvantables de ce terrible fleau , si l'on étoit assés heureux que d'en détruire la cause hors de nous , & dans son principe , & éteindre dans les marchandises qui viennent du Levant , les premières générations de ces insectes , de même que dans celles qui peuvent être transportées d'une Province affligée dans un autre , qui

ne l'est pas. On ne sçauroit prendre dans les lieux qui joiissent d'une bonne santé trop de mesures & de précautions contre les marchandises qui viennent des pays suspects, & il semble qu'il y ait témérité d'admettre celles qui sortent des Provinces infectées, jusqu'à ce qu'on ait fait sur les lieux-mêmes, toutes les plus rigoureuses operations pour les purifier, les désinfecter & éteindre jusqu'aux œufs ou semences de cette maudite engeance. La chose est très-possible; parce que le venin est pour lors renfermé dans un petit espace.

Je sçai bien qu'on ne manquera pas de m'objecter qu'il ne paroît pas possible qu'une telle race d'insectes si petits & invisibles puisse se conserver, & vivre si long-tems enfermée dans un meuble & dans une Bâle de marchandise, se multiplier dans un espace reserré, en sorte qu'après plusieurs années l'espèce n'en soit éteinte, & que s'ils subsistoient & se multiplioient toujours génération sur génération, la Peste seroit éternelle. J'avoüe que s'il n'y avoit pas des exemples de la conservation & de la multiplication d'une infinité d'insectes naturels en ce pays, dont la plûpart ne se découvre qu'à la faveur du Microscope, qui naissent, se nourrissent & multiplient dans les troncs d'arbres, dans les bois des bâtimens, & dans des corps durs & compactes & généralement dans toutes sortes de sujets,

où ils fourmillent , & qu'on ne sçeut pas par expérience qu'il est impossible de détruire la race des domestiques , de se délivrer de ceux qui tombent sous les sens , & que quand les générations formées seroient anéanties , deux de leurs œufs suffiroient pour faire renaître l'espèce , on auroit bien de la peine à comprendre comment la Peste pourroit durer si long-tems , subsister toujours dans le Levant , & se renouveler en Pays étrangers après avoir cessé plusieurs années de suite.

Quant à son progrès à l'infini : je réponds que comme ces animaux ne sont pas naturels en Europe , un air étranger peut n'être pas convenable à leur nature , ni peut-être la nourriture propre à leur subsistance , & que par le défaut de l'un ou de l'autre ou de tous les deux ensemble , ils finissent après une certaine durée. Mais ce qui peut l'abreger plus efficacement , ce sont les mesures que l'on prend pour combattre cette engeance & l'exterminer : peut-être que si l'on en prenoit autant au Levant , qu'on en prend en Europe , la Peste ni seroit ni si fréquente , ni si générale ; car si elle se conserve là comme ici , c'est parce que ces animaux trouvent des sujets qui leurs servent d'asyles assés contre les injures du tems , & celles des ennemis qui peuvent leur nuire , où ils se font des établissemens & des domiciles qui leur fournissent de la nourriture. Je remarque mê-

me que comme ils durent assés long - tems dans une Province , où ils se sont établis , ou dans une autre où ils ont été portés , si l'on ne leur faisoit pas plus par tout la guerre qu'on la leur fait au Lévant , la Peste ne finiroit pas peut-être plus en Europe , qu'en Orient : Mais s'il est vrai que les insectes mêmes naturels du Pays , qu'on voit en certains tems fourmiller , dans d'autres disparaître & ne revenir qu'après quelques années , il paroît que toutes les saisons ne sont pas favorables pour faire éclôre leurs œufs , d'où l'on doit inferer que ceux des Insectes étrangers sont encore plus sujets à perir. Les graines des vers à soye donnent un exemple sur ce fait , que l'experience a prouvé mille fois. Je ne doute pas même que les Marchandises qui viennent toutes les années du Lévant dans les Ports de l'Europe , ne nous aportent souvent quelqu'une de ces maudites couvées ; mais un tems contraire ou les évènements , & les précautions qu'on prend dans les quarantaines les font échouër. On dira encore sans doute que la cause de la Peste ne peut pas consister en des animaux , parce que cette maladie commence dans une Ville & finit après quelque tems , quoique incertain & indéterminé , de même que les Fièvres malignes & les autres maladies épidémiques , & qu'elle a comme toutes les autres son commencement , son augmentation , son

état , son déclin & sa fin : Qu'après avoir cessé dans une Ville , elle recommence dans une autre , où elle observe les mêmes tems & les mêmes degrés de mouvement & de vicissitude, ce qui ne pourroit pas se faire si la cause en étoit animée ; parce qu'elle pourroit toujours se reproduire dans la même Ville , quoique communiquée dans une autre Province , où elle ne finiroit pas non plus par la même raison. Je conviens qu'elle cesse dans une Ville après un certain tems , & que même elle y doit finir plutôt ou plus tard selon que la cause en est plus ou moins abondante ; que l'on prend soin de se tenir sur ses gardes ; que l'on est attentif à éviter la fréquentation des personnes suspectes , & la communication des meubles & des marchandises infectées ; que l'on observe une grande & scrupuleuse exactitude à les purifier par de bons parfums , à des-infecter les maisons ; que l'on ne néglige aucune des précautions nécessaires pour s'opposer à ses progrès & à ses retours ; que l'on met en un mot tout en usage pour exterminer ce qui peut rester de la race de ces funestes animaux , que l'on fait ce que font dans les Villes voisines les prudens & sages Magistrats pour s'en garentir , & ce qu'ils pratiquent au milieu d'une Ville pestiférée pour s'y conserver en santé & se préserver de la Contagion ; voilà le vrai moyen de la faire finir.

Les Fièvres malignes cessent quand la cause générale qui les produit est épuisée & ne revient plus ; parce qu'elle n'a pas la faculté de se reproduire , & quelle consiste dans des sujets inanimés ; mais la Peste dure , durera & reviendra ou dans les mêmes lieux , ou dans d'autres tant qu'il y aura quelque famille de ces petits insectes subsistante , ou qu'il restera de leurs graines. Si la Peste a ses commencemens lents & tardifs , qu'elle empire & s'augmente , qu'elle décline , & cesse enfin , c'est que la cause en est pour l'ordinaire très - limitée dans sa quantité , qu'elle ne consiste qu'en quelques essains , & une famille peu nombreuse. Si elle se multiplie c'est qu'on le veut bien & qu'on lui en donne tout le tems & le loisir ; on se flate , on dissimule , on cache ses meurtres , on craint que faute de communication les vivres ne manquent , que le commerce ne cesse : ou bien l'on prend le change , & l'on ne veut avoïer qu'on s'est trompé , qu'on a pris la Peste pour une Fièvre putride & vermineuse , ou pour une maladie simplement épidémique & naturelle au Pays , qu'on attribue à la rareté & à la mauvaise qualité des alimens , ou à quelque malignité dans l'air , on ne veut dis-je se découvrir que quand le venin de la Peste a eu tout le tems & le loisir de croître , de se multiplier , & de se répandre dans tous les quartiers d'une Ville.

Mais parce qu'on dévient sage à ses dépens : quand le peril presse , & qu'on se voit de tous côtés environné de morts, de moribonds & de malades , & qu'il n'est plus possible de soustenir la gageure , ni de céler un mal qui s'est si violemment déclaré , on fait alors tous ses efforts pour en arrêter le cours ; on met tout en œuvre pour éteindre le feu qui s'est étendu dans toutes les maisons ; mais quelque diligence qu'on employe , l'incendie est trop grand & trop général , quelque remède qu'on apporte le mal fait son chemin , & ne cesse que lorsque toute une Ville à été défolée , & qu'elle à perdu la plus grande partie de ses Citoyens. Après tant de victimes immolées à un criminel silence , & à une condamnable dissimulation & pour s'être pris trop tard à les défendre , la guerre cesse enfin faute de combattans , & encore bien plus par le bon ordre que les Gouverneurs & les Magistrats établissent ; le soin que chacun prend d'éviter la fréquentation & de demeurer chez soi , par les rétraites , les quarantaines reïterées , la purification des meubles , des marchandises , la désinfection des maisons , par tant de secours redoublés & de moyens salutaires qu'on employe avec empressement , tant de justes mesures & de précautions bien concertées pour éteindre ce venin mortel & se délivrer de cette affreuse & fatale maladie. Pour confirmation des faits

qu'on vient d'avancer au sujet du tems qu'on a malheureusement donné au venin pestilenciel de croître , de se multiplier & de se repandre , & touchant le retardement qu'on a mis à prévenir ses progrès , on n'a qu'à se ressouvenir de la conduite qu'on a tenuë les premiers mois à Marseille , & en dernier lieu dans le Gévaudan ; de la peine que l'on a euë dans l'un & l'autre endroit de convenir de la nature de la maladie , & de se déclarer ouvertement , & de tout le tems qui s'est écoulé depuis son commencement jusqu'à son plus haut période & degré de fureur ; & on verra , qu'il n'est pas surprenant que la Maladie ait fait tant de progresz.

Les petits sujets qui l'ont transferée de Marseille dans les autres Villes de la Provence , & en dernier lieu dans le Gevaudan, Province assés éloignée serviront à convaincre qu'elle peut se renouveler , & qu'on ne sçauroit espérer d'être quitte de ses retours , qu'on n'ait pris tous les expédiens les plus efficaces pour en éteindre jusqu'à la moindre étincelle. La Peste n'a point de tems déterminé de sa durée ni de sa fin. Les tems qu'elle observe dans chaque malade en particulier ne décide pas de sa durée ni de sa fin en général , elle peut revenir dans les Villes où elle a été & repasser en revûë la même Province. Elle cessa trois fois dans cette Ville de Lyon durant dix ans qu'elle y regna,

& trois fois elle se reveilla. Il ne faut pas s'endormir sur la trêve dont-on jouït , elle peut renaître dans le moment qu'on y pensera le moins , de même qu'elle peut être transportée bien loin par de petits sujets. Il y a tant d'exemples de ces verités , qu'il n'est pas possible qu'on en puisse former le moindre doute. Il ne faut pas se flater que comme les Fièvres malignes n'ont qu'une certaine durée, il en soit de même de la Peste : On a cy-devant rapporté les preuves du contraire ; n'y pour soutenir cette opinion insister sur la ressemblance des accidens & l'uniformité de la pratique, de la méthode , & des remèdes qu'on employe contre la Peste & les autres maladies ; parceque le traitement en est bien différent , de même que l'événement , qui dans la Peste est toujours funeste , quelques bons & efficaces que soient les remèdes, quand le venin est abondant.

Après tout si la Peste commence & finit à peu près de la même manière dans une Ville , ou une Province où elle a été transferée comme dans les premières où elle a regné , ce sera toujours par les raisons qu'on vient de rapporter : parce qu'on méprise ses commencemens ; que ce n'est qu'après qu'elle a fait ses progres qu'on s'applique à lui faire la guerre. Ce n'est que quand l'ennemi s'est emparé de tous les quartiers de la Ville , que l'on court aux armes , pour lors chacun se met sur la défense ,

on en vient à bout dans le détail, les meurtres diminuent, & la Peste cesse à la fin. Si ses commencemens sont lents & qu'il y ait peu de malades, c'est parce que la cause en est petite & fort limitée; le peu de marchandises qui en a fait le transport en fait la preuve; son augmentation procède de la faculté qu'elle a de se multiplier; son état de fureur arrive quand elle s'est répandue dans tous les quartiers; elle décline & cesse à la fin radicalement dans la même Ville, par les mesures & les précautions que l'on prend en général & en particulier pour la combattre, & pour éteindre ce maudit genre d'insectes jusqu'au dernier individu.

En voilà bien assez pour persuader que non-seulement la Peste est une maladie épidémique, mais encore contagieuse, & pour justifier, contre le sentiment de ceux qui se plaisent à singulariser, la conduite de beaucoup de Nations qui ont autrefois pris tant de précautions, & que l'on prend encore aujourd'hui dans toute l'Europe pour s'en garantir: précautions que l'on ne s'est jamais avisé de prendre en aucune part du monde contre les Fièvres malignes & les maladies populaires, quelque mortalité qu'il y ait eu. Ce qui prouve, ce me semble, que toutes les Nations policées ont reconnu par une expérience universelle, la différence qu'il y a entre la Peste & les maladies populaires.

Mais on n'a pas encore assés examiné , si la contagion s'en fait par les corps des malades , ou par leurs habits , & leurs meubles , ou si elle se fait de l'une & de l'autre part. On a des preuves incontestables & convaincantes que la Peste se communique par des meubles , des hardes & des Marchandises , il y a pour ce fait tant d'exemples , que je ne crois pas que personne en puisse douter. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir si elle peut se communiquer par le corps & la personne des malades : Je ne pense pas qu'on ait sur cela aucune preuve qui ne soit fort équivoque. On ne disconvient pas que les pestiférés n'ayent pû communiquer leur venin à ceux qui les visitent , & qui ont quelque fréquentation avec eux , mais il reste à décider , si la communication de ce venin s'est faite par leurs corps , ou par leurs habits , leur linge , la garniture de leur lit & leurs meubles. Je vous avoie , Messieurs , & je prens la liberté de m'expliquer plus positivement ; que je ne sçaurois me persuader , que la communication de la Peste se fasse par le corps de ceux qui en sont atteints , & je soutiens que s'il n'y avoit pas plus à craindre de leurs habits & de leurs meubles , & en général des marchandises que de la part de leurs personnes , il seroit fort inutile de prendre tant de méfures contre la contagion : & pour lever la crainte qui pourroit rester , que ce ve-

nin ne sorte des corps pestiferés par l'haleine, le soufle, les voyes de l'habitude du corps & de la transpiration, les fueurs, les Bubons, les Charbons, le pourpre, les exanthèmes, les urines, les excremens, il ne faut que déterminer si ces animaux pestilentiels meurent bien-tôt après qu'ils se sont insinués dans le sang, ou s'ils s'y conservent, s'y nourrissent & s'y multiplient : s'ils y meurent comme on espere de le prouver bien-tôt, il ne faut pas en apprehender les suites ; s'ils s'y conservent & qu'ils y subsistent, il n'y a point de doute que les pestiferés ne puissent communiquer leur venin, & leur maladie même avec usure ; mais de même qu'une bâle de marchandise conserve ce venin pendant longues années, qu'elle sera portée d'une Province à l'autre sans infecter les lieux par où elle passera, mais seulement celui où elle sera débalée, ainsi un homme qui a été atteint de la Peste pourra conserver ce venin autant de tems dans son corps & même d'avantage, ne le point communiquer aux endroits par où il passera, dans sa Ville, dans sa Province, & par tout où il fera son chemin pour aller dans une Province étrangere, où comme la bâle il devra communiquer à jour précis, ou indéterminé suivant le hazard, la Peste qu'il aura nourrie dans son sang, où ces animaux auront trouvé une plus abondante pâture que dans les étoffes, laquelle fera

autant de mortalité & de progrès ; qu'elle en avoit fait dans le pays d'où il est party. Cependant quoiqu'on comprenne fort bien comment un balot de marchandise infectée peut passer d'une Province dans une autre, & même dans un pays étranger, sans que dans tout le cours de sa route il communique aucune contagion ; mais seulement dans le lieu où il sera ouvert ou débalé ; & qu'il pourra aussi faire séjour, la marchandise n'étant point dépliée, sans qu'il communique la Peste, parce que ces insectes qui s'y sont élevés, nourris & multipliés peuvent y subsister long-tems enfermés sans que la race perisse : on ne conçoit pas néanmoins si aisément qu'une personne frappée de la Peste puisse conserver dans son sein ces insectes, pendant autant de tems que les marchandises & les meubles ; parce qu'il n'y a point de tems où ces animaux n'en puissent sortir, & se repandre dans l'air pour se communiquer à d'autres personnes ; puisque toutes les voyes du corps humain sont en tout tems également ouvertes pour leur donner la liberté de s'échaper. Qu'elle sera donc la cause qui les retient tant qu'il lui plaît, & qui les déterminera dans un jour précis à se répandre & paroître sur la scène ? sera-t'elle occulte, ou spécifique ? y aura-t'il quelque Sympathie de la part des insectes, ou de l'homme malade avec le sain ? Sera-ce un air particulier, un

aiman qui fera que ce venin sortira plutôt du corps de ce pestiféré dans un tems que dans un autre , pour s'insinuer préféablement dans celui d'un homme en qui l'on suppose une disposition , que l'on exclud dans tous les autres avec qui il conversera ? mais quand on suposeroit que cet homme communiqueroit la Peste , qu'il a conservée quelques années dans son corps , il ne pourroit le faire , que comme la bâte de marchandises par la cause même , avec cette différence seulement que la bâte ne la communique que quand elle est ouverte , & qu'il peut la communiquer en tout tems , sans qu'on puisse s'en défendre par les quarantaines , ni les évènements , ni les parfums. Il n'y auroit qu'à fuir tous ceux qui en auroient été attaqués & les fuir toute leur vie ; parce qu'on seroit toujours exposés en les aprochant , & de cette manière la Peste ne seroit plus une maladie étrangère , mais une maladie propre à tous les pays où elle auroit une fois été , & où quelqu'un de ces échapés se seroit transporté , & elle ne finiroit jamais , ainsi que la vérole qui durera toujours tant qu'il y aura de débauchés. Elle devoit d'autant moins finir , qu'elle seroit entretenue par deux differens sujets , par les hommes & par les marchandises ; d'un côté elle se communiqueroit par ses effets , & de l'autre par sa cause ; mais si de l'une & l'autre part elle étoit contagieuse , elle ne seroit pas

de toutes les deux épidémique & Peste par consequent ; puisqu'il a été prouvé qu'une maladie qui se communique par ses effets , ne sçauroit être épidémique , & que l'épidémie n'est pas moins de l'essence de la Peste , que la contagion.

Que l'on ne replique donc pas , qu'il est inutile d'examiner si ces animaux meurent dans le sang des hommes, ou s'ils s'y conservent en vie , & qu'il suffit qu'ils lui impriment leur caractère venimeux , pour que le souffle, la matière , & l'insensible transpiration , les sueurs & les autres excréments , qui sortent du corps des pestiferés deviennent une source abondante de contagion ; parce que l'infection que peuvent avoir contractée les émanations , & les excréments d'une personne frappée de la Peste , ne peut être considérée que comme un effet de l'action du venin sur son sang & sur ses humeurs ; & que la communication qui se fait de cette personne à une autre ne se feroit pas par la cause , & le venin lui-même , ainsi qu'on en convient ; mais par ses effets , qui ne peuvent jamais produire une maladie épidémique ; mais simplement contagieuse , qui ne feroit pas à la vérité beaucoup de malades à la fois ; mais qui ne finiroit jamais comme on vient de le remarquer cy-dessus , ni dans la Province où elle auroit commencé , ni dans les autres où elle seroit transférée après la guérison des

malades mêmes , & la cause de leur maladie éteinte ; parce que leur souffle , & la matière de l'insensible transpiration serviroient à la perpetuer.

Que si ces insectes restent vivans dans le sang d'une personne frappée de la Peste , il faudra porter le même jugement du corps de ce malade , que d'une bâle de marchandises infectée , & inferer les mêmes conséquences qui seules suffisent pour faire voir les absurdités de cette opinion.

Enfin qu'on suppose morts ou vivans ces animaux dans le corps d'un homme qui a la Peste , qui en est guéri , ou qui a succombé à la violence du venin, il faudra toujours convenir que la communication qui se fera du pestiferé à la personne saine , en conséquence des impressions que le venin aura fait dans son sang , & ses humeurs ne sçauroit produire une véritable Peste ; parce que les produits & les éfets d'une cause ne peuvent pas comme elle former une maladie épidémique , & si l'haleine , la matière de l'insensible transpiration , les sueurs & les autres émanations des pestiferés étoient contagieuses , il s'en suivroit que toute la masse de leur sang & des fluides feroit pervertie , & quel est l'homme qui pourroit vivre un moment avec tout son sang converti en venin de Peste ? D'où j'inferre que si l'on a de la peine à concevoir qu'il puisse conserver sa vie avec ces animaux morts,

on en aura bien d'avantage en les suposant vivans.

Mais sans se prévaloir de tant de difficultés que fait naître le venin de la Peste insinué, conservé & nourri dans le corps des pestiferés, ni de tant de conséquences qui se présentent à l'esprit toutes plausibles & naturelles qu'elles sont; je ne crois pas qu'on puisse jamais se persuader, que ces animaux de la Peste se conservent en vie dans le sang d'un homme comme dans une balle de marchandises, dans des meubles & des hardes, & je suis persuadé que quand on y aura bien réfléchi sans prévention, on sera obligé de tomber d'accord que ces animaux meurent bien-tôt après qu'ils se sont insinués dans le sang, de même que plusieurs insectes se néient dans les liquides qui les attirent par leur douceur, & qu'on sera forcé de convenir de ce sentiment, qui est d'autant plus probable que s'ils pouvoient vivre dans le sang, il s'en suivroit qu'ils dévoient s'y multiplier: mais si la vie d'un homme ne peut résister à un petit nombre de ces animaux, & à une légère portion de ce venin, comment pourroit-il vivre & se défendre contre les premiers essains, & tant de multiplications & générations successives qui se formeroient dans son sang: Il paroît donc ce me semble, que l'on est bien fondé à soutenir que ces animaux meurent, & ne peuvent pas se conser-

ver long-tems dans le sang des hommes , & s'ils y meurent , on ne doit pas craindre de la part de leurs corps , ni de la part des produits & des éfets une contagion , une maladie épidémique , ni par conséquent la Peste , d'où l'on peut conclurre qu'il n'y a aucun risque du côté des pestiferés vivants ou morts , que l'on peut les toucher sans crainte de contagion ; pourveu qu'il n'y ait ni linge , ni meubles qui leur ayent servi , qu'ils n'ayent ni perruque , ni cheveux , ni poil sur leurs corps , en un mot qu'ils soient dépouillés de tout ce qui peut contenir & retenir sur eux ces fortes d'insectes ; puisque ce n'est que par la cause même que la contagion se répand & nullement par ses effets.

Je ne conseillerois pas pourtant aux charlatans , pour prouver la bonté de leur orvietan ou de leurs spécifiques, d'avalier aucun des fluides d'un homme mort de la Peste , & je ne doute pas que les chiens qui mangeroient de la chair des cadavres , ou boiroient de leur sang n'en pussent mourir ; quoique la Peste des hommes & des animaux soit bien différente ; parce que le sang qui est tout chargé & rempli de ce venin , quoique inanimé peut causer à peu près les mêmes accidens & la mort même , mais ce chien ne communiquera pas plus la Peste , que le cadavre d'un pestiferé peut communiquer par quelqu'un de ses accidens , & éruptions le

venin qui l'a fait mourir. S'il le communiquoit ce ne seroit qu'à la manière des causes contagieuses, qui ne sont pas épidémiques, & ce venin n'étant transmis, que de particulier à particulier, il ne lui seroit pas possible de faire beaucoup de malades à la fois comme la Peste; & quand il n'y aura que cette voye de communication, il n'y aura que bien peu de malades, & par consequent jamais épidemie.

J'ajoute que quand on feroit des expériences par des injections dans les vènes de quelqu'un des fluides d'un Cadavre, si l'animal dans lequel se feroit faite la transfusion mourroit, on n'en pourroit tirer aucune consequence; parce que l'eau froide injectée dans les vènes cause aussi la mort, & encore bien plus vite beaucoup de dissolutions de Sels de differente nature, que s'il lui survient les accidens qu'on remarque dans les pestiferés, comme je l'ai autrefois expérimenté du sang d'un chien galeux transfusé dans les vènes d'un autre qui devint galeux: on ne pourroit conclurre autre chose, sinon que le venin de la Peste peut encore se communiquer par une application immédiate, comme la gâle, la vérole, la lépre, la rage: mais de même que ces maux ne sont pas épidémiques, ce genre de Peste s'il est permis de l'appeller de ce nom, ne le seroit pas aussi, & toutes ces épreuves ne serviroient de rien

pour persuader que la Peste se communique d'une personne à une autre indépendamment du moyen de l'air , & que ce n'est pas uniquement par les habits , les hardes , les meubles & les marchandises que s'en fait la communication. Il en seroit de même de cette sorte de Peste comme de la petite vérole dont on fait l'insertion & la transfusion , en versant du pus des pustules du malade dans une playe qu'on fait à ceux qui ont le courage de s'y exposer , pour éviter les funestes effets qu'elle cause quelquefois quand excitée par le germe héréditaire , ou par communication , elle se trouve compliquée avec un appareil de pourriture.

Ce n'est pas assés d'avoir prouvé que la Peste est une maladie vraiment contagieuse & épidémique , il faut encore examiner les autres accidens qui lui sont propres pour mieux établir la différence qu'il y a entre elle & les maladies populaires , & quelques Fièvres malignes , qui quoique d'une constitution épidémique ne sont pourtant pas contagieuses ; ce que l'expérience a toujours confirmé. On est déjà convenu que la Peste a beaucoup d'accidens & de symptomes , qu'on remarque dans les Fièvres malignes d'une constitution épidémique : comme les vomissemens, les devoyemens , & flux de ventre ; les hémorrhagies , les pertes , l'anticipation des regles , les maux de cœur , les

abbatemens , les défaillances , la langue chargée , noire & sèche ; les yeux éteints & languissans , les violens maux de tête , le délire , les affoupissemens , le pourpre , les exanthêmes , les Bubons , les Charbons , mais plus rarement que les parotides ; la cangreine & le sphacèle. On adjoûte encore qu'aux années 1693. & 1694. & 1709. 1710. que la France fût affligée des Fièvres malignes , il y eut une assés grande mortalité ; qu'on voit souvent dans les Armées ce qu'on apelle Fièvres castrales , qui ne sont point différentes des Fièvres putrides que l'on éprouve de tems en tems dans les Villes & les Provinces ; témoignage que je puis rendre d'autant plus seurement que j'ay été dans les Armées assés d'années pour pouvoir en juger ; qu'il y a des flux de ventre , des dissenteries qui désolent les troupes sur la fin de l'Esté , & en Automne : mais aucunes de ces maladies quelques aigues & générales qu'elles ayent été , & quelque mortalité qu'il y ait eu , n'ont jamais été contagieuses ; & quoy qu'on ait vû mourir un assés grand nombre de personnes , ce n'a jamais été de mort subite , ni si promptement & si généralement que dans la Peste , qui dépeuple les Provinces & les Estats & suit son cours avec une rapidité extrême. En aucun tems que les Fièvres malignes & les maladies populaires ayent regné ; on n'a jamais mis en parallele leurs effets avec ceux

de la Peste, desorte qu'outre la contagion, elle a encore pour accidens propres les morts subites , la frequente & nombreuse mortalité : trois accidens qui l'a caracterisent & la distinguent non seulement des Fièvres malignes , que plusieurs appellent pestilentielles , & des maladies populaires , mais encore de toute autre sorte de maladies.

Les Fièvres malignes qui se sont repandues dans presque tout ce Royaume , les années citées ne se sont point communiquées des malades à ceux qui ne l'étoient pas , ni par la fréquentation , ni encore moins par les hardes , les habits , les meubles , & les marchandises , & souvent dans une même famille , dans une même maison , il n'y avoit qu'un malade , & ceux qui l'étoient ne communiquoient point leur maladie à leurs voisins , ni à ceux qui habitoient dans le même corps de logis , ni à ceux qui les ont visité & servi ; les Médecins & les gardes sur tout qui étoient toujours auprès d'eux n'ont point contracté leur maladie , les Officiers des Armées n'ont pas transferé leur Fièvre castrale , ni leur dissenterie dans les Villes où ils se sont fait transporter , ni par eux-mêmes , ni par leurs domestiques , ni par leurs hardes , & leur équipage , ni les soldats dans les Hôpitaux ; on n'a pas sçeu non plus que tant de malades assemblés dans une même maison , ayent infecté les Villes & les lieux , où

l'établissement des Hôpitaux des Armées a été fait, quelques malignes qu'ayent été leurs maladies.

Celles qui sont communes & propres à certaines regions ne se communiquent pas aussi d'une Province à une autre, qui en est éloignée, & ceux qui ne sont pas exposés à l'étenduë, & la sphère de la cause qui les produit n'en ressentent pas les effets. Que s'il y a en même tems dans une Ville, dans une Province, un grand nombre de malades affligés de la même maladie, il ne faut pas croire, que c'est parce qu'elle s'est communiquée des uns aux autres; mais plutôt parce que la cause qui les produit est grande, commune & générale qui peut occuper une vaste étenduë de pays ou de sujets, & par consequent produire ses effets sur ceux qui l'habitent: parce qu'ils auront tous respiré le même air infecté par des malignes exhalaisons, par des tremblemens de terre, des éboulemens, des abîmes, ou des vapeurs grossières qui s'élèvent des cloaques, des marais, des étangs, des marres où l'eau se corrompt par le repos, & une multitude infinie de petits vers, & de plusieurs sortes d'insectes qui s'y engendrent; par des corpuscules & d'atomes fins & deliés qui exhâlent d'une mine, d'une caverne, d'une terre remuée par de travaux profonds, ou parce qu'ils auront bû les mêmes eaux bourbeuses & cor-

rompuës ; ou qu'ils auront tous vécu du même aliment , d'un grain gâté , des mêmes légumes & fruits , remplis peut-être de quelques insectes venimeux , dont en un mot la substance est vicieuse , comme il arrive presque dans toutes les années de sterilité , les odeurs cadavereuses des cimetières , des camps des Armées , sur tout après les batailles & les Sièges peuvent infecter l'air , de même que les inondations , & plusieurs immondices ; certaines plantes mêmes dont on a un exemple dans une espèce de chien-dent que nous avons nommé dans l'histoire des plantes , qui naissent à la campagne aux environs de Lyon : *Gramen puniculatum , autumnale , annuum & supinum foetidissimum.* Qui remplit en automne l'athmosphère d'une puanteur insupportable , laquelle ne contribuë pas peu à infecter les eaux de la Bresse , & à produire les Fièvres intermittentes qui sont tres-communes sur tout en Automne dans cette Province.

On n'a pas oublié que dans les malheureuses années où l'on a vû regner dans tout le Royaume les Fièvres malignes , principalement en 1709. & 1710. ensuite du grand hiver , qui fit perir tout le grain en terre , & pourrir les semences , il y eut une si grande disette que les gens de la Campagne étoient obligés d'aller brouter l'herbe , & chercher de quoi vivre dans les champs & les prés ; & on n'ignore pas , qu'à raison des change-

mens extraordinaires des tems par raport aux mauvaises recoltes , & aux révolutions des affaires de l'état , tous les peuples étoient dans une consternation affreuse ; la disette d'un côté , de l'autre la tristesse , & les passions de l'ame qui sont inseparables de ces tems de calamités concourent puissamment à déranger le grand ouvrage de la digestion , dont dépendent toutes les fonctions de la santé , & toute l'œconomie naturelle , & sans le secours des autres causes générales peuvent produire dans toutes les personnes qui en ressentent les effets des maladies , d'autant plus dangereuses que le grand & principal mobile qui préside aux digestions se trouve intéressé.

Enfin il suffit qu'une cause soit générale , pour qu'elle puisse faire un grand nombre de malades , sans qu'on soit obligé d'avoir recours à aucune communication ni à la contagion ; & si quelques Medecins ou quelques autres personnes qui visitoient & servoient les malades le sont devenus , c'est à raison des fatigues , des veilles & des mauvaises odeurs qu'ils ont respirées sans cesse auprès d'eux , car toutes ces choses peuvent troubler la digestion , & produire par consequent insensiblement un apareil de maladie qui sera d'autant plutôt mis en mouvement , que ces mêmes causes agissent toujours quand on continue les mêmes exercices.

Que si ces sortes de maladies populaires ne se font pas communiquées , on n'a pas aussi jamais oüi parler de mort subite , ni vû périr tant de personnes tout à la fois & en si peu de tems ; quoique la plus part des malades sur tout à la campagne fussent sans secours , abandonnés à leur sort , & parmi le nombre des morts la plus grande partie s'est défenduë quinze jours & trois semaines. La Peste ne donne pas de si longs intervalles , elle parcourt bien souvent en un jour , toujours très-vîte les trois tems que les Médecins distinguent dans les maladies ; la trêve qu'elle donne est très-courte , & elle tuë promptement presque tous ceux qu'elle attaque , & souvent ne fait pas grand quartier à une partie des autres.

Le venin de la Peste passe immédiatement dans le sang , soit qu'il s'insinuë dans les veines par les pores de l'habitude du corps , qui sont assez ouverts aparemment pour lui donner entrée , puisque le mercure qui est pesant & métallique , & sans doute plus gros , quelque division qu'il se fasse de ses parties integrantes , que ces insectes qui sont imperceptibles , ou par la bouche & les narines , ce qui est plus vraisemblable , & ne laisse dans les entrailles & dans tout le cours de son passage aucune marque de son action ; il va à droiture exercer sa fureur tyrannique dans les fluides , & porter ses coups mortels dans la

source de la vie qu'il attaque dans son principe.

Les effets des causes générales qui produisent les Fièvres malignes, & les maladies populaires paroissent dans les premieres voyes, c'est-là où se forme ce premier produit, cet appareil de crudités & d'indigestions, cet amas de pourriture sensible, où se prépare l'attirail mortifique qui passe ensuite dans les vénes, & cause d'autant plus d'accidens & de désordres qu'il est plus abondant; ou que la pourriture a aquis un plus haut degré de corruption par un plus long séjour, & par une fermentation plus vive & continuée plus long-tems; cette matière n'a pas la même subtilité que le venin de la Peste, il faut qu'elle s'attenuë, qu'elle s'affine, & se subtilise pour trouver passage dans les vaisseaux lactés, & s'introduire dans la masse du sang: elle n'y passe pas tout à coup; mais peu à peu & à plusieurs reprises, sur tout les premiers jours. C'est pourquoy les Fièvres putrides se déclarent, & commencent souvent par des accès de Fièvre intermittente; on a par consequent tout le tems nécessaire pour faire les remedes & guérir les malades, en prenant à bonne-heure la manière de pourriture dans sa source & la dérochant, pour m'expliquer ainsi, à la masse du sang avant qu'elle ait eu le tems de s'y insinuer, on est sur d'éviter par ce moyen les accidens qu'el-

le y produit toujours nécessairement quand elle y est entrée. Mais comment prévenir les effets de la Peste, où est la cause qu'il faut attaquer, où est le lieu de son séjour & de sa résidence. C'est tout une autre chose que d'avoir affaire à un ennemi connu & visible, ou à un ennemi inconnu & invisible : toute la ressource que l'on a quand on a affaire au dernier, puisqu'on ne peut s'en défendre à bras armé, c'est de se faire panser & guérir ; s'il est possible, des blessures qu'il a faites : mais on a des grands avantages sur le premier, il est très-facile de le vaincre & de s'en défaire ; les armes & les instrumens sont communs & favorables, on peut le combattre à plusieurs reprises & revenir aux mains autant de fois qu'il est nécessaire pour avoir une victoire complete, au lieu que la Peste en décide souvent à son avantage, & à lancé ses traits meurtriers avant qu'on se soit mis en état de défense.

A l'égard des flux de ventre, & des dysenteries qui regnent quelquefois dans les Provinces, & qui sont plus communes dans les Armées, en Italie & en Piémont où j'ay vû presque toutes les campagnes une partie de nos Troupes affligées de ces maladies ; il ne m'a jamais paru qu'elles se soient communiquées d'un Officier à un autre campé sous la même tente, ni de soldat à soldat, quoique dans les Hôpitaux on n'en fit pas souvent la

différence, & qu'on y mit pêle mêle les dissenteriques avec les Fiévreux, & même souvent avec les blessés, qui prénoient assés souvent le flux de ventre, mais ce n'étoit pas à raison de la communication, ni de la proximité; puisque cet accident étoit ordinaire même aux Officiers qui étoient seuls malades dans des maisons particulières.

On sçait bien qu'il y a des Auteurs qui ont crû, que des dissenteries communes en certaines années dans les Villes, & les Campagnes étoient contagieuses; il y en a encore qui ont porté le même jugement pour des Rheumes, & des ophthalmies.

Mais si dans ces tems-là ces maladies étoient communes dans beaucoup de Villes, & dans des Provinces, ce n'est pas qu'elles fussent contagieuses, mais plutôt épidémiques; parce qu'il y avoit une cause générale, à laquelle tous ces malades avoient participé, comme on le voit encore dans certaines saisons, & ce n'est pas toujours les fruits printanniers qui les causoient, elles ont quelquefois plus souvent regné dans les violens hivers, & les années où le fruit étoit rare; c'est moins aussi les fruits d'Automne, que l'inegalité de la saison; puisque les dissenteries & les flux de ventre cessoient en Italie & en Piémont, d'abord que les soldats avoient mangé des raisins. Ainsi de ce que ces maladies étoient épidémiques, il ne faloit pas conclurre qu'elles

fussent contagieuses ; parce que sans que la contagion y ait aucune part , une cause générale peut affecter plusieurs personnes à la fois , & faire par tout , où elle se trouve , beaucoup de malades ; une mauvaise nourriture , les excez , les mutations promptes & subites du chaud & du froid dans un même jour , une transpiration inégale & interrompuë : toutes ces causes en particulier , ou d'autres semblables adjouïtes sont très-propres pour produire non seulement des Fièvres putrides ; mais encore des devoyemens , des dissenteries , des Rheumes , des ophthalmies , des rhumatismes , des pleuresies , & peripneumonies , des toux , des catharres , & il ne faut pas croire que c'est la frequentation qu'on peut avoir avec les malades qui fait qu'on le devient , c'est parce qu'on a ressenti les effets de la même cause & participé à son action ; chacun porte en ses entrailles l'appareil de sa maladie. Ce n'est pas ici le lieu de s'arrêter à l'æthiologie de ces fortes de maux épidémiques , & sur tout des flux de ventre , & des dissenteries dont on pourroit expliquer bien naturellement les symptômes , par tout autre cause que celles qu'on a suposées jusqu'à present.

On ne supose pas à faux & sans fondement que la cause conjointe des Fièvres putrides & malignes , des devoyemens , ajoûtons encore des pleuresies , ce qu'on peut faire avec asûrance & sans crainte d'en imposer & d'è-

tre responsable des événemens , est dans les premières voyes , dans l'estomac & les entrailles , la nature confirme souvent cette vérité , & pousse dehors cette même cause par l'une & l'autre voye , pour l'exposer aux yeux & la rendre sensible ; les émetiques , les purgatifs qu'on employe toujours avec succès dans toutes ces maladies ne laissent aucun doute de ce qu'on vient d'avancer , & suffiroient pour en cōvaincre. Les évacuations sont quelquefois si abondantes, qu'on a de la peine à comprendre comment un si grand amas de pourriture pouvoit être contenu dans les entrailles d'un malade. Ces matières poissées qu'on voit sortir tant de jours de suite , & tant de fois chaque jour du ventre des dissenteriques , & qui dans plusieurs malades surpassent le volume & le poids de toute la masse de leur sang ; ces côles , ces concrétions polipeuses d'un chile glaireux retenu dans les entrailles ; ces incrustations qui se forment couche sur couche , & qui s'attachent à la membrane véloutée & à la surface intérieure des intestins , qui sortent tantôt en grands lambeaux , & ressemblent assés à des membranes & imposent par cette ressemblance aux tuniques des intestins ; tantôt & le plus souvent coulent en portions brisées & hachées ; mêlées avec le sang qui s'échape des vaisseaux capillaires , quand elles s'arrachent avec violence , & se montrent sous la forme de sanie

& de pus ; quoiqu'il n'y ait jamais ni ulcères ni excoriations dans les boyaux , mais seulement phlogose & inflammation & quelquefois cangrène , comme je l'ai tant de fois observé , sont autant de preuves évidentes & bien sensibles de la cause matérielle de ces sortes de maladies , & du produit des fausses digestions.

Il en est de même des pleurésies & peripneumonies , à cela près , qu'aux flux de ventre la matière reste dans les premières voyes , & qu'aux pleurésies elle passe dans les vènes & s'infiltré dans les poûmons. Il est étonnant que ces maladies soient si fréquentes , si aiguës & souvent si mortelles , & qu'on ne reconnoisse pour les produire qu'un froid qui succede subitement à une chaleur , ou à quelque violent exercice , & à des causes exterieures de cette nature , occasionnelles à la verité ; mais d'elles mêmes incapables de produire des maladies si aiguës & si dangereuses , n'y ayant entre elles & leurs effets aucun rapport , ni proportion suffisante.

Je n'ai jamais vû en pays chauds , ni en pays froids ou temperés aucune des pleurésies , que décrivent les Auteurs , & s'il y en a elles sont bien faciles à guérir ; une transpiration rallentie ou interceptée par le froid , peut être bien-tôt rétablie sans beaucoup de remédes : mais quand il y a un apareil de pourriture dans les entrailles , qui mis en

mouvement par quelque cause extérieure s'infinuë dans les vènes , comme il est facile de s'en convaincre par les effets qu'il y produit , on ne sçauroit être trop prompt à détourner le cours de ce qui est encore dans les premières voyes. Ces sortes de maladies étant communes comme elles le sont dans tous les pays , il est surprenant que depuis tant de siècles , les Praticiens qui ont vû sortir du corps des pleurétiques une si abondante quantité de matière chassée souvent par le seul mouvement de la nature , ayent persisté à l'usage de la saignée comme premier & principal remède , à cause qu'il y a inflammation dans un organe , à la vérité des plus importants aux usages de la vie : mais s'ils avoient réfléchi & considéré que cette inflammation dépend de la pourriture , qui passe des premières voyes dans les vènes , & s'infiltré dans les pòumons , qu'il faut regarder comme un autre réservoir qui se remplit , s'il ne vuide à proportion qu'il reçoit d'un premier qui est dans les entrailles , ils auroient fait moins d'usage des remèdes qui vident les vènes , que de ceux qui vident les premières voyes où est la source de la matière qui engorge les pòumons. J'ose même dire que les sueurs ni l'expectoration de la matière , & de la cause conjointe par les crachats , procurés par la seule operation de la nature , plus abondamment qu'on n'auroit jamais pû l'espérer des

remèdes les plus puissans & les plus efficaces, n'ont pas néanmoins sauvé les malades, qui après de si heureux présages sont morts à la fin suffoqués; parce qu'il ne s'est pas vuïdé par toutes ces voyes autant de la cause de la maladie qu'il en est entré; c'est pourquoy dans des maladies aussi aigues & dont le terme est si court, il ne faut pas se fier à tous ces efforts de la nature, quelques grands & copieux qu'ils puissent être. Les crises sont trompeuses, sur tout dans les commencemens des maladies, & il ne faut pas même dans celles-cy comme dans quelques autres, avoir égard aux évacuations naturelles. C'est dans ce cas que j'ai guéri promptement une femme pleurétique qui crachoit abondamment & à gros boüillons le sang, & qui suffoquoit par la violente douleur de côté, en la faisant vomir dans le tems même que ses regles couloient avec excez.

Il est vrai qu'il se fait durant le cours de la maladie des reproductions morbifiques; mais c'est toujours en conséquence des premiers amas, qui étouffent les levains & corrompent les bouillons & la nourriture que prennent les malades. Pour procéder donc en bon praticien à la guérison de ces maux, il n'y a point d'autre party à prendre qu'à vuïder efficacement & sans perdre du tems cette nourriture, de peur qu'on ne perde l'occasion en temporisant comme faisoient nos dévanciers, & en

préparant cette matière , qui n'est déjà que trop préparée ; puisqu'elle s'échape & coule dans les vénes , & que même au lieu de vouloir la rendre fluide , il faudroit plutôt l'épaissir pour en arrêter le cours , afin qu'elle ne fut pas en état de se déplacer , & de s'introduire dans le sang. Et c'est un abus , permettez moi Messieurs , de le répéter ici en passant , que d'avoir recours à la saignée dont on a coutume de faire un fréquent usage dans toutes ces maladies , qui ne dépendent très-certainement que d'un appareil de crudité & de pourriture ramassé dans les premières voyes en conséquence du défaut des digestions des alimens ; & l'abus est d'autant plus pernicieux que ce secours est employé & réitéré plus de fois consecutives : qu'en peut-on attendre sinon la mort du malade , le fluide corrompu qui croupit dans les premières voyes , vaut-il mieux , que celui qu'on aura tiré des vénes, dont il va prendre la place ? Mais dira-t-on , c'est pour désemplir les vaisseaux , pour faciliter le mouvement progressif du sang , & diminuer celui de fermentation , c'est en un mot pour prévenir les accidens qui arrivent par la plénitude des vénes. Je réponds que le sang ne fermente & ne bouillonne plus violemment dans les Fièvres , qu'à raison des matières étrangères qui s'y sont introduites, & qu'il n'y a qu'à tarir la source de ces matières pour parer à tous les accidens & faire finir bien-tôt

la maladie ; parce que ce qui se fera auparavant insinué de la cause matérielle & conjointe dans le sang , ne sera pas capable de l'entretenir & de la faire durer long-tems : une maladie qui dépend du vice des fluides , ne sçauroit continuer , si elle n'est entretenüe par une cause reproductrice ; il faut une nouvelle matière tant pour les redoublemens d'une Fièvre subintrante , & continue, que pour les accès d'une Fièvre intermittente ; pour la durée & la continuation d'une Fièvre de quelque nature qu'elle soit , & pour toute autre maladie il faut une nouvelle cause ; tout effet nouveau présupose toujours une cause nouvelle ; si les effets sont semblables , la cause l'est aussi , & la diversité qui se trouve entre eux ne dépend pas toujours de la cause ; mais des humeurs & des sujets sur lesquels elle agit ; s'il en arrive d'extraordinaires & que la mort s'ensuive , c'est parce qu'on a laissé passer ces corruptions dans les vènes , & qu'on n'a pas profité du tems où elles étoient encore dans les entrailles & sous la puissance des remédes propres pour les vider : quand elles se sont une fois échappées des premières voyes , il ne faut plus espérer de les retirer des vènes par des saignées réitérées , d'autant qu'il n'y a pas raison de penser que ces matières , dont les parties integrantes ont plus de volume que celles du sang sortent par l'ouverture de la vène préféablement au sang. Il

n'y a pas beaucoup plus à compter sur les voyes de l'insensible transpiration des sueurs & des urines , l'événement en est toujours bien douteux , à moins que les forces du sang ne soient bien supérieures à celles des corruptions qui s'y sont introduites.

Quand on a manqué la cause , on n'en peut plus combattre que les effets , contre lesquels il faut diriger toutes ses vuës & ses remèdes , & oposer à chacun en particulier ceux qui sont propres pour les détruire ; en un mot , il faut tenir dans les Fièvres putrides dont la cause à débordé dans le sang , le même chemin que vous avez sagement pris , Messieurs , pour les pestiferés , on n'a dans l'un & l'autre cas qu'une indication générale à remplir , qui se termine aux produits ou aux accidens , & c'est à peu près la même chose en fait de pratique de médecine , de ne pas connoître la cause d'une maladie , que de la connoître quand on n'est pas en pouvoir de la combattre.

La cause des Fièvres putrides est bien connue , on n'en sçauroit douter : on peut tant qu'elle est dans les premières voyes la vider & s'en défaire ; mais quand elle n'y est plus , qu'elle s'est jettée dans le sang & qu'elle y a produit ses effets , les remèdes qui pouvoient l'arracher de sa manière , n'ont plus de prise sur elle , il ne sert à rien qu'elle soit connue , c'est tout de même que si elle ne l'étoit pas.

il faut traiter ces malades comme les pestiferés , se retrancher sur les accidens & les Symptomes , de même que pour le traitement de la Peste , dont la cause est inconnüe & si l'on n'a pas le bonheur de guérir beaucoup de malades affligés de la Peste , il est bien rare pareillement qu'on sauve beaucoup de ceux qui sont atteints des Fièvres malignes , quand l'apareil de la pourriture , & une grande partie de la cause matérielle & conjointe s'est insinuée dans la masse du sang , & si l'on est contraint de n'employer quelquefois pour les Fièvres malignes , que les mêmes remèdes dont on se sert dans la Peste , c'est que quand on ne peut rien contre la cause , il faut agir contre ses effets. Les purgations , & les saignées ne réussissent pas mieux alors dans les Fièvres malignes , qu'elles peuvent réussir dans les traitemens des pestiferés. Lors que la cause est dans le sang , elle est hors de leur portée & a déjà produit ses effets , & tant d'accidens divers qu'on auroit pû éviter , si pour la vuider on avoit profité du tems de son séjour dans les premières voyes : on auroit sauvé le malade qui succombe enfin à la violence des Symptomes. Il faut donc procéder dans ces fortes de cas , comme dans la Peste , avec cette difference que l'on ne connoit pas la cause de celle-cy ; que l'on ne peut la combattre dans aucun tems ; qu'elle ne fait pas séjour dans les premières voyes ;

qu'on ne peut point s'oposer à son insinuation dans le sang, ni par conséquent prévenir ses effets que l'on ne sçauroit pas même comparer avec ceux des Fièvres malignes, à raison de leur grandeur, du peu de tems que le venin employe à les produire & de la difficulté à les combattre & à les vaincre, & si les remèdes ont du succès sur quelques malades comme dans les Fièvres malignes, c'est que dans l'un & l'autre cas, la cause est moins abondante; mais ils sont plus souvent inutiles dans la Peste; parce que le sang par sa force, & sa vigueur naturelle peut bien mieux résister à la pourriture qu'à l'action du venin pestilentiel contre laquelle le sang le plus vigoureux, & le plus spiritueux ne sçauroit long-tems se deffendre: Mais comme sa puissance est toujours proportionnée, de même que celle des autres venins à la quantité qu'on en reçoit, c'est par cette raison que les uns meurent subitement; que les autres résistent quelques jours, & qu'il s'en trouve qui étant promptement secourus par de bons & salutaires remèdes évitent la mort. Les pestiferés qui n'ont reçu que peu de venin & dont le sang est plus balsamique & sulphureux, & par conséquent plus en état de se défendre & de résister à la dissolution, guerissent moins par les éruptions, que parce qu'ils ont humé peu de venin, & les éruptions dénotent la force du sang, & la petite quantité du venin.

Si la Peste fait plus de mortalité en hiver & dans les pays froids , que dans les saisons & les climats temperés ; c'est parce que les voyes de la transpiration sont plus ouvertes , que le sang se dépouille plus par consequent de ses excremens , & des impuretés qui amortissent l'action des parties élastiques & spiritueuses , des sulphureuses & balsamiques , & énervent le sang & diminuent de sa force , si nécessaire pour résister à la désunion de ses principes , & à l'action du venin.

Sur le succez que vous retirés , Messieurs , des saignés , des vomitifs & des purgatifs. Je ne puis m'empêcher de vous témoigner mon étonnement ; parce que s'il est vrai que la Peste consiste dans un venin, comme ses effets le manifestent assés , auroit-on pû jamais imaginer que ces sortes de remédes fussent propres pour l'éteindre ! Grand motif de reflexion à l'égard de la providence. * Si Dieu par les decrets de sa justice a voulu dans le tems punir son peuple par une maladie dont la cause est impenétrable , & contre laquelle personne n'a trouvé encore aucun reméde spécifique , son infinie misericorde ne nous a pas absolument privés de tout secours ; il préserve de la contagion non seulement la plûpart des Magistrats préposés pour la subsistance des malades , les Confesseurs , les Médecins qui sont occupés à leur rendre tous les services

* Et erit
in die il-
la; sibilab-
it Dñs
musca
qua est in
extremū
fluminū
Ægypti,
& api,
qua est in
terra
Assur.
If. cap. vij.
vers. 18.

services possibles; mais encore il a bien voulu que les remèdes les plus simples, les plus aisés, les plus familiers, les plus communs & généralement les plus connus dévinssent favorales & propres aux accidens des pestiferés. Bien plus, ce en quoi on doit admirer encore davantage son infinie bonté, il nous en a donné un général & infaillible si nous en voulions profiter, & si nôtre avarice & nôtre cupidité insatiable pour le gain & les richesses ne nous exposoit pas tous les jours à la contagion, & aux aproches de ce terrible fleau.

Si la Peste est contagieuse, si elle cause des morts subites, une prompte & nombreuse mortalité, qu'elle soit incomparablement plus meurtriére que les Fièvres malignes & toute maladie épidémique, dont elle differe absolument par ces trois effets qui lui sont propres, comme je ne pense pas qu'on en puisse plus douter, on peut en échange, ainsi qu'il a été cy-devant insinué, facilement s'en garentir & se défendre de la contagion, & par consequent de tous ses autres terribles effets: soit qu'elle vienne à droiture du Lévant, ou qu'elle soit transferée d'une Ville à une autre, sa cause est toujours renfermée & contenuë dans quelque marchandise, contre laquelle on peut de plusieurs manières se mettre en assurance: au lieu que la cause des Fièvres malignes & des maladies populaires,

étant généralement répanduë, & souvent dans des choses nécessaires à la vie, on ne peut que très-difficilement en éviter les impressions & les premiers effets, on n'a jamais vû aussi qu'on ait pris aucunes mesures pour en arrêter le cours; parce que de tout tems on a bien jugé qu'elles seroient inutiles, non pas parceque la cause en est invisible; car celle de la Peste l'est de même; mais plutôt parce qu'on a été persuadé qu'elle n'étoit pas contagieuse comme la Peste contre laquelle on a pris de tout tems des précautions, cet usage une fois établi n'auroit pas été continué, si l'expérience n'en avoit souvent confirmé la nécessité & la réussite, & c'est en effet le grand & l'unique remède, ou tout au moins le plus sûr: & qu'on ne dise pas qu'on ruine le commerce par les mesures sévères que l'on prend; que les manufactures cessant tous les ouvriers seront réduits à l'aumône: la famine d'un côté, & la Peste de l'autre. Voilà deux terribles extrémités; mais de deux maux il faut éviter le pire: La Peste est un plus grand mal que la cessation du commerce, il ne cesse pas même par les précautions établies, il souffre seulement par quelque retardement, par les opérations que l'on fait sur les marchandises avant de leur permettre l'entrée dans la Ville. Que les ouvriers cessent de travailler, on a un remède pour les empêcher de mourir de faim; mais il n'y en a point

contre la Peste, ces trente mille ouvriers mourront, & cent mille autres après, & par le même moyen qu'on prétend d'entretenir le Commerce, on risque de le ruiner entièrement : le meilleur parti qu'on puisse prendre pour le conserver, c'est de se maintenir en bonne odeur avec ses voisins, & les étrangers ; de ne rien oublier pour se mettre non seulement en sûreté contre le mal ; mais encore à couvert de tout soupçon. Si les manufactures cessent pour quelque tems, elles ne seront pas pour cela absolument détruites ; pourveu que l'on conserve les ouvriers en leur donnant du pain : mais si la Peste les fait mourir, les Arts & les métiers de long-tems ne seront rétablis. Il ne faut point se flater à raison de l'éloignement du mal, ni beaucoup compter sur les esperances qu'il finira bientôt, qu'elle preuve en a-t-on ? il peut aller bien loin & reprendre de nouvelles forces quand il paroît s'éteindre.

Permettez-moi, Messieurs, avant de finir de faire quelques reflexions sur les remèdes.

Il est bien difficile d'arrêter le cours des causes malignes, qui agissent immédiatement sur le sang, & plus elles sont puissantes, plus vite aussi font-elles leurs effets, qu'on ne sçauroit éviter qu'en prévenant les causes : on le peut à la vérité dans les maladies de pourriture, & si l'on ne peut pas se défendre contre leurs premiers effets, on le peut néanmoins con-

tre les seconds & les produits placés dans les entrailles ; mais on n'en peut pas faire de même à l'égard de la Peste, il faut pour en éviter les effets être en garde contre la cause, il ne faut pas s'y exposer, ni se fier à tous ces remèdes de précautions, dont chacun vante le sien, & la plupart sans en avoir aucune expérience; ni à tous ces Elixirs, & cent sortes de compositions chimiques, spiritueuses & volatiles, qu'on prône pour spécifiques. Je n'ay pas de la peine à croire, Messieurs, que vous n'en ayez vû aucun bon succès, & que c'est toujours inutilement & au préjudice des malades que vous en avés expérimenté de tant de sortes. Je ne sçay, si je me trompe, mais je n'estime pas que ce soit dans des préparations si pompeuses & si recherchées, qu'on peut trouver les spécifiques contre la Peste. J'avouë que le venin est bien subtil ; mais il ne s'en suit pas qu'un remède volatil & spiritueux, & qu'une quinte-essence soit propre pour le combattre & le détruire.

On ne se sert pas de remèdes volatils & spiritueux pour éteindre l'inflammation, & les fervides impressions que font les cantharides sur la vessie de l'urine, ni pour exterminer la vermine. D'ailleurs, comment pouvoir espérer que ce spécifique détruira le venin de la Peste, puisqu'on ne le donne qu'après coup & quand ce venin à produit ses effets, il semble qu'il seroit bien plus à propos de les prévenir, & que le spécifique devroit par cette

raison être pris avant son insinuation dans les vènes , ou bien l'employer immédiatement au tems que le venin se glisse dans le corps , s'en servir comme préservatif , & en faire un usage habituel.

Mais supposé qu'on prenne tous les jours de ces sortes de remèdes spiritueux , n'aura-t-on pas juste sujet de craindre , qu'ils ne portent plus de préjudice , qu'ils ne sçauroient faire de bien , non seulement parce que l'usage fréquent de tous les remèdes spiritueux est dangereux ; mais encore parce que dans ce cas , il vaudroit mieux fermer les pores du corps que de les ouvrir plus qu'une juste transpiration ne l'exige , & resserrer la liaison des principes de la masse du sang , que de les écarter. Il n'y a pas également à craindre de la part des remèdes d'une nature fixe , tempérée & adoucissante ; & je pense que ceux qui sont propres contre tous les vers & les insectes seroient les plus convenables.

Mais puisqu'on n'a pas encore découvert ce spécifique & que quand on l'auroit trouvé , il seroit presque impossible de le donner aux malades à tems précis & qu'après coup ; parce que la cause de la Peste ne se manifeste que par ses effets , il paroît que l'usage ne serviroit que pour les accidens & les Symptomes. Je prévois , Messieurs , la reponse que feront les gens à secrets : ils avoüeront qu'un seul & même remède ne peut pas éveiller ,

endormir , animer , calmer , évacuer , & referrer : mais que dans la Peste comme dans les autres maladies, en détruisant la cause, on en prévient les effets , que si elle est une fois vaincuë , on n'aura point d'effets à combattre, & que pour guérir les maladies , il faut remonter à la source , attaquer la cause dans son origine , & non pas les Symptomes , ce raisonnement & ces consequences sont très-justes , il en faut demeurer d'accord : mais en attendant qu'ils nous fassent part de ce grand remède , & qu'ils nous aprennent l'usage qu'il en faut faire , le tems favorable de le donner, & qu'il nous répondent du succès , on ne sçauroit rien faire de mieux que d'employer ceux qui sont propres à remplir ces diverses intentions pour guérir les malades , & ne pas les abandonner à leur sort : la cause de la Peste étant ignorée aussi bien que le spécifique pour la combattre ; il n'y a pas d'autres party à prendre ; il faut s'en tenir aux remèdes qui sont connus , & suivre la méthode que vous avés si judicieusement & avec succes mise en pratique : secourir les malades dans les accidens les plus pressants , & par des remèdes apropiés à chacun des Symptomes , en soutenant en même tems les forces de la nature pour la mettre en état de surmonter la cause.

Vous faites observer , Messieurs , que la saignée ne vous a jamais réüssi à la Canourgue , & qu'elle à été salutaire à Maruejol qui

n'en est éloigné que de trois lieuës.

On ne ſçauroit rendre raiſon de cette différence ſans le ſecours de quelque cauſe générale : comme la différente température & conſtitution de l'air , des ſaiſons , ou quelques autres cauſes de cette nature , qui font bouillonner le ſang dans un tems plus que dans un autre , qui excitent comme les chaleurs de l'Eſté une abondante & exceſſive tranſpiration , & cauſent par conſequent de grandes diſſipations & des épuilemens ; ou comme le froid qui reſſerre les pores de l'habitude du corps , diminué & arrête trop promptement la tranſpiration avant que le mouvement des fluides ſoit ſuffiſamment rallenti , & qui produit par ce changement en Automne tant de maladies , ou les rend toujourns plus aiguës & plus dangereuſes.

Quoique la ſaignée ne ſoit pas propre pour tirer le venin des vénes où il ſ'eſt inſinué , en rallentiffant néanmoins le mouvement tumultueux de fermentation , qui ſuſpend le mouvement progreſſif , elle rend la circulation des fluides plus libre & peut procurer par la diſtribution égale qui ſe fait alors des humeurs , la ſortie des impuretés par les voyes générales de l'habitude du corps , & par tous les filtres deſtinés à la purification du ſang , & donner par conſequent iſſuë au venin , comme on le penſe , quelque part qu'il puiſſe être répandu dans la maſſe du ſang : effet qu'elle ne ſçauroit

pourtant produire par elle même , parce qu'elle ne peut laisser échaper du venin par l'ouverture de la vène , que celui qui se trouve mêlé avec la portion des humeurs qui en sort , & d'autant qu'on ne sçauroit diminuer la quantité du sang sans porter préjudice aux forces du malade , il s'ensuit que la saignée par elle-même ne sçauroit être favorable dans cette maladie , & qu'elle est souvent mortelle comme vous l'avez expérimenté à la Canourgue. Il est vrai qu'il en faut toujours revenir au derniers erremens de la pratique , qui concernent seulement les effets & les Symptomes , & conclurre par consequent que non seulement la saignée peut-être quelquefois utile pour les fins dont on vient de parler ; mais encore pour éviter les engagemens dans le cerveau , dans la poitrine , & les autres viscères essentiels , d'où dépendent toutes les ressources de la machine : mais cette opération doit être ménagée avec une extrême prudence ; car après tout rien n'est si important que de conserver les forces. Au surplus le bon & mauvais succès que vous avez expérimenté , Messieurs , de ce secours prouve certainement que le sentiment des auteurs qui le blâment , & de ceux qui le conseillent dans le traitement des pestiferés n'est pas sans fondement , & que les uns peuvent avoir raison , sans qu'on puisse condamner les autres.

Quant aux émétiques & aux purgatifs , je pense que l'effroi qui se répand dans les Villes où la Peste se déclare contribuë beaucoup à déranger les digestions , qui laissent dans les entrailles des produits défectueux aussi bien que les mauvais alimens , dont on est contraint de se nourrir , & si ces remèdes ne sont pas précisément oposés au venin pestilenciel , ni capables de le détruire & d'arrêter son action , leur usage cependant paroît nécessaire pour-que les corruptions , & les restes vicieux des foibles digestions ne concourent encore avec le venin pestilenciel à suffoquer les esprits , & les parties volatiles de la masse du sang , & ne la privent de la vertu qu'elle peut avoir de résister à cet ennemi étranger. C'est par cette raison que vous avés sagement usé de ces remèdes dans les commencemens de la maladie , & sur les fins qui ne sçauroient être exemptes de mauvais produits , accumulés pendant le cours de la maladie ; mais vous avés toujours employés ces mêmes remèdes dans tous les tems avec retenue & modération ; ce qui prouve , que ce n'est pas dans un apareil de corruption & de pourriture que consiste la cause de cette maladie; puisque d'ailleurs vous avés observé que les vomitifs fortement dosés ont été pernicious , & que même les purgatifs à la Canourgue étoient mortels , au lieu que dans

toutes les Fièvres malignes & putrides , ils ne réussissent jamais mieux que pris en grande & forte dose , autant les émétiques que les purgatifs , qui pour sauver les malades doivent être mis en usage non seulement à bonne-heure ; mais encore réitérés de près & souvent de deux jours l'un , quelquefois même tous les jours consécutivement quand le cas est pressant ; que la matière est fluide & toute prête à s'insinuer dans les veine. Et si ces remèdes ont quelque propriété contre le venin , on ne devroit pas attendre que les malades se portent mieux , & que son action soit éteinte ou fort diminuée , ce seroit quand elle commence à se manifester qu'il faudroit les faire prendre aux malades sans interruption , en soutenant au même tems les forces par des cordiaux : Mais vous me direz , Messieurs , qu'on trouve souvent des vers dans les entrailles qui donnent une preuve certaine de corruption. Je réponds qu'il est bien rare que parmi la populace qui se nourrit de mauvais alimens , de fruits , d'herbes , de légumes , il ne s'engendre des vers dans leurs corps , d'où ils sortent souvent sans le secours d'aucun remède , & quand ils y resteroient ils ne causeroient jamais les accidens que la Peste produit , pas même la Fièvre , & que ce n'est pas à cette cause , & à ces vers qu'il faut rapporter ni la multitude des maladies d'une Province , ni la prompte & fre-

quente mortalité & encore bien moins la contagion , parcé que dans ce cas chacun porteroit dans ses entrailles la cause de sa maladie , d'où certainement elle ne se repandroit pas dans les airs pour se communiquer. C'est une grande consolation aux habitans de cette malheureuse Province d'avoir les choses nécessaires à la vie, & un grand bonheur à vos malades de se détacher de tout si heroïquement; cependant pour bien que soit munie une place, il est difficile que durant un long Siège elle ne manque de rien , & la crainte est dans les aproches & non pas dans le fort du combat , il y a toujours quelque'une des causes générales qui accompagnent les horreurs de la Peste , & si la disette & la crainte ne disposent point à contracter une maladie , leurs effets peuvent la précéder ou la suivre , ce qui suffit pour déranger les opérations de l'estomac , & établir la nécessité des remédes qui voident le produit : mais ce n'est pas la première & principale indication , & s'il n'y avoit que cette cause à combattre , il y auroit bien peu de morts & même de malades.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que la racine d'Ipecacuanha est un reméde spécifique pour la Peste , il y a pourtant raison de penser qu'outre la vertu de vuidier par le haut & le bas , elle a encore celle de résister puissamment au venin , sur tout la seconde espé-

ce qui est blanche , c'est le sentiment commun qu'on a de cette plante dans le Bresil , selon le fameux Guillaume Pison , & je crois que dans les flux de ventre qui accompagnent la Peste , il vaudroit mieux à leur exemple la donner en infusion & tirer trois teintures de la même poudre pour les donner trois jours consecutifs : cette methode conviendrait d'autant mieux que les deux dernières infusions ne sont point ou que fort peu purgatives , & qu'elles s'insinuent promptement dans le sang , ce que ne fait pas la poudre en substance , qui sort pour l'ordinaire de l'estomac peu de tems après qu'on l'a avallée , quand on la donne en substance , de quelque manière qu'on s'y prenne , & c'est là le défaut de ce remède qui d'ailleurs est excellent , quoique pas plus spécifique que les autres vomitifs dans la dissenterie , & les autres dévoyemens ordinaires & c'est avec beaucoup de sagesse que vous avés préféré cette racine , & le Kermes mineral ou autres vomitifs qui sont trop violens. Les materiaux dont la poudre d'Algaroth , & le soufre doré d'antimoine sont tirés paroissent très propres pour l'extinction de la vermine , & de toutes sortes d'insectes : mais je crois que l'usage en est bien suspect , les pilules saponaires dont j'ay donné la composition pour toute sorte de dévoyement , & principalement pour la dissenterie ne cedent en rien à l'Ipecacua-

nha & sont mêmes plus seurs , sur tout si elles sont reïterées deux ou trois fois consecutivement , ou de deux jours l'un : il n'est pas difficile de juger si elles sont apropiées pour la destruction de tous les animaux qui s'engendrent dans nos corps , ou qui s'y insinuent , & cela par leurs ingrediens qui consistent à vingt grains d'Aloes , autant de rubarbe , & autant d'aquila alba ou mercure doux , sept ou huit grains de trochisques alhandal , deux grains du castoreum , deux grains de macis , & autant de canelle , sept ou huit gouttes de beaume du Commandeur du Perne , dont on fait avec le syrop de cichorée doublé de rubarbe des pilules. Je pense que comme il faut purger foiblement , & rendre ces pilules plus alterantes que purgatives , il est à propos d'ôter deux ou trois grains de trochisques alhandal , & substituer en place autant de grains de saffran : l'opération n'en est point fatigante , & elles ne réussissent jamais mieux , que quand elles purgent peu , c'est une marque qu'elles se sont attachées à l'enduit de l'estomac & des intestins , & qu'elles n'ont pas glissé dessus comme font pour l'ordinaire les autres purgatifs.

C'est dans les mêmes dévoyemens qu'on employe encore avec succès les potions huileuses faites avec deux onces & demie de quelque eau cordiale , demie once d'eau étherée de canelle , deux onces d'huile d'amandes douces

& une once de syrop diacode , en place duquel on met un grain d'extrait d'opium , ou douze & quinze gouttes de laudanum liquide. Cette potion est admirable pour calmer les douleurs , & disposer les couches des glaires à se détacher de la membrane veloutée des intestins , & à céder sans violence à l'action des purgatifs.

Vous m'avouerez , Messieurs , que de tous les remèdes il n'y en a point de plus certain, que les huiles pour étouffer les vers , & faire mourir les insectes , sur tout si l'on y mêle le jus de citron , ou quelques-uns des esprits acides qui sont les plus puissans exterminateurs de tous les petits animaux , qui font intérieurement la guerre à l'homme , vous remarquerez aussi , s'il vous plait , Messieurs , que tous les auteurs les font entrer dans presque tous leurs remèdes pour les pestiferés.

Et pour confirmer qu'on doit dans la cure de la Peste se proposer des antivermineux , c'est qu'il n'y a point de remèdes dont tous les Praticiens se sont alors servi , qu'on ne puisse employer avec succès contre les vers , & si parmy ce grand nombre de medicamens tant simples , que composés , on n'a pas encore reconnu qu'aucun fut spécifique , c'est peut-être parce que ces insectes venimeux ont produit leurs effets avant qu'on puisse les donner , & qu'il n'en est pas ici de même que dans les maladies où la cause n'agit pas tout d'un coup,

& où elle donne le tems de pouvoir moderer, & reprimer son action. Voilà précisément le cas de nous comparer à nos devanciers, qui pour guérir leurs malades des Fièvres intermittentes se servoient de la petite centauree, de la gentiane, de l'absinte & autres plantes ameres appropriées en général, & convenables pour ces maladies : mais qui n'avoient pas connoissance du quinquina spécifique pour corriger, cuire & digerer les humeurs qui les causent, pour deteger la poche de l'estomac, ouvrir les voyes des levains, & en un mot rétablir les digestions ; car si le quinquina est febrifuge, c'est parce qu'il est digestif, & cette écorce est d'autant plus spécifique qu'elle guérit la Fièvre sans en vuider la cause & sans qu'on ait besoin de purgatif, de saignée, ni d'autre remède ; pourveu qu'on l'employe avant que l'estomac soit surchargé de ses propres défauts, & qu'il se soit fait un amas considerable de crudités.

Vous-vous êtes servi, Messieurs, utilement de ce remède sur la fin des maladies pour calmer & guerir la Fièvre, qui a subsisté dans ceux qui par une grande agitation du sang avoient été travaillés de la phrénésie, & à qui il restoit des tiraillemens dans l'estomac accompagnés de nausées, & de vomissemens. D'où l'on peut conclurre, ce me semble, que si les pestiferés ont dans les premiers jours de la maladie des nausées, & même des vo-

missemens , ce n'est pas une preuve certaine qu'ils ayent dans l'estomac un apareil de pourriture qui produise ces accidens ; mais que ce sont là peut-être les effets du venin , qui par son acrimonie pince les fibres motrices de ce viscère , & qu'on pourroit bien se passer de vomitif & de purgatif comme ont fait beaucoup d'habiles praticiens , après en avoir vû presque toujors de mauvais effets , & de funestes suites , & qui se sont toujors uniquement appliqués à combattre ces accidens symptomatiques par des altérans spécifiques & appropriés qui leur ont réussi : que si pendant le cours de la maladie où il se fait des amas en consequence des mauvaises digestions , puisque toutes les fonctions naturelles sont languissantes, on peut vaincre ces accidens par l'usage du quinquina , quand elle est dans son declin & sur sa fin , on doit inferer qu'on peut encore bien plus facilement les surmonter les premiers jours , où il n'y a souvent aucun soupçon d'indigestion ni de plénitude , par l'usage du même spécifique , & bien d'autres altérans qu'on employe avec succès dans les vomissemens symptomatiques. Les mêmes accidens que l'on remarque dans les différentes maladies ne dépendent pas toujours d'une même cause : Le vomissement comme la phrénésie , le délire , les mouvemens convulsifs sont souvent excités par le mouvement violent , tumultueux , irregulier &

& inégal du sang & des esprits animaux , ou par le défaut d'équilibre qui doit être entre ces deux fluides ; souvent aussi le picotement & l'irritation que causent sur les tuniques du cerveau , sur les filets des nerfs , sur les fibres motrices des organes quelques corps étrangers , peuvent produire les mêmes effets , que les esprits acides & le laudanum donnés , non pas mêlés l'une avec l'autre ; mais en tems differens & éloignés , calment bien mieux que la saignée , qui à la verité est d'un secours admirable étant faite au pied , lorsque le sang est trop rarefié , que son mouvement est gêné dans le cerveau , & qu'il s'y porte avec fougue & impetuosité ; & étant faite à la jugulaire , lorsque cette liqueur s'arrête dans ce viscère , & que son retour est rallenti à raison de sa consistance ; parce que de quelque manière que la tête soit attaquée , il est important de la défendre promptement & de la délivrer , si non la vie avec toutes les fonctions de l'œconomie naturelle est bien-tôt éteinte ; & jusqu'à ce qu'on ait pourvû à son dégagement , on ne doit rien attendre de tous les plus excellens remèdes. C'est-là où est le grand ressort dont dépendent tous les jeux de la machine : Enfin comme l'expérience prévaut à tous les raisonnemens les plus probables , les vôtres Messieurs , nous aprénent que dans le genre de Peste , que vous poursuivés avec tant d'at-

tention , de courage & de succès , vous avés employé ce secours utilement dans plusieurs differens cas : mais vous nous faites remarquer que les saignées ont été mortelles à la Canourgue , & ont produits des bons effets à Maruejols , où les émetiques n'ont pas si bien réussi, qu'à la Canourgue , & que là les purgatifs ont tous été pernicioeux , quand au contraire à Maruejol ils ont été donnés avec succès. D'où l'on peut conclurre que les accidens de la Peste varient & demandent un traitement different , quoique la cause soit toûjours la même ; Et l'on peut conjecturer que ces variations dépendent moins de la diversité des temperamens & des climats , que de la differences des saisons.

) Vous avés fait , Messieurs , à mon avis un heureux mélange des esprits volatiles , & des remèdes spiritueux avec les électuaires , les cordiaux fixes , & les poudres besoardiques pour les assoupissemens , les abbatemens & les anéantissemens : les volatiles donnent tout d'un coup une impulsion trop violente au sang , & au lieu de le faire circuler & couler dans les vènes , les engorgeroient & rendroient par consequent ses voyes plus embarrassées ; les absorbans ni les délayans ne sçauroient lui donner dans un cas si pressant une assés prompte fluidité , & lui faciliter son cours. Les uns & les autres mêlés ensemble lui communiquent le mouvement nécessaire

& assés d'impulsion & de fluidité en même tems , & par conséquent la liberté de circuler , qui procure les dégagemens du cerveau , si l'on est attentif à donner ces remèdes fréquemment , & en petite quantité.

Au surplus la méthode que vous avés suivie en oposant à chaque symptome en particulier , les remèdes les plus convenables & les plus apropiés pour les combattre, est toute raisonnable ; on ne sçauroit espérer de guérir les malades de la Peste par une autre voye. Vous en connoissés mieux que moi les raisons qui ont été cy-devant énoncées : ce seroit risquer la vie des malades & s'en rendre responsable, que de faire des nouveaux essais des prétendus spécifiques qu'on pourroit vous envoyer , ou que vous auriés encore en main ; sur tout de ceux qui sont portés à un sublime degré de subtilité.

Je ne craindrois pas ni l'usage du beaume du Commandeur de Perne , ni l'Elixir de propriété de Paracelse préparé sur tout avec l'esprit de souffre , ni la teinture solaire , ou le liliam , la quintessence d'absinte , toutes les teintures amères aromatiques , en un mot toutes ces fortes de remèdes qui sont composés avec des gommes , des plantes dont on a tirés les teintures avec des menstrues tempérés , qui peuvent tous être donnés seuls & sans mélange ; je ne crois pas qu'on puisse user de même des esprits volatiles de crane

humain, d'urine, de corne de Cerf, de vipère, de l'esprit volatil huileux & aromatique de sylvius de le Boë, des gouttes d'Angleterre & autres remèdes spiritueux de cette nature, qui ne doivent jamais être donnés seuls, mais toujours accompagnés de quelques cordiaux fixes ou narcotique suivant l'exigence du cas, & il est à propos même de les donner en petite dose, & en échange à plusieurs reprises, par les raisons que l'on vient de rapporter.

Quant aux racines, plantes cordiales & alexitères, les poudres bésoardiques, les chaux des animaux, végétaux, minéraux & métaux & les autres altérans que l'on recommande, & dont on a fait tant d'expériences dans tous les tems des Pestes, aucun de ces remèdes ne sçauroit être suspect ni dangereux. Je crois même qu'on devoit en user plus fréquemment dans le traitement des malades, & pareillement pour se garentir de la maladie; afin de tenir toujours le sang dans sa fluidité & lui conserver son élasticité naturelle: on ne doit pas tout au moins négliger dans tous les lieux où la Peste regne, ceux qu'on peut employer extérieurement, certains parfums dans les maisons, sur les habits de ceux qui sont obligé de sortir & de s'exposer, quand ce ne seroit que le vinaigre, ou le soufre, à raison duquel quelque Auteur rapporte, que tout un quartier où les

mégiffiers s'en servoient pour leur manufacture ne furent point surpris de la Peste, qui affligeoit le reste de la Ville.

Enfin, je suis ravi Messieurs, d'apprendre que l'athiops mineral que je crois avoir proposé le premier comme un bon & grand remède contre le sentiment des anciens, qui condamnent le mercure, & toutes ses préparations dans la cure de la Peste, vous ait bien réussi dans les cas, où vous avés jugé à propos de l'employer, sur tout pour résoudre les Bubons rentrés, & les duretés & callosités qui restoient après ceux qui avoient supuré. Je croirois qu'il devoit encore être mis plus fréquemment en usage, dans tous les cas où le sang a de la peine à circuler, accident qui est presque inséparable des effets de la Peste; dans les opressions & les difficultés de respirer, les foiblesses du poulx, dans les assoupissemens, les délires, les mouvemens convulsifs, & pour le dire en un mot dans tous les symptomes de la Peste; car en quelque puisse consister le venin, quand ce ne seroit pas dans des insectes, il est certain, comme on en doit être convaincu par ses effets, qu'il coupe & tranche la liaison des principes de la masse du sang; or il n'y a point de remède qui puisse mieux que le mercure, amortir les pointes des sels rongeurs & caustiques, puisqu'il émousse celles de l'arsenic, de même que celles du sublimé corrosif, en sorte

qu'on peut le donner interieurement sans crainte , comme le sublimé doux ; l'Æthiops mineral est un excellent remède pour les pleurésies & pour toutes les inflammations des viscères , pour adoucir l'acrimonie des humeurs , pour tenir les voyes de la transpiration ouvertes , pour procurer les sueurs , si salutaires aux pestiferés , & dans tous les cas où le sang a aquis trop de consistance , & qu'il a de la peine à circuler , excepté dans le scorbut & principalement dans le cancer , où pourtant il est moins préjudiciable , que toutes les autres préparations de mercure. Il n'y en a point de meilleure pour insinuer par le dedans ce mineral dans les vénes. Je préférerois même le mercure violet , je veux dire , celui qui a été fait sans déflagration , pourveu qu'on ait fait passer & brûler deux ou trois fois dessus l'esprit de vin pour le dégraisser. Si c'est là un grand remède pour combattre les effets de la Peste , il paroît qu'il est encore très-convenable pour préserver de ce mal , & pour défendre le sang contre les impressions de ces malheureux insectes , pour les exterminer avant qu'ils ayent pénétré dans les humeurs , ou qu'ils ayent achevé d'y produire leurs funestes effets.

Ce que vous observés Messieurs à l'égard du sexe, dont les regles ont toujours été salutaires, paroît fort naturel ; un tel ordre dans les fonctions de l'œconomie animale est une

preuve , qu'il n'y a pour lors aucun changement ni alteration considerable dans les fluides , & que le sang s'est conservé à peu près dans son état naturel ; quelque effet qu'ait pû produire le corps étranger qui s'y est introduit, il n'a pû néanmoins en diviser les principes ni peut-être entrer dans le tissu de la masse.

Quand en place des règles il survient des pertes , on doit porter un jugement contraire & présumer que cet accident denote que les principes ont perdu l'arrangement qui étoit entre eux , & que l'union en est dissoute : ce qui ne se peut faire, que le venin n'ait pénétré dans l'interieur de la masse du sang , d'où l'on doit inferer les suites & les funestes effets qui suivent invinciblement cet état de dissolution.

Il y a bien d'apparence qu'il n'en est pas de même quand les règles ne font qu'anticiper le tems de leur retour , ainsi qu'il arrive presque toujours dans la petite vérole , la rougeole & mêmes les Fièvres putrides ; quand elles n'auroient disparu que depuis peu de jours , elles reviennent très-souvent dans les premières ébullitions de sang , & les premiers jours, sans qu'on en puisse tirer mauvais augure , ni rien décider pour les événemens.

C'est moins l'acrimonie & la saieure du sang qui produit les hémorrhagies & les pertes , que la difficulté qu'il a de suivre son

chemin ; ou à raison d'une trop grande rarefaction , ou souvent par le mélange des matières grossières , & mal digerées qui s'y sont insinuées : un vomitif dans ce dernier cas , fait mieux que plusieurs saignées répétées , qui ne vont qu'au produit & laissent subsister la cause ; je ne prétends pas cependant que dans la Peste , les hémorrhagies & les pertes arrivent par cette disposition de la masse du sang , & je crois au contraire qu'elles procèdent de la fonte & de la dissolution , ce qui est funeste comme vous l'avez observé : & en ce cas la saignée , ni les vomitifs , ni les purgatifs ne sçauroient y remédier , & produire aucun changement heureux.

Si les hémorrhagies du nez ont été salutaires , & les pertes mortelles , ne seroit-ce point encore une preuve qu'il faut ménager le sang , & qu'il est dangereux d'imiter certains Auteurs qui prétendent qu'il faut abondamment saigner ; car qu'elle est la voye plus avantageuse pour désemplir les vaisseaux que celle que la nature affecte dans le sexe , pour vider non-seulement le superflu du sang , mais encore ce qu'il peut avoir de plus défectueux & de plus impur : les effets qui viennent ensuite des suspensions & suppressions de ces écoulemens menstruels , prouvent assez combien ces mêmes écoulemens sont importans & nécessaires , il n'y a point de saignée qui puisse parfaitement su-

pléer ou valoir autant que cette évacuation naturelle ; cependant vous avés toujours remarqué que les pertes ont été mortelles , & que les hemorrhagies du cerveau ont été salutaires ; mais parceque le sang qui sort du cerveau n'est pas de pire condition que celui qui s'écoule par les voyes inferieures , la difference qui se trouve entre ces deux événemens si oposés ne peut pas dépendre par consequent de la qualité du sang d'une même masse , & si les hémorrhagies qui se font par les narines sont salutaires , ce ne peut être qu'à raison d'une moindre évacuation ; les artères & les vènes en effet qui sortent du cerveau , & par l'os cribreux & se répandent dans les narines , ne sont que des vaisseaux capillaires , par lesquels il ne peut sortir qu'une petite quantité de sang ; les vaisseaux qui aboutissent à la matrice sont au contraire grands & spatieux , & les artères , contre l'ordre ordinaire de la nature dans les autres viscères , y sont plus grosses que les vènes ; d'où il suit que par les mêmes raisons que cette disproportion est favorable pour les usages de cet organe , elle peut aussi influencer sur les causes qui procurent les pertes , qui sont d'autant plus abondantes , que l'on ne sçauroit apliquer & porter près des vaisseaux ouverts , comme sur ceux du nez , les topiques , & les remèdes convenables pour moderer ou arrêter l'évacuation qui s'y fait , &

qui continuë jusqu'à ce que les malades aient perdu avec leur sang prèsque toutes leurs forces.

Les hémorrhagies du nez qu'on peut arrêter quand elles sont immoderées sont encore salutaires ; parce qu'elles produisent des meilleurs effets, que les saignées de la jugulaire ou du pied , quand le cours du sang est rallenti dans les vaisseaux du cerveau , ou quand il y est porté avec trop d'impetuosité, qu'il y bouillonne & s'y rarefie : dans l'un & l'autre cas , le dégagement qui s'en fait par le nez est d'autant plus prompt & plus heureux , qu'il se fait par des rameaux qui tiennent aux grands vaisseaux du cerveau , & que par conséquent l'évacuation en est immédiate & faite de près ; on connoit assés combien il est important que ce viscère soit libre pour ses fonctions ; puisque toutes les opérations de la machine en dépendent , & que tout engagement dans le cerveau aussi bien en fait de Peste qu'en toute autre maladie , est de tous les symptômes le plus dangereux & le plus mortel ; que tant que la tête est occupée & embarrassée , il ne faut rien attendre de certain de la nature ni des remèdes , comme il faut tout espérer quand ses opérations sont rétablies , le cours du sang restitué , & le mouvement des esprits remis en liberté , la nature pour lors est en état de résister à une plus grande action du

venin , & de la vaincre enfin , aidée sur tout par des remèdes convenables que l'on employe en même tems.

Certains Auteurs raportent pour signe de la Peste que les femmes grosses se blessent ; que celles qui sont en couche en meurent , & que la Peste se joint à toutes les autres maladies qui surviennent dans une Ville infectée. On conçoit bien qu'une femme enceinte saisie de la Peste peut se blesser , & en mourir ; mais qu'une femme accouchée en soit frappée ; parce qu'elle est malade de son accouchement , cela paroît difficile à croire , aussi bien qu'à l'égard de ceux qui sont atteints d'autres maladies. Quand une Ville est infectée dans beaucoup de quartiers , il y a raison de présumer que le venin est dispersé dans l'air des ruës & des maisons ; mais il n'y a que ceux qui les habitent & les fréquentent qui puissent humer assés de ce venin pour en être infectés & en mourir. Je conviens qu'il en faut moins pour les malades & les infirmes , que pour ceux qui sont en santé ; cependant quoique les femmes en couche aient perdu de leurs forces par les travaux de l'accouchement & par les vuidanges , il ne s'ensuit pas que si elles sont exemptes de ce venin avant leur alitement , il aille les assaillir & les surprendre dans leur lit ; elles peuvent mourir , comme il arrive souvent à celles qui accouchent dans les

Villes , où il n'y a point de Peste , par bien d'autres causes que celle de la contagion. Un Bourgeois qui ne sort pas de sa maison se conserve en santé , pendant que les domestiques , & le menu peuple qui vont à la provision , & chercher de quoi vivre étant exposés tous les jours déviennent à la fin malades & prennent la Peste : & un corbeau dans ses fonctions résistera long-tems , pourveu qu'il ne hume de ce venin que peu à la fois & de loin à loin ; le même harassé de fatigues , accablé de lassitude , épuisé de travail , chargé de puantes odeurs des cadavres , devenu plus susceptible de l'impression du mal qui l'environne mourra à la fin plutôt de foiblesse que de la Peste. Un autre sera entiché de ce venin , dont il perira ; mais parceque la maladie s'est déclarée par un point au côté & crachement de sang , on croira qu'il sera mort d'une pleurésie compliquée avec la Peste , & delà on jugera que la Peste se mêle avec toutes les autres maladies. On fait vraisemblablement de ces sortes de faux jugemens : dans une si grande confusion & un nombre prodigieux de malades, on n'a pas le loisir de bien examiner la nature des maladies, & il se peut bien faire , & je crois même qu'il n'y a pas lieu d'en douter , que tous ceux qui meurent dans une Ville infectée de la contagion , ne meurent pas de la Peste.

Quand par les puanteurs & les exhalaisons , qui sortent des cadavres à demi corrompus , les passans & les corbeaux tomberoient malades , ce sera plutôt d'une maladie de la nature des Fièvres putrides , que de la Peste , & pour preuve que ce qui transpire de leurs corps ne sauroit la causer , c'est que les Chirurgiens , & les personnes qui se devoient aux pansemens des Bubons , & des Charbons , devroient à plus forte raison la contracter ; car si le venin étoit relegué dans ces tumeurs , ceux qui les touchent & les pansent , n'en pourroient jamais échaper , & la première impression qu'ils recevroient de ce venin devoit se placer , ou du moins se faire sentir aux mains qui les touchent , comme il arrive dans bien d'autres pansemens , ce dont on n'a point d'exemple , que je sache dans celui de la Peste.

Après tout pour croire que la Peste se joint aux autres maladies dans une Ville où cette maladie sévit , il faut supposer que ce venin s'est étendu de toute part ; que ces insectes , le tems & la saison leur étant favorables pour leur multiplication , ont produit un nombre prodigieux d'essains , qui se sont répandus dans les airs des ruës & de là dans les maisons. Cela supposé on concevroit qu'il seroit bien difficile que beaucoup de personnes pussent être exemptes de quelque impression de ce venin plus ou moins considerable ; ce

dont on auroit quelque sujet de ne pas douter absolument, s'il est vrai qu'il éguillonne la nature, qu'il excite les ardeurs de la concupiscence & à peu près les mêmes mouvemens que les mouches cantharides, sur ceux qui dans une Ville, dans une même maison, & les infirmeries respirent l'air qui en est impregné, selon le rapport de divers endroits, & de plusieurs personnes qui ont rendu témoignage de la vérité de ce fait. Ceux qui sont d'une constitution robuste & dont le sang est rempli de parties volatiles, & élastiques sont en état de résister à une certaine quantité de ce venin; les autres qui sont malades ou languissans & valetudinaires dont le sang est apauvri, & dénué de parties spiritueuses ne sçauroient se défendre contre la plus petite portion, qu'ils en auroient reçû.

Non seulement quelques Auteurs croient que la Peste se joint à toutes les espèces de maladie qui arrivent dans les lieux où elle regne; mais il y en a encore qui prouvent par des faits & des histoires que les animaux communiquent aux hommes, & les hommes aux animaux la Peste, sans que les uns, ni les autres soient susceptibles de l'espèce qu'ils se communiquent mutuellement; & bien plus, qu'un homme peut porter sur lui la Peste, & la communiquer à d'autres avec qui il conversera & aura fréquentation, sans

que lui-même en soit endommagé. Ce qui ne sçauroit se faire constamment que par les habits, les nippes ou quelque marchandise qu'il porte; car une personne peut bien communiquer la cause d'une maladie qu'il portera sur soi, mais il ne sçauroit communiquer une maladie qu'il n'a pas. Vous avés un exemple du premier cas dans les brebis qui furent conduites de Correjac à la Canourgue, & du second non seulement dans la personne du forçat à l'égard de son Cousin; mais encore dans le fils de ce cousin par rapport à son beaufrere, dont il avoit emprunté le manteau pour faire son voyage de la Canourgue à Correjac, & aller assister aux funerailles de son pere mort de la Peste. Ce manteau, comme on n'en sçauroit douter, chargé à Correjac du venin de la Peste ne l'a pas pourtant communiquée à celui qui le raportoit pendant tout le cours du chemin qu'il a fait pour son retour; mais premièrement au fils de son beaufrere auquel il fut rendu la première nuit même, qu'il s'en couvrit dans le lit où il étoit couché avec cette première victime qui mourut dans les vingt-quatre heures, la mère quelques jours après, & lui enfin éprouva le même sort dans la même semaine.

Quant aux brebis & aux autres animaux qui portent laine, poil ou plume, on comprend facilement qu'ils peuvent retenir sur

eux le venin de la Peste , en quoi qu'il puisse consister ; puis qu'il est certain que les étoffes & les meubles qui en sont faits ont cette faculté. On sçait d'ailleurs & l'expérience de tous les tems a prouvé , que le venin de la Peste qui fait mourir les hommes , n'interesse en aucune manière la vie des animaux ; de même que celui qui infecte les bestiaux n'attaque point les hommes : on a sur cela plusieurs expériences qu'il seroit inutile de rapporter , & on a formé cy-devant quelques conjectures assés raisonnables pour ce fait qui supposé n'a pas besoin d'explication. Il n'est donc ici question que de la communication qui se fait de la Peste par un homme à un autre homme , sans que lui-même qui la porte , & la communique en reçoive les impressions ou tout au moins en devienne malade. Il y a véritablement sur ce cas beaucoup d'exemples ; mais comme vous , Messieurs , ni moi n'en avons pas été témoins , ce sera assés de tâcher de rendre raison s'il est possible de ce dernier que vous rapportés dans vos observations , à l'égard des deux beaux freres de la Canourgue. On ne sçau-roit présumer que le manteau qui fut prêt pour aller à Correjac n'y reçût du venin , qui étoit répandu dans la maison du cousin du Forçat mort de la Peste ; puisque le venin attaché à la veste , & aux bas qui lui furent donnés à la foire , l'avoit non seulement infecté

fecté & fait mourir ; mais encore qu'il ne fut dispersé sans doute dans toute sa maison ; puisque trois de ses enfans & sa femme eurent la même destinée. Ce fils du Forçat néanmoins à raison du peu de séjour qu'il fit à Correjac , & peut-être en partie hors de la maison de son père , n'eut pas le même malheur & fût assés heureux de s'en retourner sans y avoir contracté la maladie , ni dans son chemin par le manteau qu'il portoit. C'est son beau-frère & toute sa famille qui sans être allé à Correjac , ni s'être exposée comme lui , ont essuyé tout l'effet du venin de ce funeste manteau.

Il ne sera pas difficile d'expliquer tous ces phénomènes par le détail dans lequel on est entré cy-devant, en appliquant les réflexions qu'on a faites à chaque particularité : on concevra premièrement qu'il n'est pas surprenant que le manteau, quoique parsemé des insectes de la Peste ne l'ait point communiquée à celui qui l'avoit emprunté ; parce qu'à cause de l'intempérie & de la froideur de l'air dans un tems d'Hiver , & un pays de montagne , & peut-être à cause de la violence des vents , ces animaux se sont tenus recognés dans la laine du manteau. Mais excités à sortir de leurs loges & de leurs retraites par la chaleur des personnes couchées dans le lit sur lequel il avoit été mis , ils se sont répandus dans l'air qui en occupoit

l'espace , d'où ils se sont insinués avec lui dans le corps de ce petit enfant , qui est mort le premier , comme le moins capable de résister à l'action de ces animaux venimeux , & si le père n'est pas mort aussi-tôt que son enfant , c'est aparemment ou parce qu'il pouvoit mieux résister à l'action de ce venin , ou qu'il n'en avoit pas tant humé que son fils , enfin il est mort aussi bien que sa femme ; parce que le venin dispersé dans sa maison étoit sans doute assés abondant , pour qu'il en reçût successivement assés pour l'infecter entièrement. Ce fait est prouvé par la mort de sa femme qui n'en échapat pas , & qui mourut même avant lui , qui avoit été le premier exposé à l'action du venin , & qui vraisemblablement en avoit reçu quelque portion ; puisqu'il étoit couché avec son fils dans le même lit , & si l'un & l'autre n'ont été infectés par le venin qu'après qu'il a été dispersé dans la maison , le mari devoit mourir avant la femme ; puisqu'un venin assemblé dans un petit espace , dans l'étendue d'un lit, doit se communiquer plus abondamment que quand il est répandu dans une chambre & toute une maison. Mais pour rendre raison de ces deux derniers cas , il faudroit être informé exactement de toutes les circonstances qui les ont accompagné , & il seroit même assés inutile de s'y arrêter , parceque le premier suffit pour prouver ;

qu'un homme peut porter la Peste sur lui , & sans en être saisi la communiquer à d'autres personnes qui s'en aprocheront.

On peut de ce fait déduire une conséquence qui est bien plus importante , & que l'expérience n'a que trop confirmée touchant le vent , & conclurre qu'il ne sçauroit suffire pour la désinfection & la purification des hardes , des meubles , & par conséquent des marchandises ; puisqu'il est constant que le beau-frère qui avoit porté , & s'étoit servi du manteau en question & qui pendant son voyage avoit été exposé à l'air , aux vents & à toutes les injures du tems de la saison , n'a point été surpris & frappé du venin de la Peste , qui s'y étoit insinué , & qu'au contraire ce venin ne s'est manifesté que quand il a été à l'abri de tous ces ennemis. Ce qui prouve que si le vent n'est pas contraire à la purification des hardes , il n'est pas du moins toujours favorable ; parce qu'il est certain que l'air sur tout quand il est froid , ou que les vents sont forts & violents , obligent ces animaux ainsi qu'il arrive à toute sorte non seulement d'insectes , mais encore à beaucoup d'autres animaux , de se retirer dans le fonds de leurs cellules , de leurs loges les plus reculées & les concavités les plus profondes & les mieux fortifiées , pour s'en garantir & se mettre à couvert de toute insulte.

Il n'y a que le parfum fort & vigoureux

qui puisse les attaquer dans leurs retraites , & les combattre avec succez dans leurs retranchemens , ou le bain d'eau bouillante impregnée d'une bonne quantité de fels , ou autres semblables éguillons continué assés long-tems , qui puisse les exterminer ; car la lessive ne fait pas toujours mourir les vers qui font la gale ; ni le dissolvant de l'estomac , & les autres levains des entrailles ne détruisent pas tous les œufs des vers & des autres insectes qui entrent dans le corps des hommes & des animaux avec les alimens & la boisson. On ose même adjoûter ainsi qu'il a été cy-devant insinué que ces petits animaux, ainsi que les autres insectes craignent le grand air , & les vents , & qu'il n'y a qu'une douce chaleur qui puisse les inviter à quitter leurs domiciles , d'où il est naturel d'inferer que le vent dans un tems froid peut bien en détruire une partie & peut-être toute la race, quand il est rigoureux , & quand ils sont long-tems exposés à son action ; mais que l'air de lui-même ne sçauroit leur être fort préjudiciable pendant les chaleurs de l'été. Tout l'effet qu'il peut produire dans un tems chaud & calme , c'est de les obliger à se répandre ; mais il ne peut pas en exterminer totalement la race , & il y en aura toujours une partie qui ne délogera pas ; particulièrement ceux qui ne seront pas encore bien éclos ou forts, & les œufs qui seuls suffiroient pour faire

de nouvelles générations , & de tous ceux qui se feront repandus dans les airs , une partie se refugiera dans leurs domiciles & leurs premiers azyles , ou dans d'autres qui ne leur seront pas peut-être moins favorables.

C'est sans doute par l'insuffisance des operations qui se font dans les ports de l'échelle du Levant , que la Peste se repand de tems en tems dans les differens Royaumes de l'Europe. Le vent seul ne sçauroit suffire , sur tout quand les marchandises sont beaucoup chargées de venin , ou que les saisons sont plus favorables pour la multiplication de l'espèce de ces insectes venimeux , de même qu'elle l'est pour ceux qui sont naturels à chaque pays de l'Europe. Il y a effectivement des années, où les insectes naturels en ces contrées sont incomparablement plus abondans que dans d'autres : & sur cela quelques Auteurs ont fait une observation qui n'est pas peut-être toujours certaine : que dans les années qui précèdent la Peste , on voit une infinité d'insectes fourmiller dans les campagnes ; quoi qu'il en soit , cette observation a été vérifiée l'année avant que la Peste soit arrivée à Marseille , & l'année d'après qu'elle s'est répandue dans la Provence, où un nombre prodigieux de grosses sauterelles a ravagé les biens de la Campagne.

Non seulement le vent ne suffit pas pour la désinfection ; & ce n'est pas assés d'em-

ployer de bons & efficaces parfums , suivant les différentes formules qu'on trouve généralement dans les livres de tous les Auteurs , qui dans tous les tems ont écrit sur la Peste , plus forts , ou plus foibles , proportionnés en un mot à la nature des marchandises , dont les unes sont plus susceptibles , que les autres du venin , & en peuvent contenir & rétenir une plus grande quantité ; mais il est encore très important que des opérations si essentielles à la vie du Prince , & de ses Sujets , soient faites publiquement par des personnes d'une probité & d'une exactitude bien reconnues ; car un petit paquet de meubles , ou de marchandises , qu'on négligeroit , seroit capable de faire renaître la maladie , comme il est arrivé tant de fois ; & si la Peste se reveille dans les endroits où elle a été , c'est toujours parce qu'il est resté quelques effets qui n'ont pas été désinfectés ; où si elle dure plusieurs années dans des Villes & des Provinces , on doit l'attribuer au retardement des opérations nécessaires pour une générale & entière désinfection , tant des maisons que des meubles & marchandises : & ce sera toujours inutilement qu'on fera des retraites & des quarantaines , dans les Villes infectées , elles ne peuvent servir que pour empêcher la communication pendant ce tems-là , & ceux qui en sortiront , y eussent-ils demeuré un an , ne seront pas

moins susceptibles du venin , qu'ils l'étoient avant d'y entrer , & s'ils communiquent avec des personnes , des meubles ou autres sujets infectés ils prendront la Peste aussi-tôt que ceux qui n'ont observé ni retraite ni quarantaine : le point essentiel consiste à se défaire du venin , & à le détruire radicalement par de bons & efficaces parfums , sans quoi toutes les autres précautions , & toutes les plus sages mesures qu'on sçauroit imaginer seront toujours très inutiles. Quand on a un secret ennemi si redoutable dans sa Ville , ce n'est pas le cas de s'endormir , de demeurer dans le repos , & de se réfugier dans les retranchemens. Il faut chercher & fouiller par tout pour le découvrir & le combattre ; car on ne sera jamais en seureté , qu'on ne l'ait entièrement vaincu. *Lisez l'Errata alafin.*

Si la phrénésie a été fréquente dans vos malades à la Canourgue , & que ceux de Maruejol n'en ayent été travaillés que rarement ; c'est aparemment , parce que le sang bouillonne & fermente d'avantage en Eté, qu'en Automne ; qu'il se fait pendant les grandes chaleurs de considerables dissipations des parties douces & balsamiques de la masse du sang , qui couvroient & retenoient en sujection les sels & les puissances salines , lesquelles dégagées de leurs prisons , & délivrées de leurs entraves , sont en état d'exciter sur les tuniques du cerveau , sur les fi-

lets des nerfs , & sur toutes les fibres motrices du corps , des irritations & des ébranlemens , qui jettent les esprits animaux dans des mouvemens déréglés & des explosions tumultueuses ; & c'est peut-être aussi par cette raison , que les saignées ont été mortelles à la Canourgue , où vous estiés , Messieurs , pendant les mois des chaleurs , & non à Maruejol , où elles ont été plutôt avantageuses , parce que les habitans de ce dernier endroit ont eu le loisir de se rétablir des dissipations procurées pendant l'Esté : & comme la transpiration diminuë à mesure qu'on avance dans l'Hiver , que le sang se trouve plus chargé de parties volatiles & douces d'un côté , & de l'autre d'excremens quand la transpiration est considérablement rallentie : on comprend que la saignée a eu ses utilités , & a été salutaire en Automne , & en même tems pourquoi les Bubons , & les Charbons ont été plus rebelles , & que la guérison en a été plus difficile à Maruejol qu'à la Canourgue. A l'abondance des parties excrementueuses , il faut adjoûter la froideur & l'intemperie de l'air , qui de lui-même est le plus grand ennemi des playes & des ulcères , dont il retarde non seulement la consolidation ; mais cause encore tous les accidens qui surviennent , tant aux playes qui sont faites extérieurement dans les chairs , qu'aux blessures qui pénètrent dans les capacités qu'il rend

souvent mortelles , & qui ne le seroient que très rarement , quelques grandes & considérables qu'elles pussent être , & pour essentielles que soient les parties blessées , si l'entrée de l'air en étoit interdite , contre lequel l'Auteur de la nature ne les a pas sans raison munies de tant de tégumens. C'est l'air qui d'ailleurs produit la carie dans les os découverts ; car il est bien certain , & l'expérience le confirme chaque jour , que quand ils seroient tout brisés en menuës pieces par des causes extérieures , il n'y surviendroit jamais ni carie , ni exfoliation , pourveu qu'il n'y ait point de playe , ni d'ouverture par laquelle l'air peut s'insinuer & s'appliquer sur les os. Défendre l'entrée à l'air dans les blessures qui penetrent dans les ventres , c'est là en quoi consiste tout le mystère du pancement à secret , sans que le succement auquel on attribue tout le succès , y ait plus de part que certaines paroles , que les idiots prononcent ; il nuit au contraire bien souvent en donnant occasion à l'insinuation de l'air , c'est là le pancement naturel , dont on a vû en ces derniers tems de si promptes & si merveilleuses guérisons.

Les observations que vous avés faites , Messieurs , sur la différente manière de traiter les Bubons , & les Charbons servent à confirmer que la matière qui les forme est plutôt un produit & un effet , que la cause

même, & que le venin n'ajoute rien de singulier à la matiere, du moins par raport au traitement & à la cure ; puisque sans avoir égard à cette cause, ni à la matiere reténuë & infiltrée, vous avés reconnu par plusieurs experiences, qu'il faut attendre que la matiere des Bubons soit parvenuë à supuration & à une suffisante maturité, avant que de les ouvrir dans les pestiferés, de même que dans les autres maladies. Les bons Praticiens en effet mettent toujourns en usage les remèdes émolliens, & se sont servi de tout tems des cataplasmes apropiés pour conduire à maturité la matiere des Bubons, avant que de lui donner issuë & ne se pressent pas de les ouvrir, sur tout quand elle est glaireuse, & par consequent rebelle & difficile à être digerée, sans quoi on a bien de la peine à en consolider l'ouverture, & conduire l'ulcere à une cicatrice parfaite, quoique pendant tout le cours du pancement on n'abandonne pas l'usage des maturatifs.

Permettés-moi, Messieurs, de faire ici en passant une reflexion : que s'il étoit vrai, comme on le pense généralement, que la nature se décharge du venin de la Peste par les Bubons, les autres tumeurs, & les éruptions cutanées qui se forment dans les glandes, les chairs & sur la surface de la peau, on auroit bien tort, cette pratique supposée, de tenir si long-tems le loup ren-

fermé dans la bergerie , & qu'au lieu d'attendre que la nature se fit un passage pour expulser son ennemi , il seroit très-important de la prévenir , ou tout au moins de lui prêter les mains au premier signal , & au premier effort qu'elle seroit pour le chasser & le pousser dehors. Que si au contraire on est obligé , ainsi que l'expérience le prouve dans cette maladie , comme dans les autres , de suspendre l'ouverture des Bubons & d'attendre que l'humeur soit cuite & digérée , on ne doit pas , ce me semble , croire que la cause de la maladie y soit contenuë , ni par conséquent que la nature se décharge par ces abcès non plus que par toutes les autres voyes du venin de la Peste ; & il paroît , que les Bubons de même que les autres éruptions ne peuvent être regardés que comme des simples produits du venin & non pas comme une portion du venin , ce sont , dit-on des éruptions critiques , aussi bien dans la Peste comme dans les autres maladies , j'en conviens ; mais est-ce la cause qui les forme , ou les produits de cette même cause ? C'est là le point , dont il est question , & ce sera toujours , toute prévention à part , en faveur du produit plutôt que de la cause , que la question sera décidée , encore plus volontiers en cas de Peste , qu'en tout autre ; d'autant que le venin en quoi elle consiste est bien d'une autre subtilité , & d'une puissance supérieure

aux causes ordinaires qui produisent ces sortes de tumeurs dans les autres maladies ; & qu'on risqueroit par consequent bien d'avantage en retenant ce venin dans les Bubons, & en differant de lui donner issue. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai toujors crû, Messieurs, & que j'ay osé le déclarer ouvertement ci-dessus : que si les insectes qui font la Peste meurent bien-tôt après qu'ils ont été infinués dans les vénes ; & que si ce venin produit bien-tôt ses effets dans le sang, il s'y détruit lui-même au même tems, qu'il les produits ; & qu'il n'y a rien au surplus à craindre pour la communication de la Peste, ou tout au moins pour sa propagation de la part du corps des malades, ni des cadavres, non seulement à raison des Bubons ; mais encore des autres tumeurs & éruptions, pas même d'aucune des émanations qui en sortent ou s'en exhalent ; mais seulement de la part de leurs lits, de leurs nippes, de leurs habits, des meubles, des linges & des étoffes, qui servent de retraites à ces petits animaux, & où il se tiennent non seulement à l'abri des ennemis qui peuvent leur nuire, mais encore où ils trouvent une nourriture convenable, subsistent par consequent, & se multiplient comme font les autres insectes de tant de differente sorte d'espèces, qui sçavent se choisir chacun des domiciles apropiés & conformes à leur nature, où ils trouvent en mê-

me tems des alimens pour leur subsistance, & ce qui me confirme encore d'avantage dans ce sentiment ; c'est que vous raportés, après plusieurs Auteurs, qui comme vous ont assisté les pestiferés, que souvent les Bubons après s'être manifestés pendant quelques jours, ont disparus & sont rentrés sans que les malades en soient morts, ni qu'ils aient même ressenti aucune des fâcheuses suites qui surviennent dans plusieurs autres semblables cas. Ce qui prouve évidemment, ce me semble, que le venin de la Peste n'est pas renfermé dans les Bubons. Il faut porter le même jugement touchant les charbons, les autres éruptions & les tumeurs qui se forment dans les chairs, sur la surface de la peau, & toutes les émanations des pestiferés ; & quoiqu'on ait coûtume de faire un prognostic heureux, & d'en tirer un bon augure, sur tout des sueurs abondantes ; si l'évenement répond aux esperances ; ce n'est pas à mon avis, parce que le venin sort des vènes par toutes ces différentes routes ; mais plutôt parcequ'une petite portion de venin ne peut faire dans le sang qu'un mediocre changement, & ne produit ses effets que légèrement sur une portion de la masse ; de sorte que par la vertu & la force des parties volatiles & élastiques d'un côté, des sulfureuses & balsamiques de l'autre qui résistent à la division du mixte & du composé,

ce qui se trouve changé & perverti par l'action du venin , est poussé hors du commerce par le mouvement de fermentation , & porté par les loix de la circulation vers la surface du corps, où les portions les plus fines & les plus déliées exhalent par les voyes de la transpiration , & les plus grossières s'infiltrant & s'arrêtent , les unes à l'emboucheure des glandes miliaires , & à l'extrémité des vaisseaux capillaires , & forment les exanthèmes & le pource ; les autres qui ont encore plus de masse, se ramassent peu à peu dans les interstices des chairs , des tégumens & des muscles , & produisent les clouds , les pustules & les Charbons. La limphe souffre les mêmes altérations que le sang , & ses principes divisés & désunis , les parties grasses & terrestres s'arrêtent dans les glandes composées , où elles forment les Bubons ; & les féreuses fournissent la matière des sueurs , & des phlyctènes.

Mais quand le venin s'est abondamment insinué & répandu dans les vènes , tous les essais de la nature sont inutiles , les principes du sang sont tellement désunis , qu'il ne faut plus rien attendre de sa part , ni même je l'ose dire , des remèdes. Les malades meurent sans qu'on puisse voir , ni espérer aucune crise , ni charbon , ni Bubon , l'extrême foiblesse où ils sont réduits en fait la preuve, & fait perdre toute espérance. Quelques lé-

gères éruptions , s'ils ne meurent pas subitement , sur la surface de la peau , qui par leur couleur bien étrangère à celle du sang dans son état naturel , sont les seuls efforts d'une flâme toute prête à s'éteindre.

Tous les accidens , dont on vient de faire mention , arrivent souvent en des maladies où il n'y a aucun soupçon de venin, lesquels ne dépendent que d'une mauvaise nourriture , ou des défauts des digestions des alimens dans les premières voyes , dont les produits ont été insinués dans les vènes & mêlés dans le sang : au lieu que dans la Peste ils procèdent uniquement d'un venin étranger , qui indépendamment d'aucun vice des digestions & de tous les fluides destinés à l'usage de la vie & aux fonctions de la santé , a la puissance de déranger les rapports & la combinaison des principes de la masse du sang , de rompre les liens qui les tiennent unis dans une juste proportion , & un heureux mélange , & d'en saper les fondemens. Dans les premiers cas , ce sont les matières pourries & gâtées des alimens introduites dans les vènes qui font la matière des abcez , des Bubons , des Charbons & des autres éruptions ; dans le second ou la Peste , ce sont des portions du sang même , qui corrompuës & perverties par l'action du venin , ne peuvent plus subsister dans le commerce , rester en société avec les autres,

& suivre les loix de la circulation & non pas le venin lui-même , qui cherche issuë par tant de routes différentes. Le venin de la vérole ne sort pas par les blessures qu'il a causées , ni par les Bubons , par les abcez & les ulcères qu'il produit dans la suite , non plus que celui de plusieurs animaux venimeux par les playes qu'ils ont faites. Ce sont-là les effets du venin ; & la matière qui forme toutes ces tumeurs & ces éruptions , le produit de son action , & non pas le venin lui-même tant dans la Peste , que dans toutes les autres maladies.

Quoiqu'il faille tenir une conduite toute opposée à l'égard des charbons & qu'on ne doive pas attendre , qu'ils viennent à une loisible supuration , ni par eux-mêmes , ni par les secours des remèdes & des applications des cataplasmes , & autres secours topiques ; mais qu'il faille les ouvrir incessamment : ce n'est pas à mon avis pour donner issuë au venin , qui les a produit , & qu'on suposeroit y être rélégué ; parcequ'il n'y auroit pas de la prudence de le laisser en même tems croupir dans les Bubons ; mais parce que le sang cangreiné , qui en fait la matière y est arrêté & figé dans les chairs qu'il mortifie & prive de tout secours de la vie , & que la serosité qui s'en sépare chargée de sels caustiques & corrosifs est capable de ronger les parties voisines , & dé-

tendre

tendre par conséquent la mortification , de faire des sinus & de se creuser des routes de toute part , à moins que l'on ne lui ouvre promptement des passages en dehors par des scarifications , des incisions profondes , qu'on ne cerne la circonférence du charbon , pour séparer les chairs mortes de celles qui ont vie , & pour retrancher tout ce qui est noir & desséché ; afin de rendre la liberté au sang de suivre son cours dans les parties voisines , & d'éviter par ces opérations le progrès & l'extension du mal. N'est-ce pas là la même pratique qu'on observe dans toutes les cangreines & les sphacèles ? Et ce seroit fort inutilement qu'on appliqueroit des cataplasmes emolliens , & maturatifs ; puisque ces sortes de tumeurs ne viennent jamais à supuration comme les Bubons & les abcez ordinaires. Vous adjoutez , Messieurs , une observation , qui est digne de remarque , dont je n'avois encore ouï parler , & que je n'ai jamais eu occasion de faire : vous dites que les fusées & les sinus dans les Charbons se font presque toujours plutôt vers les parties supérieures , que vers les inférieures. Ce Phénomène me paroît fort singulier & difficile à expliquer : la situation horizontale , que tiennent les malades dans leurs lits , ne favorise pas plus la détermination de la matière vers le haut , que vers le bas & les côtés ; & la direction des fibres , quand elles

seroient droites & perpendiculaires, ne décideroit rien en faveur d'une part, qui ne fut égal de l'autre. Ne pourroit-on pas présumer que ce qui paroît un dernier & nouveau produit, est peut-être le premier ? que c'est le chemin & la route qu'a tenu la matière après sa première saillie ? Et comme celle qui forme des abcez dans les parties élevées, descend quand elle trouve une pente jusqu'à ce qu'il se présente un obstacle qui l'arrête & l'empêche d'aller plus avant ; de même la matière des Charbons s'est fait & s'est tracé une route comme souterraine, & cachée avant que de paroître & de se présenter au dehors. Ce qui arrive dans beaucoup d'abcez, dont la cause matérielle est souvent placée si loin de sa source, qu'on a bien de la peine à la découvrir, & à la reconnoître.

Si l'on tire enfin un bon augure à l'égard des sueurs abondantes qui arrivent aux pestiferés, & que l'événement reponde pour l'ordinaire aux espérances ; ne seroit-ce pas plutôt comme on a raison de le conjecturer ; parce que le sang a conservé sa force & sa fluidité, & qu'il n'a été insinué par conséquent dans les vènes, qu'une petite quantité de vènin, ou tout au moins, que ce qui y est entré n'a pas fait un changement considerable sur sa substance & l'union de ses principes ? que parce que la matière des

sueurs entraîne avec elle le venin qui s'y est introduit , comme on le pense communement : cette conjecture est d'autant mieux fondée , que les sueurs qui viennent naturellement sont toujours plus heureuses , que celles qui ont été provoquées par les remèdes.

Il ne me reste plus , Messieurs , qu'à faire quelques légères réflexions sur les observations que vous avez faites dans l'ouverture des cadavres. Vous ne croyés pas apparemment que les vers qui sont sortis des corps de quelques malades , & que vous avez trouvés dans quelques-uns des cadavres que vous avez fait ouvrir , soient des produits du venin de la Peste , non plus que les polipes , qui ne se forment & ne croissent pas dans une nuit , comme les champignons. La grandeur augmentée des viscères est une suite naturelle & ordinaire de la lenteur de la circulation du sang , & si l'estomac & les intestins ont aquis une plus grande dimension , il n'en faut pas chercher d'autre cause , que les vents que vous y avez remarqués.

Les changemens , que vous avez observés dans la couleur & la consistance de la bile contenuë dans la vescie du fiel des personnes mortes de la Peste , arrivent en beaucoup d'autres maladies , & la noirceur qui lui est survenuë fait conjecturer que le venin de la

Peste , quant à ses effets a quelque rapport avec les esprits acides , qui concilient à la bile cette couleur étrangère , plus ou moins foncée quand ils y sont mêlés. Mais comme on voit ce changement de couleur dans bien de cas , où il n'y a aucun soupçon de Peste , on ne sçauroit à mon avis , en tirer aucune consequence , qui ne soit douteuse : peu de chose fait varier les couleurs sur tout dans les liquides. Quant à la fluidité qu'elle a acquise suivant vos observations, on peut conclurre que les principes qui la composent ont été défunis ; & d'autant que chacune de ses parties integrantes est déjà de sa nature très-mince & très-déliée , il ne se fait point d'assemblage sensible des unes avec les autres ; chacunes mises en liberté ont plus de mouvement qu'elles n'en avoient quand elles étoient unies & liées ensemble , & le tout devient par consequent beaucoup plus fluide , qu'il ne l'étoit auparavant.

Il n'en arrive pas de même au sang & à la limphe , quand il se fait une division des principes qui les composent : les parties fixes & terrestres , les grossières , les grasses & sulphureuses , & les salines s'assemblent & perdent du mouvement qu'elles avoient dans le mixte ; les parties sereuses dégagées des autres qui les tenoient dans une espèce de repos , ou de moindre mouvement mises en liberté & degagées de leurs liens en acquiè-

rent d'avantage ; & comme elles n'en communiquent plus , elles reprennent & conservent tout celui qu'elles ont naturellement ; c'est pourquoy l'on peut dire , qu'il y a coagulation d'une part , & dissolution de l'autre dans le même mixte , dont les principes sont séparés comme dans le lait , quand les parties de beurre , ou de fromage se réünissent , & que le petit lait s'en sépare. Par où il paroît que les termes de coagulation & de dissolution ne sont point opposés , ni contraires dans le même sujet ; que l'on n'a pas plus de raison de dire que le lait est coagulé , que dissout , & que par conséquent le terme de coagulation , dont on se sert pour exprimer ce changement n'est pas convenable ; Cependant comme l'on juge plus ordinairement par le rapport des sens , quoique defectueux en mille manières , parce qu'ils ne nous ont pas été donnés précisément pour découvrir la vérité , & que l'on a vû un lait liquide dans son tout , sans avoir pû distinguer par les yeux les parties solides tenuës en mouvement , suspenduës & cachées dans le liquide , où elles nagent , quand ensuite on voit ces parties grossières du beurre & du fromage s'assembler en forme de corps solide à part , on dit que le lait est caillé ; mais dans la rigueur philosophique si l'on examine bien ce changement , & qu'on soit convaincu qu'il ne peut avoir été fait sans que

les rapports de connexité , & les liaisons par lesquelles les parties sereuses souûtenoient celles du fromage & du beurre en mouvement, n'ayant été rompuës & coupées , on aura plus de raison , ce me semble , de dire que le lait est dissout , que coagulé , puisqu'il y a une veritable dissolution dans un mixte , quand les principes qui le composent sont désunis & séparés les uns des autres. On avoïera tout au moins ; que le terme de coagulation n'est pas propre pour exprimer ce double changement, & que celui-ci aussi bien que l'autre de dissolution sont fort équivoques, comme on l'a autrefois insinué.

Il faut rapporter le même jugement au sang & à la limphe , dont les parties grossières, terrestres , salines & sulphureuses s'assemblent les unes dans les chairs & forment les charbons ; les autres dans les glandes & font les Bubons , & à n'en juger que par les sens , on ne sçauroit douter qu'il n'y ait coagulation dans le sang & la limphe ; mais si l'on fait attention que le même changement qui se fait dans le lait se fait également dans le sang & dans la limphe , on sera fort embarrassé de décider : & ce ne sera ni par le terme de coagulation , ni peut-être par celui de dissolution que l'on pourra expliquer ce changement , enfin l'on conviendra , si je ne me trompe , que l'un ni l'autre ne sont propres pour l'exprimer & en donner une

précise & juste idée ; parce que s'il y a des parties qui s'assemblent , & forment un corps solide d'une part , il y en a aussi qui se séparent & forment un corps plus liquide de l'autre , & on sera obligé après y avoir bien réfléchi , de convenir que ce n'est ni par le terme de coagulation , ni de dissolution qu'on peut expliquer l'action du venin de la Peste sur le sang & la limphe ; parceque sans examiner d'avantage la signification & la propriété de ces deux termes fort en usage , & communs en medecine , quoique fort équivoques , ils ne peuvent ni l'un ni l'autre séparément expliquer ces deux changemens qui arrivent en même tems , & par la même cause.

Mais parce que le venin de la Peste ne sçauroit procurer la désunion des principes qui entrent dans la composition de ces deux fluides , sans rompre les liens qui les tiennent unis , & que ce n'est qu'après que cette union est dissoute , que ces principes se séparent ; soit qu'en conséquence de cette division il arrive coagulation ou dissolution , ou toutes les deux en même tems , comme on vient de le remarquer , il faut convenir , que le venin de la Peste en quoy qu'il puisse consister ; qu'il soit de la nature des esprits acides , ou acre & corrosif , il a la propriété de trancher les liens qui tiennent en union les principes de la masse du sang , comme

Le vinaigre , le jus de citron , les fleurs d'un artichaut sauvage * dont on se sert à Montpellier pour faire cailler le lait : en un mot sous quelque genre de dissolvant qu'on puisse le mettre , acide , acre , ou insipide , on ne sauroit lui refuser la faculté & la puissance de produire cet effet , & il ne faut pas la confondre avec un simple épaisissement & une fluidité , ou plus ou moins de consistance & de liquidité , qui arrive souvent dans l'un & l'autre. Ce n'est pas ici en effet une condensation , qui approche , presse & resserre les principes dans un plus petit espace , ni une rarefaction qui les écarte , les éloigne les uns des autres , & leur concilie un plus gros volume ou une plus grande étendue ; le sang peut se condenser & se rarefier , & ces deux effets lui sont assés ordinaires sans qu'il se fasse néanmoins aucune confusion ni division dans le mixte ; ses principes conservent toujours entr'eux les rapports essentiels , & l'union subsiste indépendamment de l'un & de l'autre changement : mais si ceux qui ont plus de fluidité , & de mouvement abandonnent les autres qui ont plus de consistance , & de repos , & que les uns & les autres fassent divorce & quartier à part , on ne sauroit douter un moment que les liens qui les tenoient en union & en société n'ayent été brisés , de même que ceux du lait , quand le beurre & le froma-

* *Cinara
sylvestris
latifolia
C. B. in
Pin. 384.*

ge se réunissent , & que le petit lait s'en separe. Par où il paroît que le premier effet du venin de la Peste sur la masse du sang , est de rompre l'union qui est entre ses principes , & de couper les liens qui les tiennent ensemble (effet bien rare , & qu'il n'y a que les venins & les poisons qui puissent le produire) & que par conséquent la coagulation & la dissolution ne sont que les suites de ce premier effet. Et si pour le déterminer il falloit choisir un des deux termes , dont la signification fut moins équivoque , je préférerois celui de dissolution , quoique moins usité , parce que dans le sang & la limphe comme dans le lait , il y a une véritable séparation , & une réelle division des principes qui composent ces trois liquides , & qu'il est toujours certain qu'il y a dissolution dans un mixte , quand il est décomposé & que les principes qui entrent dans sa composition , sont absolument désunis & séparés les uns des autres ; quoiqu'après la division les uns conservent , ou prennent une forme solide en s'assemblant , & que les autres conservent leur fluidité , ou qu'ils en acquièrent , s'ils ne paroissent pas en avoir dans le mixte ; ou ce qui est la même chose , que les uns acquièrent plus de repos , & les autres plus de mouvement.

Le terme de précipitation , dont on se

sert en chimie pour exprimer l'assemblage & la réunion des parties d'un mixte dissout par un menstrue convenable , faite par elles mêmes & leur propre poids , ou par l'addition de quelque sel ou liquide qui fait lâcher prise au menstrue , & abandonner les parties dissoutes , me paroîtroit plus propre , que celui de coagulation pour exprimer l'assemblage du fromage & du beurre au fond du vaisseau , après que le lait est caillé & le beurre formé.

Au surplus il y a peu de liquide qu'on infinuë immédiatement dans les vènes , qui ne donne de la consistance à la masse du sang jusqu'à rallentir son cours , suspendre ses mouvemens de circulation & de fermentation , & procurer quelquefois la mort en peu de tems : il s'épaissit de lui-même , & perd sa fluidité quand il cesse de se mouvoir ; cependant toutes sortes de liquides ne tranchent pas les liens qui tiennent ses principes unis ; quoiqu'ils soient bien délicats & qu'ils puissent être facilement rompus ; Mais parce que le tissu n'en est coupé , que par des causes peu ordinaires , il ne paroît pas néanmoins qu'on ait raison de comparer le venin de la Peste , ni aux eaux fortes , ni aux poisons corrosifs : la trame en peut être coupée par toute autre cause de moindre puissance , & s'il est vrai que la dissolution des principes en soit faite

dans les pestiferés , comme il y a lieu de le croire , eût égard aux symptomes & aux effets , il est bien difficile d'en faire la réunion ; que si les parties grumelées du sang viennent à se briser à force d'être ballotées dans les vénes , ou par la violence & la quantité du venin , il arrivera pour lors une fonte générale , contre laquelle il n'y a point de remède ; de retour à la santé , ni d'espoir à la vie. Vous avés vû des preuves de ce changement extrême dans les cadavres que vous avés fait ouvrir , où vous avés trouvé le sang totalement dissout.

Achevés Messieurs , achevés de vaincre un ennemi si formidable ; afin qu'il ne vienne pas jusqu'à nous , & que nous puissions bien-tôt avoir le bonheur de vous voir revenir victorieux , & de vous embrasser comme nos libérateurs.

Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si long-tems à vous faire reponse , & encore bien plus de l'avoir faite si prolixie , & sans doute bien ennuyeuse ; ayez égard , je vous en supplie , à ce que je suis naturellement paresseux , & chargé de beaucoup d'affaires différentes , sans compter que nous ne sommes pas ici guères moins occupés à nous garantir de la Peste , que vous à guerir les maux qu'elle fait. Conservez vous cependant & prenez un peu plus de soin de vôtre santé en rétablissant celle des habitans de la Pro-

vince infortunée où vous êtes ; & faites-moi la grace , je vous en conjure , d'être bien persuadés de la très-parfaite estime , & de toute la considération possible avec laquelle j'ai l'honneur d'être ,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur ,

GOIFFON.

*A Lyon le dix-huit Fevrier,
mil sept cent vingt-deux.*

Fautes principales à corriger.

Relation en François.

Page 8. ligne 14 venimeux , *lisés* vermineux.

Page 13. ligne antépenultième l'œthiops , *lisés* l'æthiops.

Relation en Latin.

Page 30. lign. 9. parte declivioni , *lege* parte superiori.

Page 31. lign. tartaris , *lege* tartati.

Page 31 ligne 13. inhibitis , *lege* exhibitis.

Dissertation.

Page 80. ligne 8. *lisés* n'avoient.

Page 84. ligne 25. *lisés* les.

Page 85. ligne 21. independantes , *lisés* independamment.

Page 99. ligne dernière , *lisés* Ville de Lyon.

Page 112. ligne. 15. panicularum , *lisés* spicatum.

Page 115. ligne 9. mortibique , *lisés* morbifique.

Page 140 ligne 22. ou , *lisés* aux.

Page 145. ligne 9 mêlés l'une avec l'autre , *lisés* ensemble.

Page 163. ligne 19. le vent , *lisés* l'évent , & dans les pages suivantes 164. 165. où il y a le vent , *lisés* de même l'évent.

Page 167. ligne 18. après vaincu. *ajoutés*, ce ne sera pas par l'évent L'air reçoit dans son sein le venin de la peste ; mais il le conserve avec toute sa vertu ; il lui sert de véhicule pour la communication ; mais il le transmet de sujet en sujet avec toute sa puissance , qui va toujours en augmentant , au lieu de diminuer , & si l'air pouvoit éteindre le venin de la Peste par son mouvement de fluide , par son agitation , par sa résistance & son incompatibilité , le venin devoit perdre de sa force à mesure qu'il s'étend ; parce que l'action ou la résistance de l'air dans un espace plus étendu , deviendroit plus puissante , & seroit de beaucoup supérieure à la force du venin , à raison de sa masse & de sa quantité augmentée. Ce que l'ex.

periance n'a jamais prouvé , les effets du venin au contraire se multiplient à proportion qu'il se répand. D'où l'on peut inferer que tant s'en faut que l'évent soit suffisant pour dissiper le venin de la peste, qu'il sert au contraire en quelque manière à multiplier, son action ainsi qu'il a été cy-devant exposé; car il est bien certain par un nombre infini de faits, que tant qu'il restera dans des meubles & des marchandises sans être mis en mouvement ni par l'air, ni par autre moteur, il ne fera jamais aucun progres. Après ces réflexions qui pourra nous persuader que l'évent est un remède certain pour dissiper & éteindre le venin de la peste? Le courant de l'air est comme celui d'un torrent qui ne coule, & ne glisse que sur la surface des effets infectés, & ne va pas pénétrer jusques dans les replis & les recoins des Etoffes, des meubles & des marchandises comme le parfum, qui séjourne dans un four & une cave bien fermée pendant quelques jours sans avoir d'issuë, & de voye pour s'en écarter, & qui de quelque nature que soit le venin de la peste, le suit par tout sans lui laisser aucun retranchement où il n'aille l'attaquer; & si la violence du mouvement de l'air la recogné dans quelque enfoncement & des retraites profondes, il s'y insinuë pour le combattre, & par des assauts redoublés vient à bout de le détruire.

Il ne paroît donc pas qu'on ait raison de se fier au seul évent pour la dés-infection, non seulement par toute ces raisons & celles qui ont été cy-devant rapportées; mais encore parce que toutes les Villes qui ont été autrefois attaquées de la Peste, en ont été bien-tôt delivrées par les parfums, & que celles qui ne les ont pas employés ont demeuré long-tems sans pouvoir se délivrer de

cet ennemi , & ont été dérechef sujettes à des rechutes fréquentes & de longue durée.

Après tout , s'il est vrai que la peste ne se communique pas de loin , & que ce soit toujours par le transport de quelques meubles , hardes ou marchandises , on aura raison , ce me semble , de croire quoique la communication s'en fasse par l'entremise de l'air , qu'il n'a pas néanmoins beaucoup de prise sur ce venin , & s'il consiste dans des petits animaux , sans doute qu'ils auront des mains & des crocs pour se tenir attachés à leurs domiciles , où ils ont encore des Barrières naturelles propres à rompre les coups de vent , & le mouvement de l'air , & à lui défendre une pleine & libre entrée , au lieu que le parfum les étouffe invinciblement , soit qu'ils restent dans leurs retraites , où qu'ils soient contraints d'en sortir , & que l'air au contraire leur est indispensablement nécessaire pour leur conserver la vie.

Il ne s'agit plus que de décider sur la différence qu'il y a entre les évents & les parfums , par rapport à la peine & la dépense , le soin des Magistrats & des Commissaires de Santé ; & la détérioration & dommage , que le parfum peut causer aux meubles & aux marchandises , l'un est plus difficile que l'autre ; on l'avoüe , & les frais plus grands ; mais peut-on plaindre les peines des manœuvres , ni ménager les dépenses dans une occasion si importante à la vie des hommes ? n'est-ce pas là la cause commune qui interesse le Prince , ses Sujets & ses Etats , & même tous les Royaumes voisins.

Quant au préjudice & au dommage qui peut en arriver aux marchandises , il n'y a que celles qui ont été teintes & fabriquées qui puissent souffrir de l'action des parfums , nous en sommes convain-

cus par expérience depuis près de deux années , & si elles ont reçu quelque changement par les parfums , on les a employées dans les manufactures avec le même succez qu'avant la peste , & on n'a jamais fabriqué dans cette Ville de si belles étoffes. Mais supposé que le parfum leur fût contraire , ne vaudroit il pas bien mieux s'en passer , que de les recevoir , je ne dis pas infectées ; mais seulement douteuses & suspectes , & si certains Negotians en souffrent , & si l'on veut une partie du Commerce ? est-ce que le bien public ne doit pas aller avant celui des particuliers , & que l'intérêt commun n'est pas préférable à celui d'un petit nombre ? & à bien juger du fait , il vaudroit bien mieux brûler ces marchandises en dedommageant les propriétaires , si l'on n'est pas seur de les dés-infecter par le parfum , que de les admettre dans le Commerce ; parce que les marchandises ne sont rien en comparaison de la vie des hommes , sur tout si l'on y comprend celle de tant d'Habitans & des Sujets , que l'on expose à une mort certaine , ou presque inévitable , sans lesquels le commerce & les manufactures , que l'on prétend conserver & entretenir , périront absolument & ne sçauroient être rétablies de plus d'un siècle. L'Etat en sentiroit long tems la perte dans ses revenus , & le Roy dans ses finances.

Si la phrénésie , &c. fol. 167.

17/3/40

RC.
178 FB
G61





